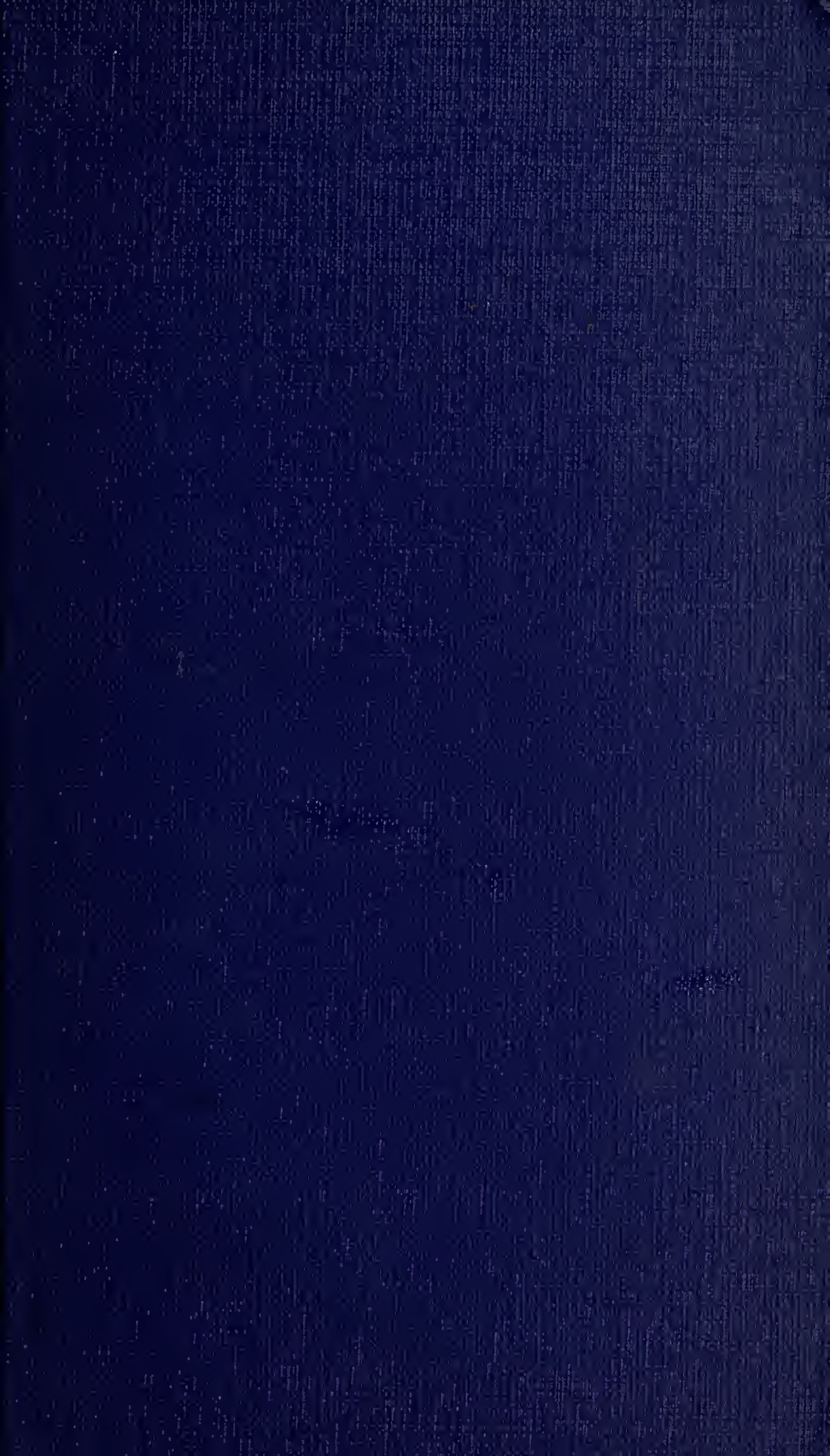


OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-TREIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Suite de l'année 1757-1760.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher ange, je ferais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle son salut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières. 1757.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Astarbé; mais, je vous en conjure, mettez

1757. au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien, et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'auguste, à la seconde saison, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monsieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que dans la pauvre armée du comte de *Dawn*, il y a

treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fuſils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Pruſſe; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui ſont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne ſais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite des dix mille du maréchal de *Belliſle*. Le pain n'eſt pas à bon marché dans votre armée de Veſtphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne ſuis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien ſouvent d'être ſi loin de vous. 1757.

LETTRE II.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

QUI! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'eſt pas de mon métier? non aſſurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en queſtion, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni* de l'académie des ſciences, de venir chez vous. Tous

1757. deux ont travaillé à cette machine. Elle eſt toute prête. C'eſt à mon héros à en juger. Et ce n'eſt pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puiſſent bien comprendre les machines.

Vous avez, ſans doute, Monſeigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohème, et de la ſortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Pruſſiens ſans le ſecours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux poſtillons ſonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la Renommée, on ne voit pas encore que les Pruſſiens aient évacué la Bohème. Ils paraiſſent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raiſons, que ce fût mon héros qui les battît complétement. Ah, quelle conſolation charmante ce ferait pour votre ancien courtiſan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne ſais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin; que vous verrez l'électeur palatin; que vous paſſerez quelquefois dans la

maiſon de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne ſont pas les careſſes du roi de Pruſſe : il ne me baiſe pas la main, et il ne met pas de ſoldats, la baïonnette au bout du fuſil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne ſais s'il ne ſerait pas mieux que j'allaſſe vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond reſpect ! 1757.

LETTRE III.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

MONSIEUR,

VOUS ſavez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne rempliſſent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus ſincères remercîmens de votre lettre obligeante et inſtructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien

1757. faire ſouvenir de moi monſieur le comte de *Lauraguais ;* je ne ſavais pas qu'il fût auſſi chimiſte. Le ſujet de ſes deux Mémoires eſt bien curieux. Non-ſeulement il eſt phyſicien, mais il eſt inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Conſtantin*, je vous répondrai que, ſi je ne m'étais pas impoſé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup ; mais on ſerait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a conſacrée par les plus révoltans éloges.

Il eſt vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la nobleſſe mettaient un moment un genou en terre ; il eſt vrai auſſi que les uſages ont toujours varié en France : ce ſont des fantômes que le pouvoir abſolu a fait diſparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine et de Lyon, fait voir que les uſages de l'Empire ont plus long-temps ſubſiſté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote ſur le premier préſident de *Meſmes*, il eſt très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet :

Juge, qui te déplaces,
Courtifan berné,
Des Grands que tu laffes
Jouet obftiné,
Sur notre Parnaffe
Le laurier d'Horace
T'eft donc deftiné. 1757.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Rouffeau*, qui eft un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Teffé eft en effet un terme impropre, c'eft un anglicifme, *the late marshall.* J'étais anglais alors, je ne le fuis plus depuis qu'ils affaffinent nos officiers en Amérique, et qu'ils font pirates fur mer ; et je fouhaite un jufte châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je fouhaite encore plus, Monfieur, c'eft la continuation de vos bontés pour votre très-humble, &c.

1757.

LETTRE IV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

MON cher et ancien ami, j'ai l'air bien pareſſeux ; je ne vous ai point remercié de la belle expoſition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me ſuis faites, emportent tout mon temps. On ſort fatigué de ſon travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaiſe ſanté vient encore affaiblir les bonnes réſolutions, et on croupit long-temps dans ſon péché. C'eſt-là la confeſſion de l'hermite des Délices.

Je vous crois à préſent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture ; vous verrez ſi les vers ſont bien faits, ſi on les retient aiſément, ſi l'ouvrage ſe fait relire : car c'eſt-là le grand point, ſans lequel il n'y a pas de ſalut.

La tragédie qu'on joue en Bohème n'eſt pas encore à ſon dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'eſpère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épiſodique. Celui des peuples qui repréſente le chœur ſera

toujours le même; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les fottifes. 1757.

On a cru d'abord le roi de Pruffe perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la délivrance de Prague; mais il eft encore au milieu de la Bohème, et maître du cours de l'Elbe jufqu'en Saxe. On croit qu'enfin il fuccombera. Tous les chaffeurs s'affemblent pour faire une Saint-Hubert à fes dépens. Français, Suédois, Ruffes fe mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à foutenir, on ne peut fuccomber qu'avec gloire. C'eft une nouveauté dans l'hiftoire que les plus grandes puiffances de l'Europe aient été obligées de fe liguer contre un marquis de Brandebourg; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur; c'eft qu'il ne fera plaint de perfonne. Il ne favait pas, lorfque je le quittai, que mon fort ferait préférable au fien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on ufa avec madame *Denis*. Adieu, mon cher ami.

1757.

LETTRE V.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 18 de juillet.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à préſent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices; mais il paraît aujourd'hui que vous vous paſſez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? vous amuſez-vous avec le philoſophe du grand conſeil? votre fils n'a-t-il pas déjà ſix pieds de haut? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à ſept, à huit pour cent; il arme ſur terre et ſur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonſpects; ils ne veulent pas prêter à de ſi grands ſeigneurs; et ils diſent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monſieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curioſité, la rareté de la tactique aſſyrienne et perſane à un moderne qui ſe moque quelquefois

du temps préſent et du temps paſſé. Je m'ima-
gine qu'à préſent on croit n'avoir pas beſoin 1757.
de machines pour achever la ruine de *Luc*. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Aſſyrie, on avait alors beſoin de tout. Les choſes ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repouſſé *Luc* à la ſeptième attaque. Les choſes peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra néceſſaire; mais jamais aucun général n'oſera s'en ſervir, de peur du ridicule en cas de mauvais ſuccès. Il faudrait un homme abſolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniſte, et qui aimât l'hiſtoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque choſe de l'hiſtoire moderne de vos amuſemens. Je vous embraſſe tous de tout mon cœur. *Valete.*

1757.

LETTRE VI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'augufte.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre ; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je ferais venu au moins vous les voir prendre. Vous favez quel ferait l'empreffement de vous faire ma cour ; mais je ne fuis pas comme vous, Madame ; je ne me porte pas affez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'eft trouvée auffi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui eft notre falut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraiffe les dames, fur des eaux chaudes qui les amaigriffent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève ! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage ! Vous auriez paffé par Lyon, vous auriez vu l'illuftre et faint oncle (*) qui vous

(*) Le cardinal de *Tençin.*

aurait donné mille préſervatifs contre les poiſons du pays hérétique où je ſuis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée ! mais je ne ſuis pas heureux. Je ne ſais pas poſitivement quel eſt votre mal, mais je crois très-poſitivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie ; enfin, je ſuis réduit à ſouhaiter que Plombières faſſe ce que *Tronchin* aurait fait.

1757.

Nous avons preſque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des ſuccès qu'on obtient du dieu des armées en Bohème contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque choſe. Cependant il reſte en Bohème, il y eſt cantonné, il eſt toujours maître de la Saxe et de la Siléſie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien ! Soyez heureuſe, et ne vous embarraſſez pas qui eſt roi et qui eſt miniſtre. Pour moi, j'oublie tous ces meſſieurs auſſi parfaitement que je me ſouviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien ſaine et bien gaie, ayez beaucoup de plaiſirs, ſi vous pouvez, et jamais d'ennui. Amuſez-vous de la vie, il faut jouer avec elle ; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne ſais de triſte dans

mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez
1757. m'en conſoler en conſervant vos bontés au ſuiſſe *V.*

LETTRE VII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, 7 d'auguſte.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empreſſement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Hiſtoire de *Pierre I:* c'eſt une légère eſquiſſe que j'ai faite ſur des mémoires manuſcrits du général *le Fort*, ſur des relations de la Chine, et ſur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry.* Je n'ai point fait uſage d'une vie de *Pierre le grand*, fauſſement attribuée au prétendu boyard *Neſteſuranoy*, et compilée par un nommé *Rouſſel* en Hollande. Ce n'eſt qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme ſans aveu, qui écrit ſous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu ſavoir d'abord ſi vous approuveriez mon plan, et ſi vous trouvez que j'accorde la vérité de l'hiſtoire avec les bienſéances.

Je

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il faille toujours s'étendre ſur des détails des guerres, à moins que ces détails ne ſervent à caractériſer quelque choſe de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraiſſent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faibleſſes d'un grand-homme, ſurtout quand il s'en eſt corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté, parce que ſon repentir doit ſervir d'un bel exemple; cependant, ſi vous jugez que cette anecdote doive être ſupprimée, je la ſacrifierai très-aiſément. Vous ſavez, Monſieur, que mon principal objet eſt de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour ſa patrie, et de peindre ſes heureux commencemens qui ſe perfectionnent tous les jours ſous le règne de ſon auguſte fille. 1757.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à ſa Majeſté, et que je continuerai avec ſon agrément. Je ſens bien qu'il doit ſe paſſer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me deſtiner. Plus j'attendrai, plus ils ſeront amples. Soyez sûr, Monſieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la juſtice qui lui eſt due. Je ſerai

conduit à la fois par la fidélité de l'hiſtoire et
1757. par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choiſir un meilleur hiſtorien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la poſtérité, il ſera tout entier à votre gloire, et j'oſe dire à celle de ſa Majeſté l'impératrice, ayant été compoſé ſous ſes auſpices. J'ai l'honneur, &c.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes ruſſes étudier dans le pays que j'habite. Lauſane eſt bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Hiſtoire de *Pierre I*; un tel titre engage néceſſairement l'hiſtorien à ne rien ſupprimer. Il eſt forcé alors de dire des vérités odieuſes; et s'il ne les dit pas, il eſt déshonoré ſans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainſi que pour ſujet, la Ruſſie ſous *Pierre I*; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer ſa gloire, et n'admet que celles qui ſont liées aux grandes choſes qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis

lui. Les faibleſſes ou les emportemens de ſon caractère n'ont rien de commun avec ces 1757. objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice ſa fille, et de ſa nation. On travaillera ſur ce plan avec l'agrément de ſa Majeſté, qui eſt néceſſaire.

LETTRE VIII.

AU MEME.

Aux Délices, ce 11 d'auguſte.

MONSIEUR,

CELLE-CI eſt pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une eſquiſſe de l'Hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* juſqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aiſément. Le nom du troiſième ambaſſadeur qui accompagna l'empereur dans ſes voyages, eſt erroné. Il n'était point chancelier, comme le diſent les mémoires de *le Fort* qui ſont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monſieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des inſtructions ſur les erreurs où je ſerais tombé. C'eſt une peine que vous n'aurez pas

1757. ſans doute le temps de prendre ; mais il vous ſera bien aiſé de me faire parvenir les corrections néceſſaires. Le manuſcrit que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, n'eſt qu'une tentative pour être inſtruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau ſtyle, à M. de *Bektejef*, et en ſon abſence à monſieur l'ambaſſadeur.

Je me ſuis muni, Monſieur, de tout ce qu'on a écrit ſur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puiſſe me donner les lumières que j'aurais déſirées. Pas un mot ſur l'établiſſement des manufactures, rien ſur les communications des fleuves, ſur les travaux publics, ſur les monnaies, ſur la juriſprudence, ſur les armées de terre et de mer. Ce ne ſont que des compilations très-défectueuſes de quelques manifeſtes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monſieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'eſt en effet de perſonne. J'oſe vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne ſera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainſi, dans toute la terre, un monument à la gloire de ſon père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il eſt vrai que l'hiſtoire

de ce grand-homme doit être écrite d'une manière intéreſſante : c'eſt à quoi je conſacrerai tous mes ſoins. J'obſerverai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienſéance exigent. Je vous enverrai tout le manuſcrit dès qu'il ſera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguſte ſouveraine, ſous les auſpices de laquelle je travaillerai ſans diſcontinuer, dès que les mémoires néceſſaires me ſeront parvenus. 1757.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'auguſte.

JE commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'eſt trompé ſur les eaux de Plombières, et que j'en ſuis très-aiſe. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux, et je me rétracte ; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce ſerait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Eſtrées*. Il vient de gagner une bataille ; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général

1757. heureux. A l'égard du roi de Pruſſe, l'affaire n'eſt pas finie; il s'en faut beaucoup. Il eſt encore maître abſolu de la Saxe, et ſi les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut ſe trouver dans une poſition embarraſſante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne ſuis guère en train à préſent de rapetaſſer une tragédie amoureuſe, et que le czar *Pierre* a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je réſiſte à ſa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'eſt paſſé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me ſemble que ce n'eſt pas une entrepriſe déſagréable de crayonner cette création nouvelle; c'eſt un beau ſpectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuſe, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers ſe joindre, des manufactures ſe former, les mœurs ſe polir, et l'eſprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un ruſſe qui a été un des miniſtres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'eſprit, il ſait toutes les langues, et m'apprend bien des choſes utiles. J'ai vu chez moi

des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'eſt donc, mon cher ange, ce vaſte tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui eſt l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar ſe ſoit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit ; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maiſon d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y ſois ſenſible. Je n'ai à craindre d'être ni ſatirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon poſſible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand* ni au public. Je me ſuis laiſſé entraîner à me juſtifier auprès de vous ſur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonſtances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime ; mais je crois qu'il faut laiſſer oublier le grand ſuccès de l'Iphigénie en Tauride. Mes Ruſſes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embraſſe mille fois.

1757.

1757.

LETTRE X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 21 d'auguſte.

MON héros, c'eſt en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, ſans la maladie de ma nièce, j'aurais aſſurément fait le voyage. Je voudrais vous ſuivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'aſſiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce ſerait vous qui vous meſureriez contre le roi de Pruſſe; mais vous ſavez avec quelle ardeur je le ſouhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieuſement, vous voilà chargé d'une opération auſſi brillante qu'en ait jamais fait le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, ſoit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*, ſoit que vous vous adreſſiez au roi de Pruſſe, il eſt certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne ſais pas ce que c'eſt que

la

la dernière victoire remportée ſur le duc de *Cumberland;* j'ignore ſi c'eſt une grande bataille, ſi les ennemis avaient aſſez de force, ſi les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je ſais, c'eſt que vous êtes dans la néceſſité de faire quelque choſe d'éclatant, et que vous le ferez. 1757.

Permettez que je vous parle du commiſſaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'eſt un M. de *la Porte* qui ſera ſans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'eſpère que vous en ſerez très-content. Vous le trouverez très-empreſſé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos ſuccès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, ſoyez auſſi heureux que le ſouhaitent votre ancien courtiſan le ſuiſſe *Voltaire* et ſa nièce.

1757.

LETTRE XI.

AU MEME.

(*A vous ſeul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des choſes extraordinaires. En voici une qui ne l'eſt pas moins, et qui ne vous ſurprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Pruſſe s'eſt remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il eſt réſolu de ſe tuer, s'il eſt ſans reſſource; et madame la margrave ſa ſœur m'écrit qu'elle finira ſa vie, ſi le roi ſon frère finit la ſienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de *Soubiſe* eſt aux mains avec les Pruſſiens. Quelque choſe qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce ſera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Heſſe. Vous courez la plus belle carrière où on puiſſe entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des

Aſſyriens ; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laiſſer entrevoir combien je ſouhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me ſuis imaginé que, ſi l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adreſsât à vous qu'à tout autre : en un mot, j'ai haſardé cette idée ſans la donner comme conjecture ni comme conſeil, mais ſimplement comme un ſouhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1) ; et je vous en rends compte ſans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre perſonne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun ſuccès : mais ce qui n'a pas réuſſi dans un temps, peut réuſſir dans un autre, et chaque choſe a ſon point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion ; je crois ſeulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puiſſe réſoudre le roi de Pruſſe à remettre tout entre vos mains, ce ne ſera que par madame la margrave ſa ſœur qu'on pourra y réuſſir. 1757.

(1) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres ſuivantes, et elle eût épargné de très-grands malheurs à la France, ſi elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raiſonnablement en attendre.

J'eſpère que ma lettre ne ſera pas priſe par
1757. des houſards pruſſiens ou autrichiens ; je ne ſigne ni ne date. Vous connaiſſez mon hermitage : j'oſe vous ſupplier de m'écrire ſeulement quatre mots qui m'inſtruiſent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre ſous votre protection une lettre pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange ſon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voiſin, qu'on dit très-aimable et très-empreſſé à vous bien ſervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils ſont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

Lettre de sa Majesté le roi de Prusse, à M. le maréchal de Richelieu. 1757.

A Rote, le 6 de septembre 1757.

Je sens, monsieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste où vous êtes pour négocier; je suis cependant très-persuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monsieur; de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions; mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. *Delchetet* dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en

1757. demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des ſtatues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obſtacles immenſes, celui qui eſt ſur le point de ſubjuguer la Baſſe-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce ſera, ſans contredit, le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monſieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès ſi rapides, et ſoyez perſuadé que perſonne ne vous en aura plus de reconnaiſſance, monſieur le Duc, que votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

Réponſe de M. le maréchal de Richelieu au roi de Pruſſe.

SIRE,

QUELQUE ſupériorité que votre Majeſté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majeſté. Je crois que je ſervirais le roi mon maître d'une façon qu'il préfèrerait à des victoires, ſi je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'aſſure votre Majeſté que je n'ai ni inſtructions ni notions ſur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courier pour rendre compte des ouvertures que votre Majeſté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponſe de l'affaire dont je ſuis convenu avec M. *Delchetet.*

Je ſens, comme je le dois, tout le prix des choſes flatteuſes que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, ſi j'oſe le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ſes bontés en le ſervant dans le grand ouvrage qu'il paraît déſirer, et auquel il croit que je peux contribuer ; je voudrais ſurtout pouvoir lui donner des preuves du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c. 1757.

LETTRE XII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

MON divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je ſuis bien malade, et je ſuis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fauſſe *Jeanne*, le déteſtable auteur de cette infame rapſodie. Elle eſt inconteſtablement de *la Beaumelle ;* mais s'il n'eſt pas ars, il eſt en lieu où il doit ſe repentir.

On dit que c'eſt l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétabliſſement du parlement : ſi cela eſt, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon abſence ; j'ai toujours craint que mes lettres

ne paruſſent intéreſſées, et je me ſuis contenté
1757. d'applaudir à ſa fortune, ſans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Pruſſe feſait autrefois des vers contre lui, que ce ſerait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre ?

Les affaires de ce roi, mon ancien diſciple et mon ancien perſécuteur, vont de mal en pis. Je ne ſais ſi je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois ſemaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéreſſé à mes ſuccès et à mes malheurs ;* il ne me reſte *qu'à vendre cher ma vie*, &c., &c. Sa ſœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faibleſſe humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour *Brizard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'inſtruire de ſon admiſſion dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'eſpère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux ſon armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, ſavez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, ſa juſtification ? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing ;* cela n'empêchera pas que je n'obéiſſe à vos ordres tragiques.

. . . . *Si qua*
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous embrassent tendrement. 1757.

LETTRE XIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de septembre.

J'ai reçu un gros paquet des *Mémoires de l'abbé Hubert*, une lettre de M. de *la Poplinière*, et rien de son compère. Le compère est-il malade ? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des suisses ? est-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis* ? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais : Venez passer l'hiver à Lausane, dans une très-belle maison que je viens d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des casaniers. Ecrivez-moi donc : morbleu, quel paresseux ! Adieu. *Vale, amice.*

1757.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de *Montferrat*, qui ſont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent ſouvent dîner dans mon petit hermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, ſans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs paſſables. J'ai eu le plaiſir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, ſouhaité des *Clairon* et des *le Kain*; mais on ne peut tout avoir. C'eſt vous, mon cher et reſpectable ami, que je ſouhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans ſon cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raiſons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en ſupplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce ſerait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps

plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausane, et nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût, c'est sagesse : car, en vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*, grand maréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué pour demander quelque accommodement qui sera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse, beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux aux pieds des Alpes; mais je n'y serais pas si l'envie et le brigandage qui règnent à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami.

1757.

1757.

LETTRE XV.

AU MEME.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui eſt plaiſant, mon cher ange; M. d'*Arget* m'envoie un manuſcrit que le roi de Pruſſe fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait uſage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en ſuis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'eſt donc vous qui vous mettez à favoriſer l'hiſtoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière eſt d'attendre. Laiſſons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ſes avantages; ne nous préſentons que dans les temps de diſette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous déſire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* eſt-il à Paris, comme on le dit? Perſonne ne m'en parle, et je ſuis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poſte part. Nous ſeſons ici des mariages; nous rendons ſervice, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raiſon.

Mille tendres reſpects.

LETTRE XVI.

1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

Je fais bien que quand on fait des marches favantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de fuiffe. Mais, en vérité, Monfeigneur, je vous ai mandé une anecdote affez fingulière, affez intéreffante, affez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laiffer dans l'incertitude inquiétante fi vous avez reçu ou non ma lettre. Les chofes font toujours dans le même état. On perfifte dans la première réfolution qu'on avait prife : on dit qu'on l'exécutera, fi l'on eft pouffé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de confeiller qu'on s'adrefsât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un fecrétaire, à votre ancien courtifan, le fuiffe *Voltaire*, fi vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fefais part d'une chofe auffi fingulière.

Madame *Denis* fe porte toujours fort mal, et vous préfente fes hommages, auffi-bien que le folitaire votre admirateur affligé de votre filence.

1757.

LETTRE XVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

CELA eſt d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés auſſi nobles que vous : vous trouverez le premier acte aſſez changé. C'eſt toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je ſuis abymé dans la proſe, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'eſt mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir ſon monde, dîner, ſe tuer, et, qui pis eſt, perdre ſon temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'eſt-à-dire coupable d'aimer comme une folle, ſans avoir d'autres motifs de ſa fuite que les craintes que l'amour lui a inſpirées pour ſon amant. Je ſerai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuſe plus favorablement que Rome ſauvée et qu'Oreſte; cela n'eſt pas juſte. Une ſcène de *Cicéron*, une ſcène de *Céſar* ſont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens

d'une ſemme trompée et délaiſſée. Le ſujet de Fanime eſt bien trivial, bien uſé ; mais enfin, vos premières loges ſont compoſées de perſonnes qui connaiſſent mieux l'amour que l'hiſtoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cauſe gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau roſe pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raiſon. 1757.

Je ne décide pas plus entre *Brizard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, ſelon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choiſirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon viſage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle faſſe une copie de ce hareng ſauret ; mais elle eſt actuellement avec ſon ami et ſes dindons dans ſa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne ſuis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partiſans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un ſot. Je m'intéreſſe à ſa gloire par amour propre, et

1757. je ſuis bien aiſe en même temps, par raiſon et par équité, qu'il ſoit un peu puni. Je veux voir ſi l'adverſité le ramènera à la philoſophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philoſophe ; le déſeſpoir l'emportait : ce n'eſt pas un rôle déſagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occaſion des conſeils très-paternels (*). L'anecdote eſt curieuſe. Sa vie et, révérence parler, la mienne ſont de plaiſans contraſtes : mais enfin, il avoue que je ſuis plus heureux que lui; c'eſt un grand point et une belle leçon. Mille reſpects à tous les anges.

LETTRE XVIII.

AU MEME, *à Paris.*

Aux Délices, 19 de novembre.

VOUS avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je ſuis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe griſe. Toutes mes bouteilles d'eau roſe ſont à l'autre bout du grand lac, à Lauſane. J'y ai laiſſé Fanime et

(*) Voyez la Correſpondance du roi, année 1757.

la Femme qui a raiſon, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie*; c'eſt à Lauſane qu'eſt le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les *Géorgiques*. Cependant je vous envoie à tout haſard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des diſtractions de poëte, quoique je ne le ſois plus guère. 1757.

Je ſerais bien fâché, mon divin ange, de donner des ſpectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français ſoient des lévriers qui ſe ſoient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils haraſſés de marches et de contre-marches. Il ſe croyait perdu ſans reſſource, il y a un mois; et ſi bien, ſi complétement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'eſt dans ces circonſtances qu'il détruit une armée de cinquante mille hommes (*). Quelle honte pour notre nation! elle n'oſera plus ſe montrer dans les pays étrangers. Ce ſerait-là le temps de les quitter, ſi, malheureuſement, je n'avais fait des établiſſemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

(*) La journée de Rosbac.

1757. Ces correſpondances dont on vous a parlé, mon cher ange, ſont préciſément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de propoſer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raiſon qu'on vous a donnée auſſi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Pruſſe m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui diſais qu'il viendrait un temps où l'on ne ſerait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore ſe ſouvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un aſſez grand ſervice; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait paſſé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompenſe. Enfin, je vois beaucoup de raiſons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'eſt fait que pour des coupables, et je ne le ſuis en rien.

Le roi m'avait conſervé une eſpèce de penſion que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainſi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes ſur l'hôtel de ville. Il y a ſept ans que je n'en ai demandé le payement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, eſt celui d'un homme qui vous eſt bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre ſociété dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour*. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour ſonger à me faire peindre à préſent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire; et vous ſavez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'hiſtoire du monde, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours, ce qui eſt roman et ce qui eſt vrai. Cette petite occupation ne laiſſe guère le loiſir de lire les anecdotes égyptiennes et ſyriennes. 1757.

Puiſque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raiſon; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me ſuis déjà brouillé avec un avocat qui ſe trouva par haſard nommé *Griſon* : il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne ſais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

1757.

LETTRE XIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 24 de novembre.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 de novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adreſſée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette mépriſe du voiſinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y diſais à peu-près les mêmes choſes que vous me dites.

Je vous demandais ſi vous vous étiez déjà miſe au rang des bons citoyens qui donnent leur vaiſſelle d'argent à l'Etat; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande, vilaine, triſte et gaie, riche et pauvre, raiſonneuſe et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous ſommes amuſés à Tourney, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui ſoient actuellement à Turin : ces yeux ſont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambaſſadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah, si elle était là ! si le grand écuyer de *Cyrus*, si le jurisconsulte étaient avec elle, ils verraient les choses bien changées ! ils seraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique*, ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti, achevé à Tourney ; et cela n'est point *ironique :* ce n'est point pour insulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vîte que nous. 1757.

Luc est toujours *Luc*, très-embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres ; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et fesant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de *Choiseul*, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de *Luc*. Je compte aussi sur les bontés de madame de *Pompadour ;* avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie ; mais je vous aime davantage.

1757.

LETTRE XX.

A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breſlau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à ſupputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breſlau, par 33. M. de *Kerſeboum*, magiſtrat de Dordrecht prit un milieu. Son calcul ſe trouva très-juſte : car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que ſa règle de 34 était la plus ſûre.

Cependant elle ne l'eſt ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers ; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un ſupplément qu'il n'eſt pas mal-aiſé de faire.

Toutes ces règles ne ſont pas d'une juſteſſe mathématique ; vous ſavez mieux que moi, Monſieur, qu'il faut toujours ſe contenter de l'à peu-près. La fameuſe méridienne de France n'eſt certainement pas tirée en ligne droite ;

le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'eſt jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au juſte le dénombrement des combattans du peuple d'Iſraël, qui ſe trouva de ſix cents mille hommes au bout de deux cents quinze ans, tous deſcendans de *Jacob*, ſans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

1757.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuſe progreſſion. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont preſque autant exagéré que l'hiſtorien *Joſephe* qui comptait douze cents mille ames dans Jéruſalem, pendant le ſiége. Jéruſalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorſque j'étais à Bruxelles, on me diſait que la ville avait cinquante mille habitans : le penſionnaire, après avoir pris toutes les inſtructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-ſept mille.

J'ai fait uſage de la règle de 34, à Genève; elle s'eſt trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans : il y naît environ ſept cents ſoixante-quinze enfans, année commune; or 775, multiplié par 34, donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela poſé, Monſieur, il paraît

1757. évident qu'il y a tout au plus vingt mille perſonnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous diſent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes ſur la terre. Les enfans ne ſe ſont pas à coups de plume, et il faut des circonſtances fort heureuſes pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux ; ſi on comptait (en exagérant) dix perſonnes par feu, ce ne ſerait que 13240 têtes; et ſi, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce ſerait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'eſt trompé; mais quand même il ſe ſerait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il ſuppoſe, c'eſt-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à ſix habitans par feu ; mettons-en ſix, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre ſe ſerait accru juſqu'à vingt mille, par une adminiſtration heureuſe et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monſieur, à perſuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille

mille, ſur environ 588 baptêmes par an, ce ſerait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raiſon qu'à vos lumières. 1757.

Voilà, Monſieur, ce que mes faibles connaiſſances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle eſt votre exactitude et votre ſage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'eſtime pour vous, Monſieur; et ce n'eſt que par pure obéiſſance à vos ordres, que je vous ai expoſé mes idées que je dois en tout ſoumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juſte que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maiſon compter le nombre des maîtres, des domeſtiques, et même des chevaux. Il eſt vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le ſeul pays de l'Europe où l'on ne paye pas la moindre taxe au ſouverain, et où cependant le ſouverain eſt très-riche. Mais, ſous une adminiſtration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par ſa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des ſecours dans le beſoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus reſpectueuſe eſtime, &c.

1757.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

MON cher et reſpectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui miſcuit utile dulci* voulait bien ſe ſouvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-ſinguliers qui auront pu au moins l'amuſer. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, ſans aucune vue quelle qu'elle puiſſe être. Il eſt vrai que j'ai une fort ſingulière correſpondance, mais aſſurément elle ne change pas mes ſentimens; et dans l'âge où je ſuis, ſolitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la ſanté, je me garderais bien de fonder l'eſpérance la plus légère ſur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé par des ſéductions inouies à m'attacher auprès de lui, en a uſé avec moi et avec ma nièce d'une manière ſi cruelle.

Toutes les correſpondances que j'ai ne ſont dues qu'à mon barbouillage d'hiſtorien. On

m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, auſſi bien que des pays où le roi de Pruſſe perd et gagne des batailles. Je ne m'intéreſſe à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre ſentiment que ceux que la France m'inſpire : j'ai en France mon bien et mon cœur. 1757.

Tout ce que je ſouhaite, comme citoyen et comme homme, c'eſt qu'à la fin une paix glorieuſe venge la France des pirateries anglaiſes, et des infidélités qu'elle a eſſuyées ; c'eſt que le roi ſoit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Veſtphalie. Je déſire de n'avoir pas le temps de faire l'hiſtoire du czar *Pierre*, et quelque mauvaiſe tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la perſonne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien conſolé de recevoir deux lignes de ſa main par leſquelles il eût ſeulement aſſuré ce vieux ſuiſſe des ſentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Pruſſe a marché, le 10 de novembre, au général *Marshall* qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Luſace ? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne ceſſera-t-on point de s'égorger ? Nous

1757. craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

LETTRE XXII.

AU MEME.

2 de décembre.

NE pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. l. de *B.* la lettre que je vous écris (*)? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent

(*) L'abbé de *Bernis.*]

pruſſien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entrait de ſon côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'eſt pas courte. Figurez-vous que, le ſoir de la bataille, le roi de Pruſſe, ſoupant dans un château voiſin, chez une bonne dame, prit tous ſes vieux draps pour faire des bandages à nos bleſſés. Quel plaiſir pour lui! que de généroſités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaiſanteries! Cependant, je le tiens perdu ſi on veut le perdre et ſe bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France? de rendre l'Autriche plus puiſſante que du temps de *Ferdinand II*, et de ſe ruiner pour l'agrandir! Le cas eſt embarraſſant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on ſe moque de nous; attendons des hivers plus agréables. Bonſoir, mon divin ange. 1757.

Nota benè que ce que j'ai confié à M. l. de *B.* prouve que le roi de Pruſſe était perdu, ſi on s'était bien conduit. Ce n'eſt pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèſe*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponſe vague, un mot d'amitié.

1757.

LETTRE XXIII.

AU MEME.

3 de décembre.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et refpectable ami, un petit barbouillage affez indéchiffrable, avec une lettre oftenfible pour une perfonne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des chofes à y ajouter, mais l'état de la fanté de madame d'*Argental* doit paffer devant. Je voudrais que vous fuffiez tous ici comme madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes ; il ne les faigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine ;* il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat;* c'eft pourtant un joli falmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne fais où prendre madame de *Fontaine* à préfent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéreffer, depuis que vous voulez bien avoir la trifte reffemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous

revoir ; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire : voilà celui pour qui seul je regrette Paris ? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation. 1757.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances ? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne ? quel prétexte singulier ! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentimens à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentimens d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien ; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés ; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre, à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de *Pompadour*,

1757. ne m'a pas répondu. Vous ſentez combien ſon ſilence eſt déſagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conſeillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être ſenſible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correſpondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il ſerait bien aiſé de détruire ce prétexte en lui feſant connaître que depuis deux ans le roi de Pruſſe me propoſa, par l'abbé de *Prades*, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refuſai tout ſans déplaire, et je laiſſai voir ſeulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque ſorte la manière indigne dont on en avait uſé envers elle. Le roi de Pruſſe, dans toutes ſes lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous ſavez tous les efforts que le roi de Pruſſe avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuſe clef de chambellan était indiſpenſablement néceſſaire à ſa cour. On ne pouvait entrer aux ſpectacles ſans être bourré par ſes ſoldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre

marque qui mît à l'abri. Demandez à d'*Arget* comme il fut un jour repoussé et houspillé : il avait beau crier, je suis secrétaire ; on le bourrait toujours. 1757.

Au reste, le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie ; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons ; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi se borne ma demande ? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot ; c'est que si on vous disait : *J'ai montré la lettre ; on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six semaines, au roi de Prusse de s'accommoder* : vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

1757. *Je dois, en affrontant l'orage,*
Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela eſt fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre ſageſſe. Ma conduite eſt pure, vous la trouverez même aſſez noble. Le réſultat de tout ceci, c'eſt que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il ſoit convaincu de mes ſentimens, et qu'il les faſſe valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

LETTRE XXIV.

AU MEME.

Aux Délices, 10 de décembre.

MON cher et reſpectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué ſon panier de fleurs contre le porte-feuille de miniſtre. J'en ſuis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Conteſt* n'écrivaient pas de ce ſtyle. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la groſſe *Babet*.

Rengaînez mes inquiétudes ; mais ſi, dans l'occaſion, on vous parlait encore de mes

correfpondances, affurez bien que ma première correfpondance eft celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de confoler le roi de Pruffe, et cela me fuffit. Il eft battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il fera perdu. Il valait mieux être philofophe, comme il fe vantait de l'être. 1757.

LETTRE XXV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma pareffeufe nièce? comment vous portez-vous? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie françaife? D'*Alembert* fe chargera de le donner, puifqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Laufane; cela eft plus gai que le fquelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis long-temps. Il s'eft paffé d'étranges chofes. J'ai confolé *Luc*; je lui ai donné des confeils de philofophe, et il a été trop roi pour les fuivre. Il nous a battus indignement. Il valait

1757. mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Aſſyrie en raſe campagne que de ſe faire aſſommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant ſix bataillons pruſſiens, ſans avoir combattu. Quand M. de *Cuſtine* eſt mort de ſes bleſſures, le roi de Pruſſe a dit : *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire.* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos bleſſés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en diſent point, mais ils battent ſes troupes; ils nous vengent et nous humilient.

Vous ſavez que le prince de *Bevern*, ſon meilleur général, eſt priſonnier ; que Breſlau appartient du 23 de novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à préſent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne ſont pas plus honnêtes ſur terre que ſur mer : le droit des gens eſt devenu une chimère, mais le droit du plus ſort n'en eſt point une. Voilà probablement le ſyſtême de l'Europe qui va entièrement changer. Mais, que nous importe ? nous n'avons que notre maigre individu à conſerver.

Ayez ſoin de votre ſanté. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de *Montferrat* eſt venue faire inoculer ſon fils :

madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin* : que ne venez-vous en demander aussi ? J'embrasse toute votre famille, et vous surtout, et de tout mon cœur. 1757.

LETTRE XXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange ; je suis un bon suisse qui avait trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons ; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé

1757. alors. Je vous avertis que le roi de Pruſſe et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Verſailles, ſans que ni l'un ni l'autre pût m'en ſavoir le moindre mauvais gré. J'avais cru ſeulement que le déſeſpoir où je voyais le roi de Pruſſe, pouvait être un acheminement à une paix générale, ſi néceſſaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes ſe couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant ſix bataillons dont les juſtaucorps viennent à la moitié des feſſes ; je ne prévoyais pas que les Hanovriens aſſiégeraient Harbourg, et qu'ils feraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand beſoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y ſommes en horreur pour nos brigandages, et mépriſés pour notre lâcheté du 5 de novembre. Les Autrichiens diſent qu'ils n'ont pris Breſlau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui ſe moquent de nous. Il faut eſpérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les ſuccès de *Marie-Thérèſe* nous piqueront d'honneur. Si le roi de Pruſſe était tombé ſur nous après ſa victoire, nos armées découragées ſe feraient

trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Pruſſiens vainqueurs ; il ne revenait peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout ſera réparé. Vous voyez que je ſuis auſſi bon français que bon ſuiſſe. Tout bon que je ſuis, j'ai toujours ſur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Pruſſe eût réparé cette infamie ; mais je vois qu'il eſt difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breſlau.

1757.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg ; je n'en veux rien croire : ce ſont des hérétiques qui le mandent ; paſſons vîte.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine ; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot aſſez agréables. Le tripot de la guerre n'eſt pas ſi plaiſant. Venons à l'article du portrait ; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie eſt là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de ſalmigondis : cela eſt philoſophe, bien net, bien décidé, bien ferme.

1757. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lausane. Vous verrez, mon cher ange, des écossais francisés, des *Douglas* qui ont des terres dans mon voisinage, qui ont un procès au conseil, au rapport de M. de *Courteille*. Je baise pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale*, *et ama nos*.

LETTRE XXVII.

AU MEME.

A Lausane, 20 de décembre, au soir.

QUAND les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su, plutôt que nous autres Suisses, la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-mal menés, et je n'en veux rien croire: car, si cela était vrai,

vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve. Peut-on songer à des Fanime, à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour consoler le suisse. 1757.

LETTRE XXVIII.

A M. VERNES.

A Lausane, le 24 de décembre.

VOICI, Monsieur, ce que me mande M. d'*Alembert* : *J'écris à votre ami, monsieur Vernes, il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces messieurs n'ont pas lu l'article* Genève, *ou qu'ils se plaignent de ce qui n'y est pas.*

Or, puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'*Alembert*. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'*Encyclopédie*, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement, en général, que M. d'*Alembert* a voulu donner à votre ville

1757. des témoignages de ſon eſtime. Il dit que le clergé de France l'accuſe de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puiſſent tous vos confrères perpétuer cette heureuſe paix, cette humanité, cette tolérance qui conſole le genre-humain de tous les maux auxquels il eſt condamné ! Qu'ils déteſtent le meurtre abominable de *Servet*, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit déteſter l'aſſaſſinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg*, et comme les Hollandais doivent pleurer ſur la cendre des *Barnevelt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire eſt d'être humain et tolérant.

Ne ſoyons ni calviniſtes ni papiſtes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juſte. Ce n'eſt point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des eſprits plus philoſophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonſoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je ſuis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

LETTRE XXIX.

1757.

AU MEME.

A Laufane, le 29 de décembre.

Oui, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je figne votre profeffion de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord *Pierre*, ni nœud d'épaule ni ruban fur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais jufqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour fes étrennes. Il eft vrai qu'il a fait conduire à Spandau (baftille pruffienne) le théologien de *Prades*, qu'il a foupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne fais fi de *Prades* l'a confeffée et communiée; mais avouez que c'eft une fingulière deftinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Siléfie, et prifonnier à Spandau.

(*) Le catéchifme du pafteur *Vernes*.

1757. Que ne venait-il ſur les bords de mon lac ? il aurait ſigné votre catéchiſme, et aurait vécu paiſiblement.

Or çà, *cariſſime frater in Deo*, *et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on diſe dans l'*Encyclopédie* que vous penſez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui ſignèrent leur proteſtation contre le pétulant *Athanaſe* ? le bon homme *Abauſit* ne rit-il pas dans ſa barbe? Vous voilà bien malades, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien léſés quand on vous reprochera d'être des infames, des monſtres, qui ne croient qu'un ſeul Dieu plein de miſéricorde ? Allez, allez, vous n'êtes pas ſi fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le ſavoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aiſe, dit :

> Lycas eſt peu diſcret
> D'avoir dit mon ſecret.

D'*Alembert* eſt *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je ſuis tout à vous, très-tendrement.

Au reſte, ſi quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accuſait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous ſupplie inſtamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le

repos, et je le ſouhaite à tous mes confrères, moines, curés, miniſtres, ſéculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, &c. &c. &c. &c. &c. 1757.

LETTRE XXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lauſane, 5 de janvier.

Le roi de Pruſſe, en parlant à M. *Mitchel*, miniſtre d'Angleterre, de la belle entrepriſe de la flotte anglaiſe ſur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à préſent ? Nous laiſſons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaiſſais pas cet allié, dit le roi. C'eſt le ſeul à qui nous ne payons pas de ſubſides, répliqua *Mitchel* : auſſi, dit le roi, c'eſt le ſeul qui ne vous aſſiſte pas. 1758.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la priſe de Breſlau. Le roi de Pruſſe a quarante mille priſonniers à préſent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de *Richelieu* : quoiqu'il ait refuſé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère ?* et vous, pourquoi avez-vous une maiſon dans une maudite île ?

1758. c'eſt l'affaire de M. de *Boulogne*, de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent ſe faire ſiffler ſous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les conſoler. Nous allons, nous autres ſuiſſes, donner nos comédies gratis ; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs ; mais auſſi nous ne ſommes point ſifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raiſon ; et, ſi cette femme et Fanime font plaiſir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre aſſez bon. Il ne peint qu'en paſtel : il travaillera ſur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et reſpectable ami; cela eſt bien juſte. Il y a une comédie du roi de Pruſſe, intitulée *le Singe de la mode :* nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de ſi terribles tragédies en Allemagne. La cataſtrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit, au premier d'octobre, qu'il écraſerait tout, quand vous

autres le teniez pour écrafé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'effuyais de loin fes larmes que je ne veux plus effuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges. 1758.

Adieu, mon divin ange. Ah! fi vous pouviez voir ma maifon qui forme un cintre fur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et fept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie; vous me diriez : tenez-vous là. Mais je fuis trop loin de vous.

LETTRE XXXI.

A M. D'ARGET.

A Laufane, 8 de janvier.

VOUS me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potfdam, comment *Cinéas* s'eft raccommodé avec *Pyrrhus*. C'eft, premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de Mérope, et me l'envoya; c'eft qu'enfuite il eut la bonté de m'offrir fa clef qui n'eft pas celle du paradis, et toutes fes faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'eft qu'une de

1758. ſes ſœurs, qui m'a toujours conſervé ſes bontés, a été le lien de ce petit commerce qui ſe renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philoſophe-guerrier-malin-ſingulier-brillant-fier-modeſte, &c. et le ſuiſſe *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, ſoit de Lauſane, ſoit des Délices : nos converſations pourraient être amuſantes. Il n'y a point de plus bel aſpect dans le monde que celui de ma maiſon de Lauſane. Figurez-vous quinze croiſées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terraſſe qui domine ſur cent jardins, ce même lac qui préſente un vaſte miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent juſqu'au ciel en amphithéâtre, enfin, une maiſon où je ne ſuis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une pariſienne. Nous y feſons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus ;* mais il faudrait un eſtomac : c'eſt un point ſans lequel il eſt difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; ſi vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'eſt ainſi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuſes, les autres ridicules.

On

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunſwick*. Il eſt vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de piſtoles à ce prince ; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour ſeconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Pruſſe a la vue baſſe et la tête vive ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de ſon armée a été diſcipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuſes, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui ſont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils eſcamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent ſix à ſept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois ; il voulait mourir ; il me feſait ſes adieux en vers et en proſe, et le voilà qui, par ſa célérité et par la diſcipline de ſes ſoldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breſlau, a plus de quarante mille priſonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette ſanglante tragédie, ſi vive et 1758.

1758. ſi compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes poſſibles.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne ſait ſouvent ce qu'elle dit. Je ſerais fâché que le roi de Pruſſe fît pendre ſes lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney*: vous ne me dites rien de vous. Je vous embraſſe bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le ſuiſſe V.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lauſane, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et reſpectable ami, mais rien de M. de *Choiſeul*. J'ai préſumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agiſſait d'obtenir un congé pour monſieur ſon fils bleſſé et priſonnier. Je doute fort que le roi de Pruſſe voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'eſt preſcrites, et je ſuis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiſeul*, que je lui écrivis, il y a huit

jours, en faveur d'un génevois qui eſt dans le même cas, et qui, probablement, reſtera eſtropié à Mersbourg. 1758.

Mais le roi de Pruſſe a une ſœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus preſſante, et je lui ai recommandé M. le marquis de *Choiſeul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi ſon frère : il ne doit lui rien refuſer. Je crois que le roi de Pruſſe peut s'amuſer actuellement à faire des grâces ; il n'y a pas moyen de ſe battre avec ſix pieds de neige : auſſi Schwednitz n'eſt pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de *Richelieu* ne ſe trouve entre les Hanovriens et les Pruſſiens. On ſe moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville ſoient payées, et qu'on ait quelques ſpectacles, on ſe ſoucie fort peu que les armées périſſent. La choſe peut pourtant devenir ſérieuſe, et vos ſibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des ſiècles paſſés, je ne crois pas devoir cette année m'expoſer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq repréſentations,

1758. et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus ! Fi donc ! il n'y a de médailles que celles que la poſtérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps préſent, et de beaux vers pour l'avenir ; mais je ſuis plus ſenſible à votre amitié qu'aux vains applaudiſſemens de quelques connaiſſeurs obſcurs qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille reſpects à madame d'*Argental* et à tout ange.

LETTRE XXXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Lauſane, 26 de janvier.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuſer la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'*Alembert*. Il faut d'abord que je juſtifie M. *Conſtant* que vous appelez *gros ſuiſſe*. Il n'eſt ni ſuiſſe ni gros. Nous autres lauſanais, qui jouons la comédie, nous ſommes du pays roman, et point ſuiſſes. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de *Fontaine*. On alla chez la fermière générale

qui envoya promener le courier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausane. 1758.

On peint, il eſt vrai, la charpente de mon viſage ; mais c'eſt à condition que vous le copierez. Votre ſœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle ſe ſerait habillée à ſa fantaiſie, ſans ſuivre la fantaiſie des autres, et ſans vous donner tant de peines. Pour moi, avec ſept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme : je n'aime à imiter ni le jeu, ni le ſtyle, ni la manière de ſe mettre ; chacun a ſon goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, ſans la faire venir de Paris, à grands frais : elle voulait que je fiſſe faire mon jardin des Délices à Paris ; mais, comme ce jardin eſt pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout auſſi-bien été mon tailleur, et je voudrais que vous puſſiez en juger. Toutes ces dépenſes réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maiſon ſpacieuſe, et qu'on l'embellit ; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut ſonger qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

1758. Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* ſoit à Breſlau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos : car, s'il avait au dos cette belle deviſe, ce ſerait ſur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on ſur le cu, mais cela eſt ſujet à des inconvéniens : les théologiens diſent que cette façon peut occaſionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève :* la cour ſe ſoucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'eſt pas poſſible d'aller propoſer un carton à tous les ſouſcripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent ſans avoir ſouſcrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* ſoit diſgrâcié ; il n'a point perdu la bataille de Rosbac ; il a paſſé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de ſon mieux : on ne doit punir que la mauvaiſe volonté, et le roi eſt toujours juſte.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public ſur une très-mauvaiſe pièce ; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puiſſe être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert

le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre. 1758.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausane, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

1758.

LETTRE XXXIV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausane, le 3 de février.

MON adorable gouverneur, béni soit le sieur *Légier* et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'histoire des insectes, ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de... Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés ; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle : vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard,

attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle. 1758.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes *Diderot* et d'*Alembert* me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'*Encyclopédie* jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux ; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette Eglise calviniste de n'être pas chrétienne ; vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour somme totale, qu'ils ont de la vénération pour *Jésu*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet :* c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de *Clermont*

1758. aura une armée terriblement délabrée; fon bifaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg réfifter mieux que lui aux trois quarts de l'Europe ? Heureux qui voit du port tous ces orages !

Je vais planter aux Délices; de là, je reviens à Laufane pour nos fpectacles ; cela eft plus fenfé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je fuis pénétré de la plus tendre et de la plus refpectueufe reconnaiffance, et à qui je ferai attaché toute ma vie.

LETTRE XXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 5 de février.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choifeul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et furtout au prince *Henri* qui a prévenu fa fœur : c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* eft très-aimable ; ce n'eft pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'eft lui qui était à la tête de cinq bataillons devant

qui toute votre armée prit la poudre d'efcampette, le 5 de novembre ; journée qui a changé 1758.
la deftinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthoufiafme où ils font à préfent pour le roi de Pruffe, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou fix mois. Les Parifiens paffent leur temps à élever des ftatues et à les brifer ; ils fe divertiffent à fiffler et à battre des mains ; et, avec bien moins d'efprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et font encore plus exceffifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de fommeil pour leur plaire. La perfécution excitée contre l'*Encyclopédie* achève de me rendre mon lac délicieux ; je goûte le plaifir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre : fi j'avais été à la tête de l'*Encyclopédie*, je ferais venu où je fuis ; jugez fi j'y dois refter. La littérature eft un brigandage ; le théâtre eft une arène où on eft livré aux bêtes ; et une médaille pour deux fuccès, qui d'ordinaire font deux exemples de mauvais goût, n'eft qu'une fottife de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'eft apparemment celles-là qu'on donnera.

Nos médailles font ici d'excellens foupers ;

1758. nous n'avons point de cabales : on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos ſpectacles. Les habits ſont magnifiques, nos acteurs ne ſont pas mauvais. Madame *Denis* eſt devenue ſupérieure dans les rôles de mère ; je ne ſuis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des choſes. Je ſuis très-touché de l'état de madame d'*Argental* ; il faut qu'elle vienne à Epidaure conſulter *Eſculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs, madame de *Muy* a été guérie, ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir ſon oncle ; de là, dans une terre qui eſt à M. de *Mondorge* ou à ſon frère ; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui ſouhaite quelque étiſie, quelque maraſme, quelque atrophie, afin qu'il prenne ſon chemin par Genève, quand il retournera à *Turin*.

Mais qu'eſt devenue la maiſon de votre île ? Que ne demandez-vous un rembourſement ſur Hanovre ou ſur Clèves ?

Comment vont vos affaires de Cadix ? ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps ? Vivez heureux, mon cher ange ; ce ſont les vœux du plus maigre ſuiſſe des Treize-Cantons.

LETTRE XXXVI.

1758.

AU MEME.

A Laufane, ce 9 de février.

AVEZ-VOUS, lifez-vous l'*Encyclopédie*, mon cher ange? favez-vous les tracafferies, les tribulations qu'elle effuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de ftipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, fans doute: ce n'eft plus la peine de travailler pour une entreprife qui va ceffer d'être utile, et qui eft traverfée de tous côtés. Si *Diderot*, qui eft entouré de facs comme *Perrin Dandin*, et qui eft accablé du fardeau, oubliait mes paperaffes; j'ofe vous fupplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous ferez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suiffes, jouer Fanime et la Femme qui a raifon. Je penfe qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laiffer dégorger Iphigénie en Crimée; Par ma foi, vous autres Parifiens, vous n'avez pas le fens commun; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre

1758. qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim*, *vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'*Argental*?

LETTRE XXXVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausane, 13 de février.

Je reçois, Monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothéque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'*Encyclopédie* même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* fesait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier

contre la vérité, et de ſonner l'alarme quand leur ennemi eſt aux portes ; mais on n'a pas raiſon de ſouffrir leurs impertinentes et puniſſables clameurs. 1758.

Voilà le temps où tous les philoſophes devraient ſe réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philoſophes diſperſés ſe laiſſent battre en détail : on les égorge un à un ; et, pendant qu'ils ſont ſous le couteau, ils ſe brouillent enſemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres ſont lâchement de continuer. Si vous avez du crédit ſur *Diderot* et conſorts, vous ferez une action de grand général de les engager à ſe joindre tous, à marcher ſerré, à demander juſtice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, juſtice et liberté honnête. Il eſt infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me ſemble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'eſt à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous penſez comme il faut d'Iphigénie en Crimée ; mais ce n'eſt pas la première fois que les badauds de Paris ſe ſont trompés, et ce ne ſera pas la dernière.

Vous perſiſtez donc dans le goût de la phyſique ; c'eſt un amuſement pour toute la vie.

1758. Vous êtes-vous fait un cabinet d'hiſtoire naturelle ? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raiſon : un jour, en ſoufflant mon feu, je me mis à ſonger pourquoi du bois feſait de la flamme ; perſonne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de phyſique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir ſi je ſais comment ils croiſſent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne ſavez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être ſcrutateur : d'ailleurs, je ne vois guère que charlataniſme ; et, excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres, tout eſt ſyſtême abſurde ; l'hiſtoire de *Gargantua* vaut mieux.

Ma phyſique eſt réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'eſt encore une belle invention que les poëles dans les antichambres ; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuiſinier eſt encore un brave phyſicien ; cela eſt rare à Lauſane. Plût à Dieu que le mien pût vous ſervir de nos groſſes truites, et que je fuſſe aſſez heureux pour philoſopher avec vous, le long de mon beau lac de Lauſane à Genève.

Recevez les tendres reſpects du vieux ſuiſſe *V.*

LETTRE

LETTRE XXXVIII.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 25 de février.

Il ne s'agit point, mon cher et refpectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'*Encyclopédie*, ils font à préfent entre les mains de d'*Alembert* : il s'agit de papiers que *Diderot* a entre fes mains, au fujet de l'article *Genève*, et des Kakouacs.

Il faut que mon ame foit bien à fon aife pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau fuccès. Je jouais *Mohadar ;* nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin :* ce n'eft point vanité, c'eft vérité. Quand je dis mieux, j'entends fi bien que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon facriftain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante ; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de fi beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques

1758. coups de rabot à mon loiſir, ſi DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des ſibarites, fort au-deſſous des Athéniens, dans le ſiècle préſent. La décadence eſt arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux ; mais vous leur reſſemblez dans votre inconſtance : vous traitiez le roi de Pruſſe de *Mandrin*, il y a ſix mois ; aujourd'hui c'eſt *Alexandre*. Dieu vous béniſſe ; *Alexandre* n'a point ſui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompenſé Iphigénie en Crimée, comme il récompenſa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'eſt vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfeſant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin*? Je ſuis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon ; M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il paſsât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans leſquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de *Pompadour* a *toujours* la même bonté pour moi. Il eſt vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* ſur le cœur ma chambellanie ; mais je n'en ſuis

pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera *Enide?* Si c'est la *Gaussin*, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchissemens pour toute la salle; ensuite le très-joli opéra des Troqueurs, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe : cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, &c. 1758.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'*Ecriture* des menaces de peines éternelles : ils ne disent point *Jésus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour

1758. lui plus que du reſpect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils ſe déclarent, en un mot, chrétiens déiſtes.

LETTRE XXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lauſane, le 3 de mars.

Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes, vers et proſe, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre eſprit. J'aime mieux vous dire bien vîte, et tout ſimplement, combien j'en ſuis touché, que d'attendre l'inſpiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement- D'ailleurs je ſuis plongé dans les détails de l'hiſtoire, attendu qu'on va réimprimer cette Hiſtoire générale, ce portrait des ſottiſes et des horreurs du genre-humain pendant huit à neuf ſiècles.

Un peu d'hiſtrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle ſur un très-joli théâtre; madame *Denis* a été applaudie comme mademoiſelle *Clairon*, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, ſans vanité, que je ſuis le meilleur

vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien sentie, très-bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa, encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. 1758.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire, quelques jours, le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plans, à mes vignes, à mes tulipes; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire, et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je

1758. lui avais gardé le ſecret ; mais il a donné lui-même des copies ; et vous ſavez que les rois, qui ſont les maîtres du bien d'autrui, ſont auſſi les maîtres du leur. Ce diable d'homme eſt, ſans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulſionnaires eſt, ſans doute, digne des petites-maiſons ; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-ſouvent elle tombe ſur les cervelles ; ſi la guerre continue, elle tombera ſur les bourſes, j'entends *ſupra loculos.*

Vous ne me dites rien du grand abbé ; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais il n'oſera, ni vous non plus. Je vous embraſſe avec bien de la tendreſſe et des regrets.

LETTRE XL.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 7 de mars.

MON cher ange, êtes-vous couché fur le teftament de M. le cardinal de *Tençin?* a-t-il laiffé quelque chofe à fon *Gouffaut?* viendrez-vous à Lyon difcuter la fucceffion? Ce ferait-là une belle occafion pour madame d'*Argental* de venir confulter *Tronchin;* nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu, dans cet oncle, un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il fuffit que tout le monde nous redemande Fanime, et que nous la rejouons encore demain.

Je perfifte, mon cher ange, à confeiller aux encyclopédiftes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres; de déclarer qu'ils abandonnent tout; et de forcer le public à fe mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui

1758. ne devait pas aller ſur le Véſer ? eſt-il encore fâché contre moi, de ce que madame *Denis* étant très-malade des ſuites de cette ancienne cuiſſe, je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monſieur le maréchal qui, en paſſant le nez haut au milieu des deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville ? Ce ſerait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues.

LETTRE XLI.

AU MEME.

A Lauſane, 12 de mars.

MON cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiſelle *Aïſſé*, écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette circaſſienne était plus naïve qu'une champenoiſe ; ce qui me plaît de ſes lettres, c'eſt qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle ſouvent de vous comme j'en parle et comme j'en penſe.

Vous dites donc que *Diderot* eſt un bon homme. Je le crois, car il eſt naïf. Plus il eſt bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne ſont point du tout

bonnes

bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philofophie. C'eft une chofe pitoyable que des affociés de mérite ne foient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs penfées ; auffi l'édifice eft-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume ; je vous fupplie de vouloir bien me les renvoyer contre-fignés, ou de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à fon retour. 1758.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la lifte ; je fuis très-fâché que ces deux hommes, néceffaires l'un à l'autre, foient défunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me fuis amufé à jouer Fanime et Alzire. Mademoifelle *Clairon*, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troifième acte :

De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits ;
Punis une coupable, et fois jufte une fois.

Pourquoi cela, Mademoifelle ? c'eft que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé fur le dernier : c'eft le fecret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'*Alzire*

1758. demande grâce à fon mari pour fon amant, et cela par la même raifon. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens ; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué *Alvarès* comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbac, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que fujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. *Colardeau* eft remonté fur fon Aftarbé ; je ne fais pas fur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous foit en aide !

Comment fe porte madame d'*Argental* ? quelles nouvelles fottifes a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle mifère ? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre efclave que je lui pardonne d'auffi bon cœur que je le plains.

LETTRE XLII. 1758.

A M. LINANT. (*)

A Lausane, le 12 de mars.

QUAND je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes ;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur ; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes suisses de Lausane : il y a suisses et suisses ; ceux de Lausane diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'*Epinai*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, &c.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.



1758.

LETTRE XLIII.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE AU REGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Laufane, le 14 de mars.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que je refpectais votre nom; et votre hiftoire militaire des Suiffes, en France, m'a infpiré pour votre perfonne l'eftime qu'on ne peut lui refufer. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Efpagnols, fuperftitieux catholiques, pour faire révolter les calviniftes fougueux de France; il en prenait enfuite du roi de France, pour faire la paix. Il fefait toujours étaler une grande *Bible* fur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs, entendant mieux que perfonne la manière dont on fefait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Hiftoire générale, au chapitre du miniftère du cardinal de *Richelieu;* mais je n'en ai parlé dans ce

tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux ſubalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réuſſi. Il aurait fait de plus grandes choſes ſur un plus grand théâtre, ſurtout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le génie qu'il employa contre ſa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le deſtin des Etats, n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuſe de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a preſque plus de grands-hommes. Cependant, Monſieur, ſi un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* ſur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaiſir et un honneur d'obéir à vos ordres, ſuppoſé que je trouve par haſard quelque idée qui ne ſoit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du ſervice que vous rendez aux amateurs de l'hiſtoire.

1758.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1758.

AU MEME.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, Monſieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque choſe d'heureux qui rempliſſe votre idée, et qui plaiſe au public et à vous. La langue françaiſe n'eſt guère propre aux inſcriptions et aux épigraphes; cependant, ſi vous en voulez ſouffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je haſarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puiſqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'eſt aſſez que votre héros ne le ſoit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :
Il agit en héros, en ſage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant ſon maître,
Et plus grand lorſqu'il le ſervit.

Vous voudriez, ſans doute, de meilleurs vers, Monſieur, et moi auſſi; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une choſe à

laquelle je ſens que je ne renoncerai jamais, c'eſt aux ſentimens d'eſtime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte proſe et ces plats vers à un pauvre malade. J'ai l'honneur d'être, &c. 1758.

LETTRE XLIV.

A M. L'ABBÉ AUBERT, *à Paris.*

Aux Délices, 22 de mars.

Je n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne où je ſuis de retour, la lettre pleine d'eſprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contre-temps a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme. Celle du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis* ſont de ce nombre. De telles fables ſont du ſublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paraiſſait avoir été dit. Je

1758. vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne ſuis pas moins ſenſible à votre mérite et à votre préſent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime que je vous dois, &c.

LETTRE XLV.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

DIEU conſerve votre ſanté, Madame! Je vous tiens ce propos parce que je ſuis revenu malade à ma retraite des Délices, et je ſens que, ſans la ſanté, on n'a ni plaiſir, ni philoſophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais ſurtout de ne me pas trouver à la naiſſance de *la Fille d'Ariſtide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame ſa mère. *Melpomène* et *Thalie* ſont donc logées dans la même maiſon? Vous dites que M. de *la Touche* connaît

(*) Comédie de madame de *Graffigni*, repréſentée le 29 avril 1758.

les livres, et très-peu le monde ; mais c'eſt le connaître très-bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde eſt fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur. Vous le peindrez tous deux ; vous, Madame, avec le pinceau de *Ménandre*, et lui, avec ceux d'*Euripide ;* car vous voilà tous deux grecs. 1758.

Vous avez voulu mettre un homme juſte ſur le théâtre, il a fallu chercher dans l'ancienne Gréce : nous n'avons eu que *Louis XIII* qui ait eu ce beau ſurnom ; DIEU ſait comme il le méritait. Ce titre de *juſte* fut la définition d'*Ariſtide*, et le ſobriquet de *Louis XIII.*

Quant au très-aimable et très-brillant petit-neveu du miniſtre plus grand que juſte de *Louis le juſte*, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracaſſeries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ſes lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de ſa converſation ; il m'a abandonné : c'eſt depuis qu'il eſt allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg ; mais, préciſément dans ce temps-là, une des cuiſſes de ma nièce s'aviſa de devenir auſſi groſſe que ſon corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une ſuite de la belle peur que le roi de Pruſſe lui avait faite

1758. à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait peur, avaient la cuiſſe enflée, il faudrait élargir bien des chauſſes. Je ne ſais ſi M. le maréchal de *Richelieu* m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas ſacrifier une cuiſſe pour le voyage de Strasbourg; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me ſuis dépiqué avec le roi de Pruſſe qui eſt beaucoup plus régulier que lui; mais je ſens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros pruſſien.

Je voudrais bien, Madame, me trouver entre vous deux; ma deſtinée ne le veut pas; elle m'a fait ſuiſſe et jardinier. Je m'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui ſait vivre dans la retraite; cela n'eſt pas aiſé aux grands de ce monde, mais cela eſt très-facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je ſuis toujours, Madame, votre très-fidelle ſuiſſe, *Voltaire.*

1758.

LETTRE XLVI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'auteur son motet français :
Les Israélites sur la montagne d'Oreb.

Mars.

MON cher évêque (*), j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que *Moïse* n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre ; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'ancien et du nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices ; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est

(*) On l'appelait l'évêque de Montrouge, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de *la Vallière*, à Montrouge.

1758. à Laufane. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoifelle *Clairon* a dans votre pays. Vous feriez affez étonné de voir des pièces nouvelles en Suiffe, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le feraient à Paris : c'eft à quoi nous avons paffé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de groffes truites; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une miffion chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne fera affez grand pour venir fur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Laufane. Madame *Denis* fe fouvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas fur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaiffons-là les mœurs de Paris : encore eft-ce beaucoup que, dans vos diffipations, vous vous foyez reffouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui favent, autant que vos parifiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de chofes, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

LETTRE XLVII.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 4 d'avril.

MON cher et refpectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le fuis pourtant de ce teftament. Je fais, à n'en pouvoir douter, que le teftateur (*) était l'homme du facré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a fept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui fauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'eft celui qui fe coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il fe l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, fi madame de *Groslée* ne fe retire pas à Grenoble, fi elle refte à Lyon, l'homme de confiance fera l'homme le plus propre à vous fervir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait affurément nul befoin d'aiguillon pour s'intéreffer à vous.

(*) Le cardinal de *Tençin.*

1758. Je ſuis charmé que M. le maréchal de *Richelieu* ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous aſſura une partie de ſa penſion ; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées ſe fondre en Allemagne, il eſt à craindre qu'à la fin les penſions ne ſoient mal payées. Heureux ceux dont la fortune eſt indépendante. Je ne reviens point de votre ſingulière aventure de cette maiſon dans une île que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la penſion vous ſoit payée exactement.

Je ne ſais ſi M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour ; je crois que vous le voyez ſouvent. Je ne ſuis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à ſon paſſage, lorſqu'il alla commander cette malheureuſe armée. Madame *Denis* était alors très-malade; elle avait la fièvre. Vous vous ſouvenez que le roi de Pruſſe lui avait fait enfler une cuiſſe, il y a cinq ans; cette cuiſſe renflait encore. Les maux que les rois cauſent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas ſacrifié une cuiſſe de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire eſt que le roi de Pruſſe m'écrit ſouvent. Cependant

je veux toujours plus compter ſur M. de *Richelieu* que ſur un roi. Il eſt vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos. 1758.

Je ſuis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne ſoient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je ſuis toujours indigné que l'*Encyclopédie* ſoit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le *Mercure*. Voilà mes ſentimens, et parbleu j'ai raiſon.

Mille tendres reſpects à tous les anges. Je vous embraſſe tant que je peux.

LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

JE me conſole du retardement des inſtructions que votre Excellence veut bien m'envoyer, dans l'eſpérance qu'elles n'en ſeront que plus amples et plus détaillées. La création

1758. de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la poſtérité. Tout ce qu'il a créé ſe perfectionne ſous l'empire de ſon auguſte fille l'impératrice, à qui je ſouhaite une vie plus longue que celle du grand-homme dont elle eſt née. Je me flatte, Monſieur, que ceux qui ſont chargés par votre Excellence du ſoin de rédiger ces Mémoires, n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illuſtre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire ſera bien connu, plus il ſera reſpecté. Il n'y a point d'exemple ſur la terre d'une nation qui ſoit devenue ſi conſidérable en tout genre, en ſi peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-ſiècle pour embraſſer tous les arts utiles et agréables. C'eſt ſurtout ce prodige unique que je voudrais développer. Je ne ferai, Monſieur, que votre ſecrétaire dans cette grande et noble entrepriſe. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à raſſembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la diſcipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je

conſacrerai

consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, &c. 1758.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

MON cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint peindre à Lausane, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non-seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné; et j'obéis

1758. toujours tôt ou tard à mon cher ange. Eſt-il vrai que *la Fille d'Ariſtide* le juſte, ait été auſſi maltraitée par le parterre pariſien, que ſon père le fut par les Athéniens? Cela n'eſt pas poli; heureuſement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait ſur mer et ſur terre; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakeſpeare*, ceſſent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expreſſion. Je ſuis toujours émerveillé de ce qui ſe paſſe : celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme ſupérieur à *Guſtave-Adolphe* et à *Charles XII*, par les événemens. On ſera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation! Cependant nous avons une aſſez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baiſent les ailes.

LETTRE L.

1758.

AU MEME.

Aux Délices, 15 de mai.

Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de messieurs de *Douglas :* je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que, madame *Denis* et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père ; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vîte une belle charge d'avocat général au

1758. fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la ſucceſſion entre dans les coffres du receveur des conſignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne ſix pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Eſt-ce-là faire droit, eſt-ce-là comme on juge? Pardon; je ſuis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette eſpèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maiſon.

Mon divin ange, je ſonge à une choſe. Si *Babet* vous procurait une ambaſſade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens par-tout. Je voudrais que vous relevaſſiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suiſſes feraient enchantés. Que fait-on? Ce que je vous dis là n'eſt point ſi ſot; penſez-y.

Ma nièce *Fontaine* eſt à Lyon: j'eſpère qu'elle m'apportera mes paperaſſes encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette *Encyclopédie*? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui ſont preſque toujours affligeantes. Mille reſpects à tous les anges. Je baiſe toujours le bout de vos ailes; le ſuiſſe *V*.

LETTRE LI.

1758.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

JE ſuis bien ſenſible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous penſons du public, de cette mer orageuſe que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous briſe contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au haſard, qui élève une ſtatue pour lui caſſer le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix diſcordantes qui crient *hoſanna* le matin et *crucifige* le ſoir; de ces gens qui font du bien et du mal ſans ſavoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on ſe livre à leur jugement, et qu'on faſſe dépendre ſon bonheur de leur manière de penſer. J'ai tâté de cet abominable eſclavage, et j'ai heureuſement fini par fuir tous les eſclavages poſſibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'eſt mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'hiſtrionne

1758. pour mon plaiſir, ſans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à eſſuyer. Il faut vivre un peu pour ſoi, pour ſa ſociété ; alors on eſt en paix. Qui ſe donne au monde eſt en guerre ; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieuſement à gagner, ſans quoi on la fait en dupe : ce qui eſt arrivé quelquefois à quelques puiſſances de ce monde.

Au reſte, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne ſoyez du monde qui a l'eſprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'oſe vous prier de m'envoyer votre grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, ſur la tendre et reſpectueuſe amitié du ſuiſſe *V*.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

MON divin ange, je vous envoie de la proſe. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le ſais bien ; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'*Encyclopédie ;* mais, entre nous, il eſt plus aiſé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande

en grâce de lire cet article *Hiſtoire* ; il me ſemble qu'il y a quelque choſe d'aſſez neuf et d'aſſez utile ; mais ſi vous n'en jugez pas ainſi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour propre. 1758.

Je n'en ai point ſur mon portrait, c'eſt d'amour propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me reſſemble pas : vous êtes la belle *Javote*, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez donc qu'après huit ans la charpente de mon viſage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait reſſemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de ſoixante et quatre ans, et ſi vous vouliez vous entendre avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-deſſous de la groſſe et rubiconde face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas oſé mettre la mine d'un profane comme moi au-deſſous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raiſons, mon cher et reſpectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne ; mais j'eſpère vous voir en perſonne. Je ne peux pas concevoir que madame de *Groslée* ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je ſerai un homme heureux. J'aurais bien des choſes à vous dire à préſent *ſecretò* ; et ſurtout ſur le

1758. ridicule dont je ſuis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure eſt d'un très-bon comique.

Il eſt vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les viciſſitudes de cette guerre, il y a eu des ſcènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakeſpeare*. Premièrement, le roi de Pruſſe, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de Mérope, en feſant ſon traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; enſuite, quand il eſt battu, et que les Hanovriens ſont chaſſés d'Hanovre, il veut ſe tuer, il fait ſon paquet, il prend congé en vers et en proſe; moi qui ſuis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conſeille comme *Cinéas* conſeillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il ſe fût adreſſé à M. le maréchal de *Richelieu*, pour finir tout en cédant quelque choſe. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et voilà que mon homme, qui voulait ſe tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et eſt le maître des affaires. Cette ſituation peut changer demain, mais elle eſt très-affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je ſuppoſe que les Autrichiens ont intercepté mes lettres; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'eſt-ce pas le lion qui craint une ſouris? qu'ai-je

qu'ai-je affaire à tout cela, s'il vous plaît ? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de *Staremberg* fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce ; j'ai battu des mains dans un coin du parterre. 1758.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience : DIEU est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de *Chauvelin*, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal ? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses. Ce serait-là une belle négociation : M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremberg* pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

1758.

LETTRE LIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

M. de *Florian* ne ſera pas aſſurément le ſeul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des Délices; c'eſt un plaiſir dont j'aurai auſſi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette conſolation. Ma déplorable ſanté rend ma main auſſi pareſſeuſe que mon cœur eſt actif : et puis on a tant de choſes à dire qu'on ne dit rien. Il s'eſt paſſé des aventures ſi ſingulières dans ce monde, qu'on eſt tout ébahi, et qu'on ſe tait; et, comme cette lettre-ci paſſera par la France, c'eſt encore une nouvelle raiſon pour ne rien dire. Quand je lis les *Lettres de Cicéron*, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et ſous la domination de *Céſar*, je conclus qu'on diſait plus librement ſa penſée du temps des Romains que du temps des poſtes; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient aſſez triſte, c'eſt qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour ſon argent. Ce n'eſt que quand les lettres

paſſent par le territoire de nos bons Suiſſes
qu'on peut ouvrir ſon cœur. Par quelque poſte 1758.
que ce petit billet paſſe, je peux au moins vous aſſurer que vous n'avez ni de plus vieux ſerviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suiſſe, me direz-vous ce que vous penſez ſur bien des choſes. Par exemple, ſur l'*Encyclopédie*, ſur *la Fille d'Ariſtide*, ſur l'académie françaiſe. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous ? n'irai-je jamais à Plombières ? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux ? pourquoi ma retraite eſt-elle ſi loin de votre gouvernement, quand mon cœur en eſt ſi près ?

Mille tendres reſpects, le ſuiſſe *V.*

LETTRE LIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

MON divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce *Dictionnaire encyclopédique.* L'article *Heureux* a pourtant quelque choſe d'intéreſſant, ne fût-ce que par le ſujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

1758. Si vous avez la bonté de donner ces paperaſſes avec *Hiſtoire*, on commence à préſent le huitième volume, et votre préſent ſera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'eſt un homme dont il eſt plus aiſé d'avôir un livre qu'une lettre. Il eſt vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'eſt qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai je guère.

Il eſt toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce eſt bonne. Il n'y a que moi à qui on puiſſe dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en queſtion eſt ſi intriguée, ſi chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été miſes au double, et que cela indiſpoſe le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambaſſadeurs. Je ſuis pénétré de reconnaiſſance pour vous et pour lui. Sa médiation ſera d'autant mieux placée qu'elle ſera ſeulement l'effet de la bonté de ſon cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarraſſer en rien la perſonne à qui cette médiation s'adreſſera, et que probablement elle ſera très-bien reçue. Rien ne preſſe; et on peut attendre très-patiemment

le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'eſt que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut abſolument que *Tronchin*, qui va partir, faſſe cette négociation, et qu'il la faſſe de lui-même, et qu'il y réuſſiſſe. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce ſerait ! On eſt riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illuſion du monde. 1758.

Madame de *Fontaine* vous rapportera Fanime et la Femme qui a raiſon. Si ces misères vous amuſent, elles en amuſeront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* eſt en bonne ſanté. Je baiſe les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye*; je ſuis auſſi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

1758.

LETTRE LV.

AU MEME.

Aux Délices, 16 de juin.

Mon cher ange, je cours grand riſque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la proſe pour l'*Encyclopédie*, au lieu de vous dépêcher des cargaiſons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain*. Je fais partir, ſous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie ;* ce ſont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'eſt une entrepriſe hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la choſe prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'eſt à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination.* Elles pourront paſſer au tribunal des examinateurs, ſi elles ne ſont pas annoncées ſous mon nom. Ce nom eſt dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *ſermonum noſtrorum candide judex*, voyez ſi vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot.* Je vous ai déjà envoyé celui d'*Hiſtoire* par M. de *Chauvelin ;* tout cela compoſerait un livre. J'ai ſacrifié mon temps à l'*Encyclopédie ;* je ne plaindrai pas mes

peines, ſi le livre devient meilleur de jour en jour, et je ſouhaite que mes articles ſoient les moins bons. 1758.

Peut-être eſt-ce prendre bien mal ſon temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philoſophes, tandis qu'il ſe paſſe tant de choſes qui doivent intéreſſer tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maiſon ni à Saint-Malo, ni ſur les bords du Rhin.

Puiſſe M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens! puiſſent les Anglais, qui ſont deſcendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puiſſiez-vous approuver et faire approuver *Hiſtoire*, *Idolâtrie*, *Imagination!* Je n'en ai plus de cette imagination; mais les ſentimens qui m'attachent à vous ſont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot ſur ma triſte figure. Je vous jure que je ſuis auſſi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'eſt pas bon, je l'avoue; mais il n'eſt pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui ſera bientôt pouſſière, ſoit reſſemblante ou non. Les portraits ſont une chimère comme tout le reſte. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

1758.

LETTRE LVI.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juin.

PREMIEREMENT, mon divin ange, le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poësie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je

ſuis un des plus ardens partiſans de ſa pièce, et que je la prône par-tout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je déſire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambaſſadeur. 1758.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais paſſer quelques jours à la campagne, chez monſeigneur l'électeur palatin. Je laiſſerai mes nièces ſe réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite abſence. Je ne peux remettre ce voyage : il faut que, pour mon excuſe, vous ſachiez que ce prince m'a donné les marques les plus eſſentielles de ſa bonté ; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce ; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un paſſe-port dans lequel ſa Majeſté me conſerve le titre de ſon gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage ſe fera avec tous les agrémens poſſibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princeſſe de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder ſon ſuffrage. Elle a bien ſenti que rien ne devait être plus glorieux et plus conſolant pour moi. C'eſt à vous que je dois

1758. l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remercîmens doivent passer. Adieu, mon cher et respectable ami, je pars dans quelques jours, et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

LETTRE LVII.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 de juin.

Vous ne doutez pas, Monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur ; et s'ils passent, tant

mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai. 1758.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diverſion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien ſe charger de vous rendre. J'enverrai ſeulement *Humeur* (*moral*), et je l'adreſſerai à *Briaſſon*.

Je vous avais trouvé deux aide-maçons, dont l'un eſt un ſavant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'hiſtoire naturelle, qui connaît toutes les curioſités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires ſur les foſſiles et ſur les changemens arrivés à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux meſſieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de ſe régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit préſent. Il y a grande apparence qu'on peut ſe paſſer de leur ſecours.

Je ſouhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a perſonne au monde qui faſſe plus de vœux pour votre bonheur, et qui ſoit plus pénétré d'eſtime et d'attachement pour vous que le petit ſuiſſe.

1758.

LETTRE LVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

MON cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame *du Bocage* eſt venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une repréſentation de la Femme qui a raiſon; elle en a été ſi contente qu'elle a voulu abſolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il eſt vrai que nous n'eſpérons, ni elle ni moi, que cette pièce ſoit auſſi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne ſoit *Préville* qui faſſe le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui ſont l'antipode du comique. Je ſuis toujours émerveillé de la diſette où vous êtes de gens à talent. Je ne ſais ſi la Femme qui a raiſon vaut quelque choſe, et ſi l'on n'eſt pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore ſurtout ſi on peut être plaiſant à mon âge; c'eſt à vous à en décider, à donner la pièce, ſi vous la jugez paſſable, et à la jeter au feu, ſi vous la croyez mauvaiſe. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Lauſane, s'il vous plaît; après quoi

vous en ferez le maître abfolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me difpenfer ; et le feul voyage que je voudrais faire m'eft interdit. Il eft trifte de courir chez des princes, et de ne pas voir fon ami. 1758.

J'ai vu enfin les *Sept Péchés mortel* de M. de *Chauvelin ;* c'eft le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en difant à qui vous favez combien je lui fuis attaché, &c.

Je me flatte que madame d'*Argental* eft en bonne fanté. Mes refpects à tous les anges. Adieu, mon cher et refpectable ami. Je me confole toujours de mon voyage, en efpérant une lettre de vous à mon retour.

LETTRE LIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maifon de plaifance de monfeigneur l'électeur palatin, 17 de juillet.

MONSIEUR,

J'AI reçu, en paffant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos inftructions. Je fuis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que perfonne

1758. au monde d'écrire l'hiſtoire de *Pierre le grand.* Je ne ſerai que votre ſecrétaire, et c'eſt ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail conſiſtera à le rendre intéreſſant pour toutes les nations ; c'eſt-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'hiſtoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengis-kan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle ſi peu de lecteurs ?

J'ai toujours penſé que l'hiſtoire demande le même art que la tragédie, une expoſition, un nœud, un dénouement, et qu'il eſt néceſſaire de préſenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles faſſent valoir le principal perſonnage, ſans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'eſt dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaiſe ſanté et les circonſtances préſentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais ſous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous ; mais les peines que vous voulez bien prendre ſuppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre Excellence n'eſt qu'une première et légère eſquiſſe du grand tableau dont vous me fourniſſez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Stralenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Ruſſie qu'aucun étranger, s'eſt pourtant trompé dans pluſieurs endroits. Je vois que vous relevez auſſi quelques mépriſes dans leſquelles eſt tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuſcrits. Vous contredites ſurtout un manuſcrit très-précieux, que j'ai depuis pluſieurs années, de la main d'un miniſtre public qui réſida long-temps à la cour de *Pierre le grand ;* il dit bien des choſes que je dois omettre, parce qu'elles ne ſont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureuſement elles ſont inutiles pour le grand objet que nous nous propoſons.

1758.

Cet objet eſt de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la diſcipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, &c. et non de divulguer, ou des faibleſſes ou des duretés qui ne ſont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les déſavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me ſemble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suétone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il eſt bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII* avait en effet une valeur

1758. perſonnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui ſervirent ſous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laiſſait tous les détails; qu'il leur diſait : *Faites donc vîte*, *toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps ;* et il partait le premier à la tête de ſes drabans, ſe feſait un plaiſir de frapper et de tuer, et paraiſſait enſuite, après la bataille, d'un auſſi grand ſang froid que s'il fût ſorti de table.

Voilà, Monſieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'eſt le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la ſoif du carnage. Un roi ſoldat eſt appelé un héros; un monarque dont la valeur eſt plus réglée et moins éblouiſſante; un monarque légiſlateur, fondateur et guerrier, eſt le véritable grand-homme, et le grand-homme eſt au-deſſus du héros. Je crois donc que vous ſerez content quand je ferai cette diſtinction. Permettez-moi de ſoumettre à vos lumières une obſervation plus importante. *Oléarius*, et depuis le comte de *Carliſle*, ambaſſadeur à Moſcou, regardent la Ruſſie comme un pays

où

où preſque tout était encore à faire. Leurs témoignages ſont reſpectables, et ſi on les contrediſait, en aſſurant que la Ruſſie connaiſſait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit preſque tous les arts ; il n'y aurait plus alors de création. 1758.

Il ſe peut que quelques ſeigneurs aient vécu avec ſplendeur du temps du comte de *Carliſle* ; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence ſoit générale, il faut que les commodités de la vie ſe trouvent dans tous les ordres de l'Etat, ſans quoi une nation n'eſt point encore formée, et la ſociété n'a point reçu ſon dernier degré de perfection.

Il eſt peu important que l'on ait porté un manteau par-deſſus une ſoutane ; cependant, par pure curioſité, je déſire ſavoir pourquoi, dans toutes les eſtampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie ſont toujours un manteau par-deſſus la ſoutane, retrouſſé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot tſar, je déſirerais ſavoir dans quelle année fut écrite la *Bible ſlavone*, où il eſt queſtion du tſar *David* et du tſar *Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que tſar ou tshar

1758. vient de *sha* que de céſar ; mais tout cela n'eſt d'aucune conſéquence.

Le grand objet eſt de donner une idée préciſe et impoſante de tous les établiſſemens faits par *Pierre I*, et des obſtacles qu'il a ſurmontés ; car il n'y a jamais eu de grandes choſes ſans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans ſa guerre contre *Charles XII*, d'autre cauſe que celle de ſa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que ſon premier deſſein était de s'établir ſur la mer Noire. Il y a ſouvent dans l'hiſtoire des problèmes bien difficiles à réſoudre.

J'attendrai, Monſieur, les nouvelles inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer ſur les campagnes de *Pierre le grand*, ſur la paix avec la Suède, ſur le procès de ſon fils, ſur ſa mort, ſur la manière dont on a ſoutenu les grands établiſſemens qu'il a commencés, et ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante eſt ce qui me paraît de plus glorieux, puiſque c'eſt, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'Hiſtoire de Ruſſie, eſt qu'il n'y a point de querelles avec les

papes. Ces miférables difputes qui ont avili l'Occident ont été inconnues chez les Ruffes. 1758.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LX.

AU MEME.

A Schwetzingen, premier d'augufte.

MONSIEUR,

Les agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de fonger à la gloire de *Pierre le grand*, et au foin que vous prenez de l'immortalifer. Les mémoires que votre Excellence a bien voulu m'envoyer feront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première efquiffe, que pour favoir de vous fi l'ordre dans lequel j'ai travaillé eft en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aifément, et pour peu que j'aye de fanté, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux fera bientôt achevé.

Permettez-moi, Monfieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles inftructions que je demande au fujet des remarques fur la première efquiffe.

Au refte, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteufe de

1758. votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts ſont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il eſt une preuve que l'eſprit eſt formé de bonne heure dans votre pays ; mais vous, Monſieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je ſuis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaiſſances. De tels exemples redoublent la reconnaiſſance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naiſſent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monſieur, auſſi-bien que la reconnaiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Mémoire d'inſtructions joint à la lettre.

Le baron de *Stralemberg* n'eſt-il pas en général un homme bien inſtruit ? Il dit en effet qu'il y avait ſeize gouvernemens, mais que, de ſon temps, ils furent réduits à quatorze ; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'eſt-elle pas la province la plus fertile du Nord ? ſi vous remontez en droite ligne, quelle province produit autant de froment qu'elle ?

Brême étant plus éloignée de là Livonie que Lubeck, et étant bien moins puiſſante, eſt-il vraiſemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck? 1758.

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas ſuzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ſes droits à *Gautier de Plettemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits ſont conſtatés dans la plupart des annaliſtes allemands.

Il eſt dit, dans le petit eſſai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'eſt point dit qu'il arriva à Moſcou par eau, ce qui eût été abſurde.

On lit dans l'Hiſtoire du commerce de Veniſe, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur ſang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Staniſlas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait préſent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conſervée, leur taille était de trois pieds et demi, leur viſage plus large que long, des yeux très-petits, des

1758. oreilles immenſes. Ils reſſemblaient à des hommes à peu-près comme les ſinges. Il eſt vraiſemblable que les Samoïèdes ont conſervé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occaſion de ſe mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai ſamoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce coſaque qui, ſelon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec ſix cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tſars*, comment ce titre peut-il venir de céſar? eſt-il probable qu'on ſe fût modelé en Sibérie ſur l'empire romain?

Knès ſignifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc*, aux dixieme et onzième ſiècles, était abſolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne ſignifie-t-il pas ſeigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron?* n'appelait-on pas knès un poſſeſſeur d'une terre conſidérable? ne ſignifie-t-il pas chef, comme mirza ou kan le ſignifie? Les noms des dignités ne ſe rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je ſuis bien aiſe que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Ruſſie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'eſt que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont ſu tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre eſt très-fertile en froment, et cependant ce n'eſt que depuis peu de temps qu'ils

ſont parvenus à s'enrichir par l'agriculture ; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aiſé et qui eſt très-difficile. 1758.

Je ſuis fort ſurpris d'apprendre qu'il était permis de ſortir de Ruſſie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vaſſal pouvait-il ſortir ſans la permiſſion de ſon boyard ? un boyard pouvait-il s'abſenter ſans la permiſſion du czar ?

Je voudrais ſavoir quel nom on donnait à l'aſſemblée des boyards qui élut *Michel Fédérowitz*. J'ai nommé cette aſſemblée *ſénat*, en attendant que je ſache quelle était ſa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation ? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois ?

Quand une fois la coutume s'introduiſit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainſi que l'uſage de baiſer la pantoufle du pape ? et tout uſage dans l'Egliſe ne ſe tourne-t-il pas en devoir ?

La queſtion la plus importante eſt de ſavoir s'il ne faudra pas gliſſer légérement ſur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiſer l'attention du lecteur qui eſt impatient de voir tout ce que ce grand-homme a fait.

On ſuivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permiſſion de ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit ; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Moſca*, d'écrire Veſoniſe, Moſcou, Alexiovis, &c. On

1758. mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue ruſſe.

N. B. Il ſerait néceſſaire que je fuſſe inſtruit du temps où les diverſes manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y eſt pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 16 d'auguſte.

L'ONCLE et la nièce, Monſieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés ; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait ſon rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus beſoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney ; et, hors moi, tous les acteurs ſe portent bien. Tous vous regrettent, tous diſent que ſans vous on n'aura qu'une troupe médiocre ; mais on vous regrette encore davantage dans la ſociété : vous en feſiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous poſsède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le ſentons avec douleur : mais ſi jamais vous revenez ſur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui ſont pénétrés

pour

pour vous de tous les ſentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous ſont le plus dévoués, et ſoyez perſuadé ſurtout de l'attachement tendre et reſpectueux du ſolitaire et du malade *V.* 1758.

LETTRE LXII.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au ſujet de ſa promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'auguſte.

Le vieux ſuiſſe, Monſeigneur, apprend dans ſes tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de *Chavigny*, eſt ornée d'un bonnet qui lui ſied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits ſur la couleur de ſon habit, que j'ai vue autrefois ſur ſes joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'eſt un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puiſque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du

1758. cardinal de *Richelieu*. Je me fouviendrai toujours et je m'énorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*. Gentil *Bernard* doit en être bien fier auffi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la propofition qu'on lui a faite fur l'Angleterre : fi vous ne vous en fouciez pas, je vous jure que je ne m'en foucie guère, et que tous mes vœux fe bornent à vos fuccès. Je n'imagine pas comment quelques perfonnes ont pu foupçonner que mon cœur avait la faibleffe de pencher un peu pour qui vous favez, pour mon ancien ingrat ; on ne laiffe pas d'avoir de la politeffe, mais on a de la mémoire, et on eft attaché auffi vivement qu'inutilement à la bonne caufe, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne fuis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands : j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Pruffe mangeant une fleur de lis ; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu* ; un courier portant une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour*. Mes nièces n'auront pas affurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On eft pruffien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs ;

mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde ſera français ou françois. 1758.

Je ne ſais pas ſi je me trompe, mais je ſuis convaincu qu'à la longue votre miniſtère ſera heureux et grand, car vous avez deux choſes qui avaient auparavant paſſé de mode, génie et conſtance. Pardonnez au vieux ſuiſſe ſes bavarderies. Que votre éminence lui conſerve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Miſce conſiliis jocos.* Agréez le profond et tendre reſpect d'un ſuiſſe qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

LETTRE LXIII.

A M. P. ROUSSEAU, *à Liège.*

A Lauſane, le 24 d'auguſte.

EN revenant de Schwetzingen, château de monſieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon paſſage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il eſt vrai que les choſes écrites à M. d'*Arget*, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidellement; mais c'eſt-là un des plus légers chagrins qu'on puiſſe avoir dans ce monde. Ces bagatelles

1758. ſont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je déſire fort que la néceſſité où l'on eſt de chercher des diverſions à tant de déſaſtres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui ſont conſolantes. Votre journal ſera continuellement une des plus agréables lectures qui puiſſe amuſer les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui bleſſeraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des pſaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'auguſte.

ME voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, auſſi agréable qu'il était néceſſaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le ſeul chagrin que je puiſſe avoir, en m'ôtant l'eſpérance de vous embraſſer. Les

tantes et les débarbouillées ſont donc d'étranges perſonnes. Il ne faut pas ſonger à réformer des têtes auſſi mal faites. D'ailleurs, mes établiſſemens et les dépenſes conſidérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me tranſplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien ſolide que je puſſe laiſſer à mes héritiers, comptant fort peu ſur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela eſt encore auſſi difficile que de faire entendre raiſon à des dévotes. 1758.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je ſerais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux ſiennes. Vous avez donc auſſi des coliques, mon reſpectable ami? Ce ſerait bien le cas de venir conſulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'eſt ce qui me déſeſpère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre ſanté; ne me laiſſez pas ſans conſolation. Madame *du Bocage* vous a donc montré notre Femme qui a raiſon: elle nous a amuſés en Savoie; mais il ſe pourrait, à toute force, que le goût des Pariſiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore

1758. fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que *Fanime* et madame *Duru* ſoient des perſonnes bien merveilleuſes; elles peuvent avoir quelque ſuccès par le mérite des actrices ; mais, entre le ſuccès et la gloire, la différence eſt grande. Je connais des armées et des généraux qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français ſont aujourd'hui ſifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli*. Où eſt le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672 ?

Il ne faut ſonger qu'à vivre dans la retraite; et ſi les choſes continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment ſe porte madame d'*Argental*? Mille tendres reſpects à tous les anges. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille complimens ; et moi, je ſuis pénétré de reconnaiſſance.

LETTRE LXV.

1758.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de ſeptembre.

RITORNO dalle ſponde del Reno alle mie Delizzie; quì vedo la ſignora errante ed amabile quì leggo, mio caro cigno di Padova, la voſtra vezzoſa lettera. Siete dunque adeſſo à Bologna *la graſſe*, ed avete laſciato Venezia la ricca. E per tutti i ſanti, perchè non venire al noſtro paeze libero? voi che dilettate nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applauſi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire trà i papafighi, che non è à me di andare frà i papimani. Ov'è la raccoltà delle voſtre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo sò. Aſpetto li figliuoli per conſolarmi dell' aſſenza del padre. Voi paſſate i voſtri belli anni trà l'amore, e la virtù. *Orazio* vi direbbe.

Quod tu inter ſcabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi ſapias, et adhuc ſublimia cures.

Ed il *Petrarca* ſoggiungerebbe,

Non laſciar la magnanima impreſa.

1758. La ſignora di *Bentinck* e, come il re di Pruſſia, condannata dal conſiglio aulico, e queſta povera *Marfiſa* non è ſeguita dà un eſercito per defenderſi.

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comteſſe de *Pimbêche*, va encore plaider à Vienne. C'eſt bien dommage qu'une femme ſi aimable ſoit ſi malheureuſe; mais je ne vois par-tout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Pruſſe, ceux qui meurent à leur ſervice, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'*Argens*.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus et ille Deos qui novit agreſtes.

Le premier vers eſt pour vous, le ſecond pour moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que ſon ame ſoit à ſon aiſe; ſi vous la voyez, je vous ſupplie de lui préſenter mes reſpects.

Farewell flos Italiæ, farewell wiſe man
Whoſe ſagacity has found the ſecret
To part from Argaleon withom being
Moleſted by luin.

Si jamais vous repaſſez les Alpes, ſouvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partiſan le ſuiſſe *V*.

LETTRE LXVI.

1758.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 3 de ſeptembre.

En revoyant, Madame, mon petit hermitage, mon premier devoir eſt de vous remercier, vous et M. *du Bocage*, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome ; mais vous devez être laſſe de complimens. Permettez-moi ſeulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus ſimple, la plus aiſée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous ſoyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, Madame, à vos ſuccès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oſerais vous la demander inſtamment. Il y a grande apparence que je finirai, dans la retraite, une vieilleſſe infirme ; mais ce ſera pour moi une grande conſolation de pouvoir compter ſur la bienveillance d'une perſonne qui fait tant d'honneur à ſon ſiècle et à ſon ſexe. Quel triſte ſiècle, Madame! et

1758. que la disette des talens, en tout genre, est effrayante. Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus par-tout. Que de brochures sur la marine et sur le commerce ! et notre commerce et notre marine s'anéantissent. Que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit ! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de *Louis XIV*. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les *Pascal*, les *Despréaux*, les *Bossuet*, les *Racine*, les *Molière* ont rendue universelle, et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté : *Diderot*, d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, Madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public.

J'ai eu la faiblesse, Madame, de laisser sortir de notre petit coin des Alpes cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour résister à vos ordres ; mais

il faudra que cette bagatelle, qui a ſervi à nous amuſer, reſte dans les mains de nos amis. Je ſuis las du triſte métier de paraître en public: cela eſt pardonnable dans le temps des illuſions, et ce temps eſt paſſé pour moi. J'aime les Muſes pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU; mais je redoute le public. Que revient-il de ſe commettre avec lui? de l'embarras, des tracaſſeries de comédiens, des jalouſies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges; celui des ſifflets eſt perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

1758.

Vos bontés pour moi ſont plus précieuſes, ſans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai poſſédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite ſe joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conſervez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux ſuiſſe *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui eſt plein pour vous de reſpect, d'eſtime et de tous les ſentimens que vous méritez.

1758.

LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 17 de ſeptembre.

IL faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux ; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous ? où êtes-vous ? avez-vous reçu un manuſcrit concernant la Ruſſie, que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis? Il y a un domeſtique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac ; je vous ſerai très-obligé d'envoyer le manuſcrit chez elle. Je ſuppoſe que vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie eſt douce et tranquille ; j'en connais qui ne le ſont pas. Je n'ai pas été préciſément aux champs de *Mars*, mais j'étais aſſez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Duſſeldorff, et repaſſaient le Rhin à leur aiſe. Mes chers Ruſſes ſont venus depuis d'Archangel et d'Aſtracan, pour ſe faire égorger à Cuſtrin. Nous ſommes malheureux ſur terre et ſur mer ; et on dit que l'artillerie pruſſienne porte juſqu'à Paris, où elle eſtropie la main

droite de nos payeurs des rentes. Je ſuis honteux d'être chez moi paix et aiſe, et d'avoir quelquefois vingt perſonnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe ſouffrent. 1758.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre ſur l'eſprit, comme un ſeigneur qui chaſſe ſur ſes terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philoſophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le déſavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner auſſi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, ſans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius*; demandez-lui ſon livre pour moi. Mais vous êtes un pareſſeux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je ſuis auſſi pareſſeux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela eſt fort ſain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je ſuis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une ſanté ſi maudite. Vous qui êtes, à peu de choſe près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des ſuiſſes, qui vous aime de tout ſon cœur.

1758. *P. S.* Qu'eſt-ce qu'un livre de *Jean-Jacques*, contre la comédie ? *Jean-Jacques* eſt-il devenu père de l'Egliſe ?

LETTRE LXVIII.

A M. VERNES.

23 de ſeptembre.

All that is, is right,

VOILA deux rois aſſaſſinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévaſtée, quatre cents mille hommes maſſacrés, &c. &c. &c.

Quelques curieux diſent que les révérends pères de la compagnie de *Jéſus-Chriſt* ont empoiſonné le roi d'Eſpagne, et prétendent en avoir des preuves ; *ipſi viderint.* Tout le monde crie dans les rues de Paris : *mangeons du jéſuite, mangeons du jéſuite.* C'eſt dommage que ces paroles ſoient tirées d'un livre déteſtable qui ſemble ſuppoſer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de ſociniens, qui niez auſſi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la proceſſion du Saint-Eſprit, et l'enfer.

Nous ſommes un peu brouillés pour les odes, cependant ma rapſodie ſera à vos

ordres ; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous ; car, tout ſoi-diſant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je ſuis, je vous aime de tout mon cœur. 1758.

Gratias ago du journaliſte anglais ; c'eſt un bon vivant.

LETTRE LXIX.

A M. PILAVOINE, *à Surate.*

Aux Délices, près de Genève, le 25 de ſeptembre.

Je ſuis très-flatté, Monſieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Aſie, vous ſouvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je ſuis de ma liberté, cette maîtreſſe ne m'a pas aſſez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève ; et ce n'eſt pas un ſi beau titre, pour qu'on doive y ſacrifier ſa religion ; cela eſt bon pour *Henri IV*, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne ; mais il n'eſt pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

1758. Il eſt vrai qu'étant fort malade, je me ſuis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, monſieur *Tronchin*, qui réſide à Genève ; je lui dois la vie. J'ai acheté dans ſon voiſinage, moitié ſur le territoire de France, moitié ſur celui de Genève, un domaine aſſez agréable, dans le plus bel aſpect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate, du moins je le ſouhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de ſi loin, m'apprendre ſi vous êtes content de votre ſort, ſi vous avez une nombreuſe famille, ſi votre ſanté eſt toujours ferme. Nous ſommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus ſonger l'un et l'autre qu'à paſſer doucement le reſte de nos jours. Le climat où je ſuis n'eſt pas ſi beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Leman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches ; mais il faut que chacun faſſe ſon propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade ; je vous ſouhaite des jours longs et heureux, et ſuis de tout mon cœur, votre, &c.

LETTRE

LETTRE LXX.

1758.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

Urbis amator, credule galle,

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait eſt que les Ruſſes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de ſe battre le 26; que *Frédéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager ſon frère; qu'il a fait repaſſer les montagnes au comte de *Dawn*, et qu'on eſt à peu-près au même état où l'on était avant cette funeſte guerre.

Maupertuis crèverait s'il ſavait que le roi ſon maître m'a écrit deux lettres depuis ſa bataille de Cuſtrin; mais je n'en ſuis ni énorgueilli, ni ſéduit.

Les deux couplets ſur le livre d'*Helvétius* ſont aſſez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injuſtice et bien peu de philoſophie à taxer de matérialiſme l'opinion que les ſens ſont les ſeules portes des idées. L'apôtre de la raiſon, le ſage *Locke*, n'a pas dit

1758. autre chofe ; et *Ariftote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne fera jamais philofophe, quelque peine qu'on prenne à l'inftruire.

J'ai reçu les manufcrits concernant la Ruffie ; ce font des anecdotes de médifance, et, par conféquent, cela n'entre pas dans mon plan.

Pour *Jean-Jacques*, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaifirs et de la tolérance. Il eft vrai que je ne vais prefque jamais à Genève ; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces : mon hermitage eft charmant dans la belle faifon.

Je vous fuis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (*) que vous me deftinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il eft un peu diffus ; mais il parlait à des efprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait préfenter la raifon fous tous les afpects et fous toutes les formes. Je trouve que ce grand-homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'eft le feul métaphyficien raifonnable que je connaiffe ; et, après lui, je mets *Hume*.

Bonfoir ; il eft vrai que je me fuis amufé avec la Femme qui a raifon ; mais c'eft pour notre troupe, et non pour la vôtre : *Scurror mihi, non populo.*

(*) *De l'Efprit*, par M. *Helvétius*.

Madrafs pris ! quel conte ! Il n'y a que des *la Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été bien payés ! 1758.

LETTRE LXXI.

A M. DE FORMONT.

MON cher philofophe, votre fouvenir m'enchante ; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève ; il eft bon que les frères fe donnent quelquefois figne de vie. Madame *du Deffant* eft plus philofophe que nous deux, puifqu'elle fupporte fi conftamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéreffe tendrement, non pas à fon bonheur, car ce fantôme n'exifte pas, mais à toutes les confolations dont elle jouit, à tous les agrémens de fon efprit, aux charmes de fa fociété délicieufe. Je voudrais bien en jouir, fans doute, de cette fociété délicieufe, j'entends de la vôtre et de la fienne ; mais allez vous faire . . . avec votre Paris ; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je fuis cacochyme ; il me faut des jardins, il me faut une maifon agréable dont je ne forte guère, et où l'on vienne ; j'ai trouvé tout

1758. cela, j'ai trouvé les plaiſirs de la ville et de la campagne réunis, et ſurtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne ſais ſi j'aurai cette folie; mais, au moins, c'eſt un mal dont je ne ſuis pas attaqué à préſent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermneſtre; je crains ſeulement plus encore pour la perte des fonds publics, que pour celle des talens; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraiſſent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres ſur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuſes. J'ai trente volumes ſur le commerce, et il dépérit. Ni les livres ſur l'eſprit et ſur la matière, ni les arrêts du conſeil ſur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Ruſſes? C'eſt bien pis qu'à Narva; tout eſt mort, ou bleſſé, ou pris. Il y a eu trois batailles conſécutives. Les Pruſſiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille bleſſés au moins. Si le comte de *Dawn* tombait ſur eux dans ces circonſtances, peut-être ferait-il aux Pruſſiens ce que ceux-ci ont fait aux Ruſſes. Il y a une tragédie anglaiſe dans laquelle le ſouffleur vient annoncer à la fin

que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même. 1758.

Nota qu'il n'eſt pas vrai qu'on ait battu trois fois les Ruſſes, comme on le dit; c'eſt bien aſſez d'une.

Préſentez, je vous en prie, mes très-tendres reſpects à madame *du Deffant;* et ſouvenez-vous quelquefois du vieux ſuiſſe *Voltaire* qui vous aimera toujours.

LETTRE LXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Ruſſes ſoient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg ſoit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de ſon livre, qu'on débite à Paris de fauſſes nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huiſſier pour avoir dit des ſottiſes, ce n'eſt pas ce dont je m'inquiéte; mais M. *A.... de L.....*, et quatre années qu'il me doit, ſont le grave ſujet de ma lettre. Peut-être M. *A....* me croit-il mort; peut-être l'eſt-il lui-même. S'il eſt en vie, où eſt-il? s'il eſt mort, où ſont ſes héritiers? Dans l'un

1758. et l'autre cas, à qui dois-je m'adreffer pour vivre ?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de queftions. Je me trouve un peu embarraffé ; j'ai effuyé coup fur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement :

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipfe parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort ! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. *A . . . . de L . . . . .* Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre ; *vivimus tamen*, et peut-être *A . . . . occidit* dans fon marquifat.

Qu'il foit mort ou vivant, il me femble que j'ai befoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je puffe employer la profe.

Mais vous, que faites-vous dans vótre jolie terre de Launai? bâtiffez-vous? plantez-vous? avez-vous la faibleffe de regretter Paris ? ne méprifez-vous pas la frivolité qui eft l'ame de cette grande ville ? Vous n'êtes pas de ceux qui ont befoin qu'on leur dife :

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes ftrepitumque Romæ.

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris ; j'adreſſe ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launai, ſi vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embraſſe. 1758.

Niſi quod non ſimul eſſem cætera lætus.

LETTRE LXXIII.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé ſon *Eſprit*, mon ancien ami ; ainſi vous voilà délivré du ſoin de me le faire parvenir : je ne veux pas avoir double eſprit comme *Eliſée.* Je ſuis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Verſailles ; j'ignore ce qui a excité un ſi grand ſoulèvement contre un philoſophe eſtimable qui (à l'exemple de St *Matthieu*) a quitté la finance pour ſuivre la vérité. Il ne s'agit, dans ſon livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philoſophiques, qui ne font tort à perſonne, qui ſont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaiſſance de cauſe. Il y a tel homme dont la ſimple ſignature, miſe au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province

1758. que tous les livres des philoſophes n'en pourront jamais cauſer ; cependant ce ſont ces philoſophes, incapables de nuire, qu'on perſécute.

Je ne ſuis pas de ſon avis en bien des choſes, il s'en faut beaucoup ; et, s'il m'avait conſulté, je lui aurais conſeillé de faire ſon livre autrement ; mais, tel qu'il eſt, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux : on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis ſecrets qui aient dénoncé ſon livre aux ſots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage ; il y a cent choſes beaucoup plus fortes dans l'*Eſprit des lois*, et ſurtout dans les *Lettres perſanes.* Le proverbe eſt donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet *Eſprit*, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon *Atlas* nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux viſſent commodément le théâtre de la guerre et des miſères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie ; c'eſt peut-être le ſeul art dans lequel les derniers ouvrages ſont toujours les meilleurs. Il n'en eſt pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, &c.

Je

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je ſuis un peu malade aujourd'hui ; mais j'ai toujours aſſez de force pour vous aſſurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur. 1758.

LETTRE LXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de novembre.

MON affaire avec le marquis *A* . . . . eſt fort ſérieuſe, mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue ſi plaiſante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *conſtat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aye douté de ſon exiſtence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ; je le ferai *eſter à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Baſſe-Normandie. Je vous ſuis doublement obligé de vos bons conſeils et de vos bonnes plaiſanteries.

Je vois qu'il n'eſt pas aiſé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ſes dettes. Cet *A* . . . . doit être furieuſement grand ſeigneur ; car, non-ſeulement il ne paye point ſes créanciers, mais

1758. il ne daigne pas leur faire civilité. Cet *A....* n'eſt point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaiſir, et ne le point trouver; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'eſtimer, et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une aſſez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre; et, ſi j'entreprenais de plus grandes courſes, ce ne ſerait que pour vous.

Le roi de Pruſſe m'écrit ſouvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien; la vie des philoſophes eſt bien au-deſſus de celle des rois. Le maréchal de *Dawn* et le greffier de l'empire inſtrumentent toujours contre *Frédéric*. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaiſir, c'eſt de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaiſir était quelque choſe, mais je m'aperçois que c'eſt une ſottiſe; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le ſein de l'amitié. Je vous embraſſe de tout mon cœur; madame *Denis* en fait autant.

LETTRE LXXV.

1758.

A M. DIDEROT, *à Paris.*

Aux Délices, 16 de novembre.

JE vous remercie du fond de mon cœur, Monſieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (*). Il y a des choſes tendres, vertueuſes, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je ſuis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je ſuis fâché que *Rouſſeau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'*Encyclopédie* : je m'intéreſſe bien vivement à ce grand ouvrage et à ſon auteur; vous méritiez d'avoir été mieux ſecondé. J'aurai la hardieſſe de vouloir que l'article *Idolâtrie* ſoit de moi, s'il a paſſé; et j'aurais déſiré que d'autres articles importans euſſent été écrits avec la même paſſion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïſe* en a parlé : une fauſſeté ſi évidente révolte.

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et repréſenté en 1761.

Vingt articles de métaphyſique, et en parti-
1758. culier celui d'*Ame*, ſont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre eſprit juſte. Je me flatte que vous ne ſouffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, &c., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs ſans principes, ſans définitions, ſans inſtructions. Jugez, à ma franchiſe, de l'intérêt que votre grande entrepriſe m'a inſpiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de ſoins les premières années. Ces ſoins ſont amuſans, et les travaux de la campagne me paraiſſent tenir à la philoſophie : les bonnes expériences de phyſique ſont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez des articles intéreſſans dont d'autres perſonnes ne ſe feront point chargées.

Adieu, Monſieur ; honorez de quelque amitié un homme qui vous eſt attaché comme il voudrait que tous les philoſophes le fuſſent, et qui eſt extrêmement ſenſible à tous vos talens.

LETTRE LXXVI. 1758.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuſter le marquis *A*.... et de lui faire ſentir que quelquefois les plus grands ſeigneurs ne laiſſent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands ſervices qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'eſt rouillé en province. Cependant un bas-normand peut hardiment écrire à un ſuiſſe. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une aſſignation ſur ſon tréſor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cauſe des dépenſes qu'il fait à la guerre! Je ferai ſignifier à monſeigneur que je ne l'entends pas ainſi, et que, lui ayant joué le tour de vivre juſqu'à la fin de cette préſente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû eſt toujours *dubium*; mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de ſuiſſe. Et M. le ſurintendant *le Doux* aura beau faire, je ferai

1758. brèche à ſon tréſor : car je bâtis une terre, non pas un marquiſat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'*A* . . . . , mais une maiſon commode et ruſtique, où j'entre, il eſt vrai, par deux tours entre leſquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières ; et mes vaſſaux feront la guerre à *la Motte-A* . . . . *Licet miſcere ſeria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant ; *rem ſuam deſerere turpiſſimum eſt*, dit *Cicéron.*

Le fait eſt que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine ; et je ſuis à préſent

Ruſticus ab normis ſapiens craſsâque Minervâ.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand ſervice à notre marine, ſi nous en avions une. Ma ſeigneurie a d'auſſi beaux droits que Lamotte ; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

Nunc itaque et verſus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le ſemoir ; je fais des expériences de phyſique ſur notre mère commune ; mais j'ai bien de la peine à réduire madame *Denis*

au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Flore;* elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; 1758.
et moi, non : je ſuis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos paſſions.

Urbis amatorem fuſcum ſalvere jubemus
Ruris amatores.

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui ſe blouſe ſi ſouvent; ce prétendu ami du genre-humain, n'eſt mon fait que quand il dit : Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière paſſion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launai pour Paris; mais retournez à Launai, et regrettez, comme moi, que Launai ſoit ſi loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous ſerez à Paris; parlez-nous des ſottiſes que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

1758.

LETTRE LXXVII.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

Benedetto ſia il cielo che v'a iſpirato il guſto del più divino traſtullo, che e i valenti uomini e le virtuoſe donne poſſano godere, quando ſono più di due inſieme.

Vous vous adreſſez tout juſte à un homme qui ne rougit point à ſon âge de jouer encore la comédie avec ſes amis. Nous avons à Lauſane un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je ſuis à préſent.

Les femmes ſe mettent comme elles veulent, ſans beaucoup de dépenſe, ſurtout point de cornettes; un petit diadème de perles fauſſes, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle eſt jolie, eſt mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille piſtoles.

Queſto ſia detto per i viventi; vengo adeſſo ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai

fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre ; elle montait par une eſtrade ſans qu'on la vît monter ; elle était entourée d'une gaze noire ; tout dépend de la manière dont ſont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout eſt bien diſpoſé ; car 1758.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus....

Vous me demandez, Monſieur, ſi on doit entendre, au premier acte, les gémiſſemens de l'ombre de *Ninus ;* je vous répondrai que, ſans doute, on les entendrait ſur un théâtre grec ou romain ; mais je n'ai pas oſé le riſquer ſur la ſcène de Paris, qui eſt plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques : je ne conſeillerais pas non plus qu'on haſardât cette nouveauté ſur un petit théâtre reſſerré, qui ne laiſſe pas de place à l'illuſion.

Le grand-prêtre *Oroès* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arſace* dans le premier acte ; il la lui donne dans le quatrième : je ſauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la ſienne, en le fesant venir ſans épée ſur le théâtre.

Le tonnerre eſt aiſément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait

1758. mouvoir derrière la ſcène ſur des planches ; les éclairs ſe forment avec un peu d'orcanſon.

Voilà, Monſieur, tout ce que je peux répondre aux queſtions que vous avez bien voulu me faire ; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer aſſez les ſentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 6 de décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, eſt une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner ; c'eſt le ſupplément des Délices. *Ex nitido fit ruſticus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtiſſent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à ſemoir, je n'oublie point mon *Atlas.* Je veux avoir la terre entière préſente à mes yeux dans ma petite retraite ; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lauſane, je veux que mes yeux ſe promènent ſur la Luſace et ſur la Bohème, ſur Louisbourg et ſur Pondichéri. *Di grazia*,

amuſez-vous à me faire un bel *Atlas*, bien complet, bien relié ; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carroſſe de Lyon, à mon ami *Tronchin*, non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'eſt auſſi utile que l'autre. Madame de *Fontaine* vous payera les débourſés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis ; ainſi je compte vous ſervir à votre goût, en vous feſant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je ſuis un peu mécontent des bouquins nouveaux ; mais je me conſole *cum veterum libris*. Dites de moi : *Felix nimiùm, ſua nam bona novit.* Quelle nouvelle ſottiſe avez-vous dans votre pays ? *Interim, vale.*

1758.

LETTRE LXXIX.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

Le curé d'un petit village nommé Moëns, voiſin de ma terre, a ſuſcité un procès à mes vaſſaux de Ferney, et ayant ſouvent quitté ſa cure pour aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui ſoutient leur vie.

1758. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ſes frais de juſtice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſavez mieux que moi, Monſeigneur, combien, dès les premiers temps de l'Egliſe, les ſaints pères ſe ſont élevés contre les miniſtres ſacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps deſtiné aux autels. Mais ſi on leur avait dit : Un prêtre eſt venu avec des ſergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le ſeul pré qui nourrit tous leurs beſtiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérôme*, les *Irénée*, les *Auguſtin* ? Voilà, Monſeigneur, ce que le curé de Moëns eſt venu faire à la porte de mon château, ſans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le ſatisfeſait pas. Vous gémiſſez, ſans doute, que des exemples ſi odieux ſoient donnés par des paſteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un ſeul exemple qu'un paſteur proteſtant ait été en procès avec ſes paroiſſiens. Il eſt humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des paſteurs hérétiques qui ſont au rang des plus ſavans hommes de l'Europe, qui poſſè-

dent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de pourſuivre leurs paroiſſiens pour un arpent de ſeigle ou de vigne, ſont leurs conſolateurs et leurs pères : c'eſt une des raiſons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embraſſer la proteſtante; le village de Roſières avait trente-deux maiſons, et n'en a plus qu'une, les villages de Magni et de Boiſi, ne ſont plus que des déſerts; Ferney eſt réduit à cinq familles, ayant droit de commune; et ce ſont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, ſur le territoire de la floriſſante Genève, le pain qu'on leur diſpute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à ſe relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela eſt impoſſible; mais à ne pas uſer d'un droit ſi peu chrétien dans toute ſa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus inſatiable, à ſe contenter de ma promeſſe que j'exécuterai auſſitôt que mes malheureux vaſſaux auront rempli une formalité de juſtice préalable et néceſſaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette juſtice.

Je ſuis, &c.

1758.

1758.

LETTRE LXXX.

A M. HELVETIUS.

17 de décembre.

Vos vers femblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaiffance.
Votre livre eft dicté par la faine raifon :
Partez vîte, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monfieur, quelques petits reproches à vous faire ; mais le plus fenfible, et qu'on vous a déjà fait fans doute, c'eft d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines paffions : elle n'était pas faite pour fi mauvaife compagnie. Je fuis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur ; et je défire paffionnément la vôtre. Je vous avoue que le fort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être feigneur de paroiffe, laboureur, maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philofophiques rendent trop malheureux. Je vous embraffe ; je vous aime de même, et je préfente mes refpects à la digne époufe d'un philofophe aimable.

LETTRE LXXXI.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

MON cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes ſur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreſte réuſſiſſe; ce ſeraient-là deux réſurrections dont la première me ſerait bien plus chère que l'autre. Je ſuis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon viſage de *Lazare*, il y a un an; et ſi vous tardez à le faire placer à l'académie, ſous la face graſſe de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part ſur un viſage, mais ſur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, ſans doute, la ſcène de l'urne eſt très-changée et très-grecque; et, croyez-moi, les Français, tout français qu'ils ſont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'eſt qu'à la longue que les ſuffrages ſe réuniſſent ſur certains ouvrages et ſur certaines gens.

1758. Il n'y avait, à mon ſens, autre choſe à reprendre que l'inſtinct trop violent de la nature, dans la ſcène de reconnaiſſance, et pour rendre cet inſtinct plus vraiſemblable et plus attendriſſant, il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui ſoupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.

O malheureuſe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? &c.

A l'égard de la fin, plus j'y penſe, plus je crois qu'il faut la laiſſer comme elle eſt ; et je ſuis très-perſuadé, étant hors de l'ivreſſe de la compoſition, de l'amour propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée ferait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord ſon coup, et qui fait aujourd'hui ſon effet. Ce ferait une conſolation pour moi, et de la gloire pour vous, ſi vous forciez le public à être juſte.

Pour Fanime, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez,

et

et je vous l'enverrais ſur le champ, ſi vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'inſolence d'y rien changer. Ils furent ſur le point de faire tomber l'Orphelin de la Chine, en retranchant une ſcène néceſſaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent juſqu'à donner à un confident un nom qui eſt hébreu : vous ſentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raiſon eſt dans le même cas; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir expoſé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

1758.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me ſers du nouveau ſemoir avec ſuccès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous ſouvenez-vous que, quand je me fis ſuiſſe, le préſident de *Broſſes* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une maſure faite pour des hiboux; un comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes ſans raiſin, des campagnes ſans blé, et des étables ſans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté ſon pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compoſe une grande étendue de pays qu'on

1758. peut rendre aiſément fertile et agréable. Ces deux terres touchent preſque à mes Délices. Je me ſuis fait un aſſez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embraſſer, mon cher et reſpectable ami ; mais je ne le quitterais pas aſſurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne penſez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire *les Géorgiques*, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et ſecondes, des billets ſur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? qu'en dites-vous ? *Et de Babeta, quid ? et quid de rege hiſpano ?* et des nouvelles deſtructions qu'on nous promet pour l'année prochaine ?

Prenez du lait, Madame ; engraiſſez, dormez, et que tous les anges ſe portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin*. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

LETTRE LXXXII.

1758.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Moſcou.*

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne ſais à quoi attribuer un ſi long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remercîmens ſur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponſes à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre Excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux inſtructions qu'elle veut bien me donner; que je fais ſimplement des queſtions, et que je demande des éclairciſſemens à l'homme du monde qui me paraît le plus ſavant dans l'hiſtoire.

Nous ne ſommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déſerts qu'il faut paſſer vîte. Il eſt moins queſtion de ſavoir d'où vient le mot de *tſar*, que de faire voir que *Pierre I*

1758. a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, Monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot de *russien*, si vous le voulez, mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif : ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot

de ruſſe a d'ailleurs quelque choſe de plus ferme, de plus noble, de plus original que celui de ruſſien; ajoutez que ruſſien reſſemble trop à un terme très-déſagréable dans notre langue, qui eſt celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les *ſſ* comme les *ff*, il en réſulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

1758.

Après toutes ces repréſentations, j'en paſſerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, Monſieur, l'objet important et indiſpenſable devant lequel preſque tous les autres diſparaiſſent, eſt le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'inſtructions ſur le bien qu'il a fait au genre-humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur feſant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'eſpère auſſi, Monſieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidelles ſur les guerres entrepriſes par *Pierre I*, ſur ſes belles actions, ſur celles de vos compatriotes; en un mot, ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

1758.

LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

VOUS vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Lausane, dans une très-belle maison pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant : ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tourney que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de *Brosses*.

M. *Crommelin* se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvâ, an magnâ ferar, unus et idem. 1758.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais madame *Denis*, l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut:

Mundus victus non deficiente crumenâ.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius!* voilà bien du bruit pour une omelette! quelle pitié! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens; mais je ne me plains que de la manière

1758. dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthelemi; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi, on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des monstres!

Je ne connais point *Jeanne*, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers.

Tuus V.

LETTRE LXXXIV.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

Ah! ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera

lâchera un mandement, et les jéſuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle eſt donc cette *Adelle* dont vous parlez ? eſt-ce qu'il y a eu une *Adelle* ? 1758.

Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de ſon livre, ſi j'avais plus d'amour propre que d'amitié. Je ſuis indigné de la perſécution qu'il éprouve.

Non-ſeulement l'article en queſtion eſt imprimé dans la ſeconde édition des *Cramer*, mais il a excité la bile des vieux paſteurs de Lauſane. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occaſion : les miniſtres ſe ſont aſſemblés ; ils ont cenſuré les trois bons et honnêtes paſteurs que j'avais fait ſigner en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait ſentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illuſtre père, et nous ſommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reſte, je ſuis devenu laboureur, vigneron et berger ; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embraſſe du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

1758. LETTRE LXXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDS, Madame, que votre ami et votre philofophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une confolation qui vous était néceffaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis font les feuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris prefque jamais, Madame, parce que je fuis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéreffe à vous, comme fi je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de miniftres qui paffent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jufqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le

repos eſt le vrai bien, et que la campagne eſt le vrai ſéjour de l'homme. 1758.

Le roi de Pruſſe me mande quelquefois que je ſuis plus heureux que lui; il a vraiment grande raiſon; c'eſt même la ſeule manière dont j'ai voulu me venger de ſon procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, ſera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez ſi vous daignez toujours vous ſouvenir d'un des plus anciens ſerviteurs qui vous reſtent.

Vous voyez, ſans doute, ſouvent M. le préſident *Hénault;* l'eſtime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait ſouhaiter paſſionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame; j'ai acheté des terres conſidérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon ſépulcre. Vivez auſſi heureuſement qu'il eſt poſſible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille? cela n'eſt-il pas bien comique? Par ma foi, notre ſiècle eſt un pauvre ſiècle auprès de celui de *Louis XIV;* mille raiſonneurs, et pas un ſeul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la diſette d'hommes en tout genre fait pitié; la France ſubſiſtera, mais ſa gloire, mais ſon

1758. bonheur, ſon ancienne ſupériorité ...... qu'eſt-ce que tout cela deviendra ?

Digérez, Madame, converſez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les aſſurances tendres et reſpectueuſes de l'attachement du ſuiſſe *V.*

LETTRE LXXXVI.

A M. VERNES.

Le .....

J'AI lu enfin Candide : il faut avoir perdu le ſens pour m'attribuer cette coïonnerie ; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuſer jamais l'inquiſition, je pardonnerais aux inquiſiteurs du Portugal d'avoir pendu le raiſonneur *Pangloſs* pour avoir ſoutenu l'optimiſme. En effet, cet optimiſme détruit viſiblement les fondemens de notre ſainte religion ; il mène à la fatalité ; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'eſt le ſentiment de toutes les perſonnes religieuſes et inſtruites ; elles regardent l'optimiſme comme une impiété affreuſe.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

1758.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante ? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthelemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

1758.

LETTRE LXXXVII.

A M. DE BASTIDE,

Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau ſpectateur ou le Monde.

Je n'imagine pas, monſieur le ſpecateur du monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde phyſique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-Aurèle* laiſſaient graviter toutes les ſpères les unes ſur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Eſt-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos ſpéculations ? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant ſermonné avec tant d'utilité ?

Il eſt un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or faſſe tout, et le mérite preſque rien ; que les vrais travailleurs, derrière la ſcène, aient à peine une ſubſiſtance honnête, tandis que des perſonnages en titre fleuriſſent ſur le théâtre ; que les ſots ſoient aux nues, et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite ſix enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui ſouvent le déshonore ; qu'un malheureux,

qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laiſſe au fiſc de cet Etat la fortune de ſes héritiers. 1758.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la diſette, ceux qui ne produiſent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient juſqu'à l'oiſeau qui vole, et au poiſſon qui nage; des vaſſaux tremblans qui n'oſent délivrer leurs maiſons du ſanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort fêſant la loi, non-ſeulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette ſcène du monde, preſque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moraliſtes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis ſon inſtitution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-deſſus de l'humanité. Les reſſorts de ſageſſe que *Confucius* imagina, il y a plus

1758. de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne ſommes faits pour gouverner, ſi vous avez de ſi grandes démangeaiſons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la proſpérité de l'Etat. Cette réforme eſt plus facile que celle des vices. La liſte des vertus outrées ſerait longue; j'en indiquerai quelques-unes; vous devinerez aiſément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-deſſous du beſoin : on a peine à concevoir cette paſſion immodérée pour l'abſtinence. On croit même qu'ils ſe ſont mis dans la tête qu'ils ſeront plus ſains en feſant jeûner les beſtiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languiſſent, leurs générations ſont faibles, les travaux ſont ſuſpendus, et la culture en ſouffre.

La patience eſt encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter ſerait un devoir; mais, queſtionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts eſt cent fois plus onéreuſe que le tribut même.

La patience les ruine, et les propriétaires avec eux. 1758.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'eſt corrigée à toute outrance : les antichambres regorgent de ſerviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les ſeigneurs des paroiſſes d'où ils ſortent. Cet excès de charité ôte des ſoldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monſieur le ſpectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous ſcandaliſe : les fondateurs des ordres religieux ſe ſont réformés les uns les autres.

Une autre raiſon qui doit vous encourager, c'eſt qu'il eſt peut-être plus facile de diſcerner les excès du bien, que de prononcer ſur la nature du mal. Croyez-moi, monſieur le ſpectateur, je ne ſaurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus ; les hommes tiennent trop à leurs vices.

1758.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE SOLTIKOF.

Le . . . . . .

J'ABUSE des bontés de M. de *Soltikof.* Je le ſupplie de me mander comment on écrit le nom des ſectaires appelés, dans mes Mémoires, *Kalkoniſtky*, ou *Ratzoniski*, ou *Ralkoniky*, ou *Roskolchiqui.*

Qui ſont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable ?

Et les worsko-jéſuites, ou vlorsko-jéſuites, qui ſont-ils ? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne ſoient bien ridicules, comme ſont, chez nous, tous nos fanatiques.

LETTRE LXXXIX.

1759.

A M. ***.

Aux Délices, 5 de janvier.

Il n'eſt pas moins néceſſaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne ſauriez juſtifier, ne vous en déplaiſe, les lois excluſives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, ſans autoriſer nos lois contre vous. Elles ſont toutes, je vous l'avoue, également abſurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le ſalut de ſon ame, la meſſe au prêche, il ceſſe auſſitôt d'être citoyen, il perd tout, juſqu'à ſa patrie. Vous ne ſouffririez pas qu'aucun prêtre dît ſa meſſe à voix baſſe, dans une chambre cloſe, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chaſſé des miniſtres qui ne croyaient pas pouvoir ſigner je ne ſais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnoniſtes pacifiques, malgré les ſages repréſentations des Etats-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t-il pas encore un

1759. nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées éternellement? Vous n'êtes pas plus sages que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres? Adorer DIEU; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité: voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systêmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que *Montesquieu* manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et

en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une anti- 1759.
thèſe pour une penſée nouvelle ; qu'il n'eſt pas toujours exact dans ſes citations ; mais ce ſera à jamais un génie heureux et profond, qui penſe et fait penſer. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui ſont appelés à gouverner les autres. Il reſtera, et les folliculaires ſeront oubliés.

Quant à tous vos écrits ſur l'agriculture, je crois qu'un payſan de bon ſens en ſait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris pas ſur le labourage. Chaque ſiècle a eu ſa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par ſe diſputer pour des dogmes et pour des règles de ſyntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont ſuccédé les recherches ſur la métaphyſique, que perſonne ne comprend. On a abandonné ces queſtions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque choſe: puis tout le monde a voulu amaſſer des coquilles et des pétrifications. Après cela on a eſſayé modeſtement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, auſſi modeſtes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin deſcendant du ſceptre à la charrue, de nouveaux

1759. *Triptolèmes* veulent enſeigner aux hommes ce que tout le monde ſait et pratique mieux qu'ils ne diſent. Telle eſt la ſucceſſion des modes qui changent ; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

LETTRE XC.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 de janvier.

MON cher ami, je ſuis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du ſemoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi ſi je ne vous écris pas de ma main : *Spiritus enim promptus eſt, manus autem infirma.*

Je ſoupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ſes rentes, pour ſes billets de loterie, pour ſes billets ſur la compagnie, et où l'on va, le ſoir, battre des mains à de mauvaiſes pièces, et ſouper avec gens qu'on fait ſemblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami *Formont* ; c'était le plus indifférent des ſages : vous avez le cœur plus chaud, avec

autant de fageffe, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je fuis étonné de lui furvivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et confervez-moi des fentimens qui me confolent de l'abfence. 1759.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulfions ; il m'a payé mille écus, par les mains de fon receveur des finances. Il faudra que je préfente quelquefois des requêtes à fon confeil. Le bon droit a befoin d'aide auprès des grands feigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis favait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puiffance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonfoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de *Bernis* a la jauniffe : vous êtes plus heureux que tous ces meffieurs-là.

LETTRE XCI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

OUI, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue ; mais avouez auffi que je prédis dès-lors que cet enfant ferait un

des plus aimables hommes de France. Si on
1759. peut être quelque choſe de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les ſciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous paſſer d'académies, mais elles ne peuvent ſe paſſer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce ſage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas aſſez. Madame de *Graffigny* avait, je crois, le cœur plus ſenſible; du moins les apparences étaient en ſa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la ſociété dont ils feſaient les agrémens. Madame *du Deffant*, devenue aveugle, n'eſt plus qu'une ombre. Le préſident *Hénault* n'eſt plus qu'à la reine; et vous, qui ſoutenez encore ce pauvre ſiècle, vous avez renoncé à Paris. S'il eſt ainſi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puiſque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le ſemoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de reſter où je ſuis. J'ai combattu les ſentimens de mon cœur; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas haſarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de Tourney, pays charmant qui eſt entre Genève

et

et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le ſecret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-deſſus que le plaiſir de vivre avec vous. 1759.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Pruſſe fait plus de vers, et plus de mal au genre-humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui; vraiment, je le crois bien; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres reſpects.

LETTRE XCII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Au château de Tourney, 7 de février.

MON ancien ami, on peut, dans une ſéance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé l'*Eſprit*, que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres ſur le deſpotiſme ſont étrangers au ſujet, qu'on prouve avec emphaſe quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui eſt neuf n'eſt pas toujours vrai; que c'eſt outrager l'humanité de mettre

1759. ſur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié; qu'il y a beaucoup de citations fauſſes, trop de contes puérils, un mélange du ſtyle poëtique et bourſouflé avec le langage de la philoſophie; peu d'ordre, beaucoup de confuſion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de déciſion plus révoltant encore, &c. &c. On devrait auſſi, dans la même ſéance, avouer que le livre eſt plein de morceaux excellens.

Mais on ne peut voir, ſans indignation, qu'on perſécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette perſécution ſeule peut rendre dangereux, en feſant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y ſuppoſe. On dit que cette vexation odieuſe eſt le fruit de l'intrigue des jéſuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot*. J'eſtime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel eſt le conſeiller ou préſident géomètre, métaphyſicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, muſicien, comédien, qui eſt à la tête des juges de l'*Encyclopédie*. Il me ſemble que je vois l'inquiſition condamner *Galilée*. L'eſprit de vertige eſt bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets

un poëme ſur la *religion* naturelle ! Les gens un peu inſtruits ſavent qu'il y a un poëme ſur la *loi* naturelle, dans un recueil d'ouvrages aſſez connus ; et que le poëme tronqué de la *religion* naturelle eſt une mauvaiſe brochure dans laquelle l'auteur eſt eſtropié : mais l'auteur ne s'en ſoucie guère, et ſait ce qu'il doit penſer des ſots et des fous. Il y a longtemps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une braſſe.

1759.

Quand vous ſerez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philoſopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ſes amis que d'aller, juſqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCIII.

AU MEME.

Aux Délices, le 10 de mars.

J'AI reçu par le ſavoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-crottées, et la lettre de madame *Bellot*. Je vais lire ſes œuvres, et je vous prie de me mander ſon adreſſe ; car, ſelon l'uſage des perſonnes de génie, elle n'a daté en aucune façon ; et je

1759. ne ſais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je ſoupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hoſpice auſſi ſouvent que les miniſtres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra inceſſamment; elle eſt chargée de vous rembourſer les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'eſprit.

J'ai lu Candide : cela m'amuſe plus que l'*Hiſtoire des Huns* et que toutes vos peſantes diſſertations ſur le commerce et ſur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils reſſemblent à *Candide*, comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai aſſez l'air de reſſembler ici au ſignor *Pococurante;* mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment à toutes les chambres aſſemblées que c'eſt un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des ſinges qui gambadiez ; vous voulez être à préſent des bœufs qui ruminent : cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir ; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

Si quid novi, ſcribe ; et cum otioſus eris, veni, et vale.

LETTRE XCIV.

1759.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 10 d'avril.

VOUS direz, Monſieur, que je ſuis un pareſſeux, et vous aurez raiſon; mais vous connaiſſez ma déteſtable ſanté. Ne jugez point de mes ſentimens par ma négligence; croyez que, de tous les pareſſeux et de tous les malades, je ſuis celui qui vous eſt le plus dévoué. Madame *Denis* va rejouer; mais pour moi je renonce au tripot. Je ſuis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je ſerais charmé de voir la traduction de cette Alzire. Je ſuis comme les vieilles qui aiment les portraits dans leſquels elles ſe trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambaſſadrice de France ſe rapporte fort à ce qu'elle nous a laiſſé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardieſſe de paſſer les Alpes, ce ſerait pour elle, pour M. de *Chauvelin*, pour vous, Monſieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je ſuis aſſez ſemblable aux girouettes qui ne ſe fixent que quand elles ſont rouillées. Comptez que,

1759. malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés ; autant en fait madame *Denis*. *Umillimo Voltaire*.

LETTRE XCV.

A M. THIRIOT.

Le 5 de mai.

MORT-DIEU, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vîte *Abraham Chaumeix crucifié* ; on dit que c'est-là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir ; mais pour la prophétie d'*Abraham Chaumeix*, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. *Bouret* pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de *Fontaine* que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé : elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Etes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arsenal ? Je ne sais pas trop où vous prendre ; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Eu-

rope. Si vous avez la curiofité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conſeille de pouſſer juſqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, ſi vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir. 1759.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales ? On ſe plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces meſſieurs, et aujourd'hui tout le monde l'eſt ; c'eſt le royaume qui eſt fermier général du royaume. Cette opération eſt tout-à-fait anglaiſe. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais : philoſophie, petite vérole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me ſemble qu'on veut vous ôter, à vous autres Pariſiens, la liberté de penſer que vous devez auſſi aux Anglais ; mais il eſt beaucoup plus aiſé de tenir une nation dans la ſtupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en ſommes ſortis. Frère *Berthier*, frère *Abraham Chaumeix* et leurs ſemblables auront beau crier, tout eſt perdu ſi on ſe met à avoir le ſens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi,

1759. et à faire brûler l'*Encyclopédie*, le roi et les philoſophes ſe moqueront du parlement. Bonſoir.

LETTRE XCVI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 5 de mai.

Que j'écrive de la main de notre ami *Jean-Louis* ou de la mienne, cela eſt égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre ſœur n'a pas une ſanté bien brillante, et n'eſt pas, à beaucoup près, ſi ingambe que moi. Je ſuis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais : j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies ; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, ſans doute, bientôt à Ornoi : vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis ; car ſoyez très-sûr que j'y viendrai radoter avant qu'il ſoit deux ans.

Vous me conſeillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre eſt purgé de petits-maîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand *Jean-Jacques* a écrit contre les ſpectacles ! Gardez-vous, ſur les yeux de votre tête, de dire que je ſuis jamais

homme

homme à faire une tragédie : non, je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'eſt-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de ſpectacle, bien neuve, bien intéreſſante, bien ſingulière, féconde en ſentimens, en ſituations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles ſur la ſcène ? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je faſſe une tragédie. Aſſez d'autres en feront, et ſuppléeront par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus.

1759.

Monſieur le conſeiller du grand conſeil, je vous ſuis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre ſilence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours, mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très-joliment, et vous avez, par-deſſus madame de *Fontaine*, le mérite de l'orthographe. J'eſpère que, dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaiſir.

Monſieur le *Vitruve* d'Ornoi, je ne vous conſeille pas de faire à votre château un auſſi maudit eſcalier que vous en avez fait à celui de Tourney. Nous verrons comment vous aurez ajuſté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois, à Paris, mon ambaſſadeur

1759. auprès des puiſſances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mouſquetaire d'*Aumart* ait été bleſſé dans quelque bataille ; c'eſt le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province : cependant il ne laiſſe pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monſieur le capitaine de cavalerie (*), vous avez fait un cornette qui eſt le plus malheureux cornette du pays : non-ſeulement il n'a point de route, mais je ne ſais pas trop par quelle route il pourra ſe tirer des coquins qu'il a engagés pour ſervir l'Etat. Ce ſont des gens très-belliqueux, car ils jettent des pierres à tous les paſſans, comme feſait mon ſinge. On a beau les mettre en priſon, ils finiront par aſſaſſiner leur cher cornette ſur le grand chemin.

Luc m'écrit, du 11 d'avril, que cette campagne-ci ſera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il ſe trompe ! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de *Silhouette* fera, dans ſon miniſtère, des choſes plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuſes.

Adieu, ma chère nièce ; les deux hermites vous embraſſent de tout leur cœur.

(*) M. de *Florian*.

Je me suis arrangé avec la république de Genève, pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir. 1759.

LETTRE XCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

19 de mai.

C'EST aujourd'hui, mon cher ange, le 19 de mai; et c'est le 22 d'avril qu'un vieux fou commença une tragédie (*) finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française, échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame

(*) Tancrède.

1759. *Denis* et moi, nous avons pleuré; mais nous ſommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez ſur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes ſuſpendues à des colonnes, des proceſſions de guerriers, une pauvre fille exceſſivement tendre et réſolue, et encore plus malheureuſe, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au déſeſpoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais ſur aucun théâtre aucun perſonnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils exiſtent dans l'hiſtoire, et leurs mœurs ſont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et, ſi vous le devinez, gardez-moi le ſecret le plus inviolable : conſpirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouiſſons une fois de ce plaiſir, il eſt très-amuſant, et d'ailleurs je crois le ſecret néceſſaire. La meſure des vers eſt auſſi neuve au théâtre que le ſujet. Madame *Denis* n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y eſt accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à ſon aiſe, j'entends le bon

comédien. Avec tout cela nous pouvons être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom. 1759.

Gardez-vous bien d'être aussi empressés de faire voir mon monstre, que je l'ai été à le former. Silence, anges; ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez du silence, il faut jurer, comme St *Pierre*, que vous ne me connaissez pas.

Nota benè que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit *Pierre Corneille*; et c'est encore un agrément.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez sur un suisse.

Je viens de lire Titus. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit *Métastase*. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous, si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

1759.

LETTRE XCVIII.

AU MEME, *à Paris*.

28 de mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il eſt adreſſé à M. de *Courteille*. Ce n'eſt point à moi d'en juger, c'eſt à vous ; mais comment prévoir le ſuccès ou la chute d'une pièce qui n'eſt ni tragédie ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaiſon? Ne ſera-t-il pas amuſant de la faire donner par *le Kain* ou par M. de *Lauraguais* comme l'ouvrage d'un jeune inconnu ? J'ai changé la meſure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon ſtyle. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflans, à des ſentences, à des attrapes-parterre, à de l'eſprit, à rien enfin de ce qui eſt en poſſeſſion de plaire. Style médiocre, marche ſimple ; voilà ce que vous trouverez ; mais s'il y a de l'intérêt, tout eſt ſauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment ; j'ai quitté la Ruſſie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baiſe en partant les ailes des anges.

LETTRE XCIX.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 de mai.

Je ſuis toujours ſurpris, Monſieur, de voir que ſur les bords de la Néva et de la Moſca on écrive et on parle français comme à Verſailles. La lettre que M. de *Soltikof* vient de me rendre de la part de votre Excellence, et ſa converſation, redoublent ma ſurpriſe et mon plaiſir. Je dois ajouter à ces ſentimens ceux de la reconnaiſſance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit ſa majeſté chinoiſe. Il n'y a point, grâce à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'inſtructions met le comble à vos magnifiques préſens; elles vont juſqu'à l'année 1721, et je me flatte, Monſieur, que vous m'honorerez bientôt de la ſuite de vos mémoires inſtructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos ſoins. J'eſpère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre

1759. à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais *Alexandre;* nous prononçons *Auguste*, et non pas *Augustus*, *Cicéron* au lieu de *Cicero*, *Athènes* au lieu d'*Athenoi*, &c. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et surtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire: *Notre auguste monarque*, *sa gracieuse majesté*, *le roi de Prusse est en haute personne à son armée*, *sa sacrée majesté impériale a pris médecine*, *et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir, nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant

l'hiſtoire d'*Alexandre*, nierait ou excuſerait le meurtre de *Clitus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaiſſance dans l'art d'écrire, je l'emploîrai à augmenter, ſi je le puis, le reſpect qu'on doit à *Pierre le grand* et à votre empire, ſans flatter perſonne. 1759.

Je penſe qu'en m'attachant à ces principes, je ne ſuivrai que les vôtres. Il ne me reſtera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'hiſtoire, et la perſonne qui me procure cet honneur, et dont je ne ſerai que le copiſte.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

LETTRE C.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monſieur le Duc ? Il me ſemble que je devrais paſſer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire ; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers ; mais je me garde de les envoyer

1759. aux ducs et pairs qui ont de l'eſprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conſéquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothéque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiſelle *Clairon*? Comment peut-on acheter ſort cher des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille*? Avez-vous la tragédie de Mirame, dont les trois quarts ſont du cardinal de *Richelieu*? La pièce eſt bien rare: c'était un déteſtable rimailleur que ce grand-homme. Le cardinal de *Bernis* feſait mieux des vers que lui; et cependant il n'a pas réuſſi dans ſon miniſtère; cela eſt inconcevable: c'eſt apparemment parce qu'il avait renoncé à la poëſie. Le roi de Pruſſe n'en uſe pas ainſi; il fait plus de vers que l'abbé *Pellegrin*; auſſi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir ſans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, ſans fadeur; car je lui ai obligation. Elle eſt belle, elle eſt bienfeſante, ſujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiſeul* un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conſerver l'indépendance comme celle de ma façon de penſer.

Je me ſuis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je ſuis le vieux

de la montagne, à cela près que je n'aſſaſſine personne. Madame de *Pompadour* a favoriſé ma petite ſouveraineté écornée. Savez-vous bien, monſieur le Duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'choſe, mais qui ne doivent rien à perſonne? 1759.

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* feſait de très-bonne beſogne. Il eſt vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit *Pope*, et voilà pourquoi il eſt bon miniſtre. Monſieur le Duc, vous avez fait de très-jolis vers, de ma connaiſſance; fourrez-vous dans le miniſtère, vous réuſſirez infailliblement. Je me jette du mont Jura aux pieds de Montrouge. Je m'occupe à enſemencer mes terres, à les rendre fécondes, et les filles auſſi, non pas en les ſemant, mais en les mariant; je ſuis bon citoyen. Oh! le roi le ſaura, monſieur le Duc; et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouiſſez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au ſuiſſe *Voltaire*.

1759.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et refpectable ami ; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais ofé le demander et l'efpérer : il eft pour moi comme pour madame *Denis*. Je n'aurais jamais ofé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente fignée *Louis*.

Monfieur l'ambaffadeur, recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot de vin pour vos négociations ; vous devez l'avoir reçu : vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choifeul* pouflerait fes bontés, que je vous dois, *jufqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, pouffé l'infolence jufqu'à demander dans le brevet l'infertion des droits de Tourney ; cela n'aurait rien coûté ; et cette grâce fi naturelle était tout auffi facile que l'autre. Ma modeftie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi ; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce ; mais

Tourney ne regardait que moi, et je me ſuis tu. 1759.

Maintenant que mon brevet pour Ferney eſt obtenu, je n'ai pas l'inſolence d'en demander un ſecond pour Tourney. Figurez-vous quel plaiſir ce ſerait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon viſage. M. de *Broſſes* m'a garanti tous les droits de ſa terre; mais c'eſt le beau billet qu'a *la Châtre*. Ils diſent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui ſont perſonnels, tant pis pour lui; il ne m'a vendu qu'à cette condition, mais tant pis pour moi qui ſerai vexé.

Monſieur le parmeſan qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment (*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit ſigne de vie. Que dites-vous de l'avis à frère *Berthier* et à *monſieur* des nouvelles eccléſiaſtiques?

Mille tendres reſpects à tout ange.

(*) M. d'*Argental*, conſeiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé miniſtre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1759.

LETTRE CII.

AU MEME.

Délices, 15 de juin.

MON divin ange parmeſan, je reçois enfin un mòt de votre écriture céleſte, et un volume de critiques de *Scaliger*, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne ſera pas difficile. Vous ne ſongez pas qu'il s'eſt paſſé trois ſemaines entre l'envoi de la Chevalerie et votre réponſe; et que, pendant trois ſemaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de viſage: auſſi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entre-voir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

Quelque reſpect que j'aye pour ce barbare de grand-homme, *Pierre I*, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me déſolent, M. d'*Eſpagnac* m'opprime, les fermiers généraux me tourmentent, j'ai peu de foin; et cependant il faut faire des tragédies et des hiſtoires avec une ſanté déplorable. Mademoiſelle *Fel* a beau adoucir mes maux par ſon joli goſier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de *Choiſeul* à monſieur l'abbé ! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, raſé, déſaltéré, porté M. le duc de *Choiſeul*. J'augure bien de nos affaires, entre les mains d'un homme qui penſe ſi noblement, qui fait du bien à ſes amis ; c'eſt une belle ame. Dites-moi donc un peu : n'eſt-il pas très-bien avec la perſonne envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate ? 1759.

Ah çà, combien de fromages de Parmeſan vous donne-t-on par année ? n'eſt-ce pas douze mille ?

Je veux que mon ange ſoit à ſon aiſe. Vraiment, M. le duc de *Choiſeul* a eu très-grande raiſon de créer ce poſte ; le beau-père *Stanislas* a un miniſtre, et le gendre n'en aurait pas !

La poſte part, je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'*Argental* ; je vais le dévorer. Je baiſe le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes, le ſuiſſe *V.*

1759.

LETTRE CIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 15 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre feconde lettre et votre mémoire ; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je fuis très-fâché que les idées philofophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*, courent le monde : paffe encore fi c'étaient les ouvrages de mon *Salomon* du Nord ; il eft fait pour être condamné par la forbonne ; il n'a jamais commencé aucune de fes pièces par dire à une femme : *donnez-moi un baifer fur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrafes du fage de Jérufalem ne courent d'une manière très-fautive ; les copiftes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Ecoffe fur une flotte ruffe et fuédoife ; cela me paraît tiré des *Mille et une nuits.* A l'égard de notre defcente, je fais des vœux pour elle ; mais je crains furieufement les philofophes anglais poffeffeurs d'environ deux cents quatre-vingts vaiffeaux de guerre. Ce font deux cents quatre-vingts problèmes

newtoniens,

newtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens. 1759.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar *Pierre*; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde : un législateur est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire, vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de *Jean-Baptiste Colbert.* Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes, et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Eternel.

Le patriarche suisse.

1759.

LETTRE CIV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de juin.

CETTE dépêche ſicilienne doit être adreſſée à madame l'envoyée de Parme, qui s'eſt donné la peine de faire un ſi beau mémoire, et de l'écrire tout entier de ſa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monſieur l'envoyé ; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile ; toutes ſes réflexions ſont juſtes, profondes et fines ; ſes raiſonnemens forts et preſſans, bien déduits, clairement expoſés, prouvés, appuyés. C'eſt un petit chef-d'œuvre que ce mémoire ; et, ce qui n'eſt jamais arrivé et n'arrivera plus, c'eſt que l'auteur adopte ſans reſtriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer : il en fait auſſi honneur à tous les anges, et baiſe le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remercîmens les plus tendres et les plus ſincères.

O anges ! ne ſoyez en peine de rien ; notre nièce et moi nous penſions comme vous, preſque ſur tous les points ; mais nous n'avons

pu réſiſter à la rage de vous envoyer au plus vîte notre Chevalerie, et de vous faire voir qu'à ſoixante et ſix ans on a encore du ſang dans les veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en trois ſemaines : nous en avons des témoins ; et, à l'heure où nous feſons cette dépêche, nous atteſtons le ciel que tout eſt corrigé à peu-près ſuivant vos divines intentions que nous avons à moitié devinées et à moitié ſuivies. 1759.

Nous ſentons avec douleur que notre intrigue eſt fondée ſur un billet équivoque, comme celle de Zaïre ; nous avouons en cela notre inſuffiſance et la ſtérilité de notre imagination ; mais nous réparerons cela par un gros bon ſens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon ſens eſt très-aidé par les lumières des anges. Le meſſage porté chez les Maures, pour arriver à Meſſine, n'était pas ſans difficulté ; le balourd qui porte ce billet a auſſi ſon embarras. Ce ſont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine ; il faut qu'elles aillent juſte, j'en conviens ; mais il faut que cette machine ſoit brillante, pompeuſe ; que tout intéreſſe, que le cœur ſoit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laiſſe pas aux ſpectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne ſongent aux poulies qu'après avoir eſſuyé leurs larmes.

1759. Mon Dieu! que je fus aiſe quand j'appris que le théâtre était purgé de blanc-poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiſeau royal! Je riais aux anges en tapiſſant la ſcène de boucliers et de gonfanons. Je ne ſais quoi de naïf et de vrai dans cette Chevalerie me plaiſait beaucoup, et ſoyez vivement perſuadée que, ſi mes ſoins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

Monſieur le conſeiller de grand'chambre, d'*Eſpagnac*, me glace encore l'imagination, meſſieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetaſſe une ſcène le ſoir. Je vois encore que je ſerai obligé de préſenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de *Choiſeul*, et que j'abuſerai à l'excès de leur bonté.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'hiſtoire d'une création de deux mille lieues. par l'auguſte barbare *Pierre le grand*; et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuſe.

Je ſuppoſe que mes juges trouveront bon que les biens de *Tancrède* ſoient une dot que l'Etat donne à *Orbaſſan* pour ſon mariage; ils verront, ſans doute, que cette circonſtance le rend plus odieux à *Tancrède* et à ſa maîtreſſe; ils ſeront convaincus qu'il ſerait inutile de

parler de cette donation dans le conseil d'Etat, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbassan* reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises. 1759.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander *Aménaïde* en mariage par un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau sarrasin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat, intime ami de *Tancrède*, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbassan*.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant.

1759. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait befoin d'être retouché, et je crois actuellement la fcène du père et de la fille beaucoup plus intéreffante ; enfin, il me paraît qu'on ne m'a prefcrit que des chofes aifées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres fur le théâtre ; ce n'eft pas que je fois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne foit très-facile d'en fubftituer un autre ; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma confcience.

Vous avez grande raifon, Madame, de vous écrier et de m'accufer de barbarie allobroge, fur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accufer ou vanter fon courage.* Vous avez le nez fin, et moi auffi ; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais fortir du Kamshatka où je fuis à préfent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il foit un mois ; mais, avant ce temps-là, il fe pourrait bien faire que je couchaffe par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuferais de l'énorme bêtife de m'être fié à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tourney.

M. d'*Argental* s'étant bien voulu charger des finances du ſieur *Peſſellier*, il les enverra quand il pourra; je ne ſuis pas preſſé d'argent. De quoi s'aviſe *Peſſellier* de gouverner les finances? a-t-il trouvé quelque choſe de mieux que les actions ſur les fermes? Cependant ſi M. d'*Argental* a la condeſcendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contreſigner? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothéque, deſtinés aux feſeurs de projets; j'en ai déjà bon nombre. 1759.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmeſans au moins par an? mais auſſi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus groſſe maiſon? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre; c'eſt un cu de ſac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général!

Mes anges, je ſuis plus que jamais votre ſuiſſe *V*.

1759.

LETTRE CV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

MON divin ange parmeſan, ſi je n'obéis pas bien, j'obéis vîte. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'*Argental* ſeront exécutées. On ſait bien qu'en parlant du courier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
Vos intérêts lui ſont auſſi chers que ſa vie.

et en faire ainſi un excellent domeſtique qui fait pendre ſa maîtreſſe en ne diſant pas ſon ſecret. Il y a encore quelque choſe à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à préſent d'une importante négociation. Votre ſuiſſe vous donnera bientôt autant d'affaire que votre Parme.

Madame la marquiſe a ſu que je feſais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le ſoumettrais à ſes lumières, que je me ſouvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de

faire

faire donner à Sémiramis, &c. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de *Choiſeul*, et que M. le duc de *Choiſeul* la donne à madame la marquiſe comme un ſecret d'Etat. Elle fera ſes obſervations, elle protégera notre Sicile. Je ſuis ſuiſſe, il eſt vrai; mais je ſais mon monde, et je veux que les prêtres ſachent que je ſuis bien en cour.

1759.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au ſpirituel ſur le temporel; vous ſerez bientôt outrecuidé d'un mémoire ſur Tourney.

Mais M. le comte de *Choiſeul* part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque choſe pour l'amuſer ſur la route. Qu'il n'oublie point la comteſſe de *Bentinck* à Vienne, s'il veut être amuſé.

1759.

LETTRE CVI.

AU MEME.

29 de juin.

MON divin ange, moi fâché contre vous qui vous a dit cette anecdote ? où l'avez-vous prise ? Vous êtes bien mal inſtruit pour un plénipotentiaire. Ne ſais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire ? et ne ſais-je pas encore que vous avez daigné vous intéreſſer aux miennes ? Je ne ſuis pas ſi ſuiſſe que je n'entende raiſon. Ne l'ai-je pas entendue ſur les chevaliers ? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes ? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait ?

Mon ange, que les fondemens ſoient bien ou mal faits, il n'importe : il faut donner la maiſon à madame la marquiſe ; il faut la confier à M. le duc de *Choiſeul;* et que, de ſes mains bienfeſantes, elle paſſe dans les belles mains de ſon amie. Il voulait, diſiez-vous, une tragédie pour pot de vin du brevét ; la voilà. Trève à vos critiques ; laiſſez place à M. de *Choiſeul* et à madame de *Pompadour*, pour faire les leurs ; ils s'en intéreſſeront

davantage au bâtiment ; quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'eſt point affaire de théâtre, c'eſt affaire d'Etat. 1759.

Vous m'avez laiſſé ignorer la bonne plaiſanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conſeiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin, vous voilà compatible. Eſt-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne ſaignent pas dans la pleuréſie ? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'*Encyclopédie*. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Ruſſe tome à tome ou tout en bloc ? c'eſt l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Ruſſies ; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conſcience aimer *Luc* : ce roi n'a pas une aſſez belle ame pour moi. Il me ſemble que M. le duc de *Choiſeul* le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de ſouhaiter au moins qu'il ſoit puni. Et ce poliſſon de *Greſſet*, qu'en dirons-nous ? quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de *Piron* ſont jolis ! Mais que M. d'*Eſpagnac* eſt raboteux, qu'il eſt difficile ! il demande des choſes impoſſibles, des choſes que je n'ai

1759. point : c'eſt le Dieu des janſéniſtes ; il commande pour qu'on n'obéiſſe pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclairciſſemens que jamais aucun poſſeſſeur de Ferney n'en a donné depuis le douzième ſiècle. Je ſuis auſſi honteux que reconnaiſſant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambaſſadeur de *Chauvelin ;* je baiſe toutes les ailes.

Je ne peux encore penſer à un ſous-brevet pour Tourney ; je ne peux que ſonger à vous, mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers et à mes foins, vous embraſſer tendrement avec la plus vive reconnaiſſance, et vous aimer à jamais. Je ſuis très-malingre ; comment vous portez-vous ?

LETTRE CVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 de juin.

Eh bien, mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons ; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi gras que les vôtres.

Vous êtes enthouſiaſmé avec raiſon de notre miniſtre des finances et de mademoiſelle *Dubois ;* on dit grand bien de l'un et de l'autre.

Je ſuis bien aiſe de voir un homme de lettres contrôleur général. Il a traduit un *Varburton* qui vous démontre net que jamais les lois de *Moïſe* n'ont laiſſé ſeulement ſoupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout eſt bien ;* mais quand dirons-nous : *Tout n'eſt pas mal?* Le génie de M. de *Silhouette* eſt anglais, calculateur et courageux ; mais ſi on nous prend des Guadeloupe, ſi ces maudits Anglais ont plus de vaiſſeaux que nous, et meilleurs, ſi les frais de la viſite qu'on veut leur rendre ſont perdus, ſi les dépenſes immenſes d'une guerre juſte, mais ruineuſe, abſorbent les revenus de l'Etat, ni M. de *Silhouette* ni *Pope* n'y pourront ſuffire. 1759.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres : le roi de Pruſſe ne les ſaccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de DIEU. Si vous gouvernez votre Launai, vous ſavez que cette occupation emporte un peu de temps ; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres preſque contiguës à mon hermitage des Délices ; j'ai l'inſolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran guſto ;* cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre*

1759. *le grand* et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puiſque *Greſſet* a renoncé à embellir la ſcène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il eſt vrai ; cela eſt honteux à mon âge ; mais j'aime paſſionnément à me damner. Vous connaiſſez, ſans doute, l'épigramme de *Piron* ſur ce fanatique orgueilleux de *Greſſet*. Qu'elle eſt jolie ! qu'elle eſt bien faite ! que l'inſolent ex-jéſuite eſt bien puni ! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini Malagrida* qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Liſbonne ? Malheureuſement, ces nouvelles viennent des janſéniſtes. Qu'on les brûle ou qu'on les canoniſe, peu m'importe à moi, patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne ſuis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres patentes, par leſquelles mes terres ſont conſervées dans leurs anciens priviléges ? et ces priviléges ſont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux ? Je me trouve entre la France et la Suiſſe, ſans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi eſt pour madame *Denis* et pour moi. Tout cela ſerait bon, ſi on digérait. Vous digérez, mon cher ami ; mon eſtomac eſt déplorable ; *ſpiritus promptus eſt*, *caro autem infirma*. Mon cœur eſt toujours à vous.

LETTRE CVIII.

1759.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Pétersbourg.*

Au château de Tourney, le 10 de juillet.

MONSIEUR,

Une grande fluxion fur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaifir de continuer, auffi rapidement que je le voudrais, l'Hiftoire de *Pierre le grand.* Je l'ai pouffée jufqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer, me fert à conftater les dates, et à rapporter les événemens avec exactitude.

J'efpère toujours, Monfieur, que non-feulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la fuite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières fur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéreffans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien, dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville ; je vois le nombre des morts, des prifonniers, dans une bataille ; mais je ne vois rien qui caractérife *Pierre le grand.* Le lecteur défirera, fans

1759. doute, de ſavoir comment il traita les principaux officiers ſuédois priſonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des ſoldats furent tranſportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle généroſité l'empereur renvoya le prince de *Virtemberg;* pourquoi le comte *Piper* fut détenu dans une priſon rigoureuſe; comment on traita les généraux *Renſchild* et *Levenhaupt*, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moſcou. Un billet de lui, une réponſe, un mot, deviennent, dans de telles circonſtances, des choſes importantes pour la poſtérité; ſes négociations, ſurtout, doivent être un des plus grands objets de ſon hiſtoire.

Mais, Monſieur, tous les princes ont négocié, tous ont aſſiégé des villes et donné des batailles, nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'eſt par-là, ſurtout, que la poſtérité l'enviſagera avec admiration : elle voudra être inſtruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des règlemens de police et de commerce, de la réforme miſe dans le clergé; en un mot, de tous les objets ſur leſquels il a étendu ſes ſoins.

Il eſt même néceſſaire que toutes ſes grandes

entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme. 1759.

J'ignore, Monsieur, si c'est votre intention que l'Histoire de *Pierre le grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir, en raccourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardens pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1759.

LETTRE CIX.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tourney, par Genève, 20 de juillet.

MADAME la parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers ! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante ; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement ; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. *Tronchin* est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce, et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (*) de feu M. *Thompson*, traduit par mon ami M. *Fatema*.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni

(*) Socrate.

aux chevaliers, ni à *Pierre le grand* ; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire ; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps. 1759.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse, c'est un usage reçu ; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas ; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse ; mais pourquoi non ? cela vaut cent mille livres de rente ; et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois ; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château ; il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise : *Voltaire fecit*. On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris ; mais peut-on ne jamais sortir de Paris ? J'aime mon czar qui,

1759. dans un clin d'œil, allait bâtir à Archangel, à Aſtracan, ſur la mer Noire, ſur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes caſaniers !

Dites-moi donc comment ſe trouve M. le comte de *Choiſeul* de ſon voyage ; ne ſera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne ? Vous n'auriez point d'étiquette en Suiſſe, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je ſupplierais M. le duc de *Choiſeul* de me donner un conſulat au grand Caire ou en Gréce. J'enrage de mourir ſans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eſchyle*.

LETTRE CX.

A LA MEME.

Aux Délices, 15 d'auguſte.

VRAIMENT, Madame, il eſt bien temps de s'occuper de Chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les deſcendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je ſuis français à l'excès,

ſurtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiſeul*. *Luc* (vous ſavez qui eſt *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Ruſſes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire ; du moins il m'a mandé que c'était ſa royale intention. S'il eſt battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de *Brunſwik !* Je voudrais que vous connuſſiez ce prince, vous ſeriez bien étonnée, et vous diriez : Il faut que les gens qu'il bat ſoient de grands imbécilles. La vérité du fait eſt que toutes ces troupes-là ſont mieux diſciplinées que les nôtres. Quiconque ne ſuivra pas entièrement les maximes du maréchal de *Saxe*, ſera infailliblement battu comme à Rosbac. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'hiſtoriographe ; et je vous dis encore que je tremble pour votre deſcente en Angleterre.

1759.

Nous allons être réduits à la beſace. Heureux qui a des fromages de Parmeſan et des terres.

Mon accident n'a pas duré ; il m'a laiſſé encore des paſſions vives : celle d'être libre chez moi eſt très-forte ; mais la plus grande de mes paſſions, c'eſt l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à monſieur

d'*Argental*, ſous l'enveloppe de M. de *Courteille*.
1759. J'abuſe des bontés de M. d'*Argental* et de M. de *Chauvelin*.

M. de *Choiſeul* m'a fait l'honneur de m'écrire; je le crois bien affligé. Ah, pauvres Français !

LETTRE CXI.

A M. CLAIRAUT.

19 d'auguſte.

VOTRE lettre, Monſieur, m'a fait autant de plaiſir que votre travail m'a inſpiré d'eſtime. Votre guerre avec les géomètres, au ſujet de la comète, me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe, tandis que, ſur la terre, les chiens ſe battent contre les chats. Je ſuis effrayé de l'immenſité de votre travail. Je me ſouviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de *Newton*, je ne ſortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application et de l'intelligence ne ſont pas ſi bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu diſciple de *Newton* que par haſard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit; *Newton* avait fondé ſes lois en partie ſur celles de *Kepler*, et vous

avez ajouté à celles de *Newton*. C'eſt une choſe 1759.
bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des groſſes planètes opère ſur la route des comètes : ces aſtres, que nos pères et les Grecs ne connaiſſaient qu'en qualité de chevelus, ſelon l'étymologie du nom, et en qualité de méchans, comme nous connaiſſons *Clodion le chevelu*, ſont aujourd'hui ſoumis à votre calcul, auſſibien que les aſtres du ſyſtême ſolaire; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipſe de ſoleil ou de lune : il faut ſe contenter de l'à peu-près dans ces diſtances immenſes, et dans ces complications de cauſes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité préciſe de la maſſe de Jupiter et de Saturne peut-elle être connue avec préciſion? cela me paraît impoſſible. Il me ſemble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'eſprit humain, on ne vous rendra que juſtice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis*

1759. eût cultivé ſon art comme vous, qu'il eût prédit ſeulement le retour des comètes, au lieu d'exalter ſon ame pour prédire l'avenir, de diſſéquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix réſine pour les guérir de toute eſpèce de maladie, de perſécuter *Koënig*, et de mourir entre deux capucins !

Au reſte, je ſuis fâché que vous déſigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de *Newton :* c'eſt comme ſi on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit janſéniſtes, moliniſtes, quiétiſtes, anabaptiſtes, pour déſigner différentes ſortes d'aveugles : les ſectes ont des noms, et la vérité eſt vérité. Dieu béniſſe l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations ! Il a eu plus raiſon qu'il ne croyait ; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre auſſi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le ſyſtême de l'anglais *Newton* au net ; mais j'ai eſſuyé tant d'injuſtices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je ſuis enfin parvenu à ne plus meſurer que la *courbe* que mes nouveaux ſemoirs tracent au bout de leurs rayons ; le réſultat eſt

un

un peu de froment : mais, quand je me suis tué à Paris pour composer des poëmes épiques, des tragédies et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres ; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et surtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature, &c. 1759.

Je cultive la terre ; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de *Cérès* et de *Pomone* valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguste.

MON divin ange, est-ce que M. *Fatema* n'aurait pas trouvé grâce devant vos yeux ? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. *Fabri*, fermier de Gex, c'est-à-dire son

1759. reçu de ſon tiers de lods et ventes ; quelle lecture agréable ! et puis une lettre à M. l'abbé d'*Eſpagnac*, pleine de jérémiades ſur le ſort des pauvres ſeigneurs de château ; et une lettre à M. de *Chauvelin* l'ambaſſadeur. Je me conſole au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je paſſe les jours entiers dans ces diſcuſſions de toute eſpèce ? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle eſt toute remplie. Il eſt plus doux qu'on ne penſe de planter, de ſemer et de bâtir. Je me plains toujours, ſelon l'uſage ; mais, dans le fond, je ſuis fort aiſe.

Je réſerve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de *Chauvelin*, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'*Eſpagnac*, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Liſez ma lettre à M. d'*Eſpagnac*, et vous verrez ſi j'ai raiſon, liſez auſſi ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous jugerez ſi le conſeil de monſeigneur le comte de *la Marche* n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Ruſſes ſont près du grand Glogau. Qui croirait que la *Barbarini* (*) va être aſſiégée par mes Ruſſes, et dans Glogau ? O deſtinée ! Je n'aime point

(*) Danſeuſe de l'opéra de Berlin.

Luc, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni ſon infame procédé avec ma nièce, ni la hardieſſe qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choſes flatteuſes, ſans avoir jamais réparé ſes torts. Je déſire beaucoup ſa profonde humiliation, le châtiment du pécheur; je ne ſais ſi je déſire ſa damnation éternelle. 1759.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point; vous ne me dites rien des ſuccès de M. le comte de *Choiſeul* à la cour de Vienne. Je ſais ſans vous qu'il y réuſſit beaucoup. Je ſuis toujours enchanté de M. le duc de *Choiſeul*, et ſi enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tourney; je veux qu'il ſache que je lui ſuis attaché par goût, par reconnaiſſance, et que l'intérêt ne déshonore point mes ſentimens généreux.

Comment ſe porte madame *Scaliger*? Je ſuis à ſes pieds, et bientôt je travaillerai ſur ſes commentaires. Adieu, divins anges; je ſouhaite à votre nation tous les ſuccès poſſibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien?

Mille reſpects à tout ange.

1759.

LETTRE CXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 de ſeptembre.

Il eſt vrai, Madame, que vous êtes dans un couvent comme *Héloïſe*, et que vous avez eu comme elle un oncle chanoine. Il eſt encore vrai que je ſuis à peu-près réduit à l'état d'*Abélard*; mais, malheureuſement pour moi, je ne peux pas goûter la conſolation de vous dire : C'eſt avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux ſeulement vous aſſurer que je vous ai toujours trouvée très-ſupérieure à *Héloïſe*, quoique vous ne ſoyez pas auſſi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'eſprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'eſt que ma retraite m'a fait penſer qu'un homme qui avait renoncé à Paris, ne devait pas ſe jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été ſenſiblement affligé de votre état,

et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que le meilleur des mondes possibles ne vaut pas grand'chose. Je crois avoir renoncé pour le reste de ma vie à la plus extravagante des villes possibles. Ce n'est pas que j'aye la vanité de me croire plus sage que ses habitans, mais je me suis fait une petite destinée à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je suis trop occupé des miennes : je me suis avisé de devenir un être entièrement libre. 1759.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices, des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilége de ne dépendre de personne ; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges, malgré le journal de Trévoux et les gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et, malgré tout cela, je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale, que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de

1759. plaiſir à labourer, à ſemer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raiſon de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, ſe réjouir dans ſes œuvres ; et que tout le reſte eſt vanité.

Plût à Dieu, Madame, que vous puſſiez vivre comme moi, et que votre ſociété charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoye les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité, Madame, il n'y a pas moyen, tant je ſuis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je penſe, et je penſe ſi librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poſte.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui eſt actuellement ſur le métier ; c'eſt l'hiſtoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar *Pierre*. Je fais cette hiſtoire ſur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées ; mais je doute que cela ſoit auſſi amuſant que la vie de *Charles XII ;* car ce *Pierre* n'était qu'un ſage extraordinaire, et *Charles* un fou extraordinaire qui ſe battait, comme don *Quichotte*, contre des moulins à vent. J'aurai aſſurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires ; mais je ſerai bien ſurpris ſi l'ouvrage eſt intéreſſant

Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philofophie, quelques-unes de leurs poëfies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien *Teftament*, trois ou quatre chants de *Virgile*, tout l'*Ariofte*, une partie des *Mille et une nuits*; et, en fait de profe françaife, je relis fans ceffe les *Lettres provinciales*. Ce n'eft pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les poëfies facrées de M. *le Franc* n'aient leur mérite. On m'a parlé auffi d'un livre de fon frère l'évêque, intitulé: *La réconciliation de l'efprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns difent, la réconciliation normande; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien fe livrer à fon goût. 1759.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le préfident *Hénault*, de vivre fouvent enfemble, et de vous confoler tous deux des fottifes de ce monde, par les agrémens délicieux de votre commerce. J'efpère que vous jouirez long-temps tous deux de cette confolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands font devenus fobres, ils vivent cent ans. Si les événemens du temps font le fujet de vos converfations, elles ne doivent pas tarir; il ne laiffe pas d'y avoir quelque plaifir à voir tous les huit jours une fottife nouvelle.

C'eft encore un avantage que j'ai dans le

1759. petit coin du monde que j'habite : il n'y a point de pays où l'on foit inftruit plutôt de tout ce qui fe paffe dans l'Europe ; nous favons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Pruffe me fefait l'honneur de m'écrire affez régulièrement avant que les Ruffes lui euffent donné fur les oreilles ; il n'a pas actuellement le temps d'écrire ; je le crois très-embarraffé : et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il foit un exemple des malheurs de l'ambition ; mais, s'il fuccombe, il ne pourra pas au moins reprocher fa perte aux Français.

Adieu, Madame ; foyez heureufe autant que vous le pourrez. Confervez votre fanté, continuez à faire le charme de la fociété, faites-vous lire des livres qui vous amufent. Vous ne pouvez lire l'*Ariofte* dans fa langue, et en cela je vous plains beaucoup ; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie hiftorique de l'ancien *Teftament* d'un bout à l'autre ; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amufant ; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la fingularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du ftyle, &c.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Ezéchiel*, que perfonne ne lit ; mais faites-vous furtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas ofé

traduire

traduire fidellement, et vous verrez que *Jérusalem eſt une belle fille que le Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du poil et des tetons ; qu'il a couché avec elle, et qu'il l'a entretenue magnifiquement; que cependant elle a couché avec mille amans, et que même elle s'eſt ſouvent ſervie, quand elle était ſeule de* . . . . je n'oſe pas dire quoi. Et au verſet XX du chapitre XXIII, il eſt dit qu'*Oliba, la bien-aimée, après avoir tâté de mille amans, a donné la préférence à ceux qui ont le* talent *d'un âne.*

1759.

Enfin, cette naïveté, que j'aime ſur toute choſe, eſt incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fourniſſe des réflexions pour un jour entier. Madame *du Châtelet* l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes aſſez heureuſe pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah, Madame, que le monde eſt bête! et qu'il eſt doux d'en être dehors! mais il faudrait ſurtout le fuir avec vous.

1759.

LETTRE CXIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 17 de feptembre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher et ancien ami; mais je fuis le rat des champs, et vous le rat de ville.

Rufticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepiffe cavo, veterem vetus hofpes amicum.

Vous n'en avez pas tant fait; vous avez laiffé là votre rat des champs. Ce n'eft pourtant pas comme rat piqué de votre négligence, qu'il n'a point écrit; c'eft qu'il a été fort occupé dans tous fes trous : car, tandis que votre deftinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'arfenal, et que vous avez ainfi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et femé.

Rident vicini glebas et faxa moventem.

Vous êtes retiré dans Paris, monfieur le pareffeux; vous philofophez à votre aife chez M. de *Paulmi;* mais moi, il faut que je vifite mes métairies, que je guériffe mes payfans et mes bœufs quand ils font malades, que je

marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant; je me donne les airs de remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

1759.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons; ces gens-là sont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes mal menés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre hermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une *Histoire des jésuites*, ou *De la morale des jésuites*, ou *Des dogmes des jésuites, prouvés par les faits*, en trois ou quatre volumes: en un mot,

1759. c'eſt une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère *Guignard* juſqu'à frère *Malagrida.* J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en ſais pas le titre.

Quid novi ? comment vous portez-vous ? n'êtes-vous pas gras à lard et aſſez honnêtement heureux ? *Si ita eſt*, *congratulor. Farewell my dear.*

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 18 de ſeptembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu le panégyrique de *Pierre le grand*, que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il eſt bien juſte qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'eſt par la même raiſon que les hommes ſont obligés de chanter les louanges de DIEU, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation ſe diſtinguera bientôt par les lettres comme par les armes ; mais ce ſera principalement à vous, Monſieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous

ai celle d'avoir reçu de vous des mémoires plus inſtructifs qu'un panégyrique : ce qui n'eſt qu'un éloge ne ſert ſouvent qu'à faire valoir l'eſprit de l'auteur. Le titre ſeul avertit le lecteur d'être en garde ; il n'y a que les vérités de l'hiſtoire qui puiſſent forcer l'eſprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de *Pierre le grand*, à mon avis, eſt ſon journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ſes Etats en légiſlateur, tandis qu'il les défendait en héros contre *Charles XII*. J'attends toujours vos nouveaux mémoires avec l'empreſſement du zèle que vous m'avez inſpiré. Je me flatte que j'aurai autant de ſecours pour les événemens qui ſuivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précédent. Ce ſera une grande conſolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage ; ma vieilleſſe et ma mauvaiſe ſanté me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre : mais ce n'eſt pas le plus grand motif de mon empreſſement. Je ſuis impatient, Monſieur, de répondre, ſi je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de ſatisfaire votre goût autant que je ſuivrai vos inſtructions.

1759.

Voici, Monſieur, un moment bien glorieux pour votre auguſte impératrice et pour la

1759. Ruſſie. C'eſt la deſtinée de *Pierre le grand* et de ſa digne fille de rétablir la maiſon de Saxe dans ſes Etats.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'octobre.

A MON CHER ANGE.

Il ſaura que, ſur ſes ordres, on tranſcrit à force la Chevalerie, et qu'on l'enverra inceſſamment, comme affaire du conſeil, à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raiſon, patience, s'il vous plaît; ce ſerait deux femmes qui auraient raiſon en un jour, et c'eſt trop à la comédie. Pour madame *Scaliger*, qui fait la troiſième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ſes remontrances. Au reſte, nous jouons après-demain Mérope ſur mon petit théâtre vert et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en feſant le rôle de *Narbas*, feſant bâtir, feſant mes vendanges, et feſant battre en grange, je ne peux guère ſonger à la Femme qui a raiſon.

A M. de Chauvelin, l'ambassadeur. 1759.

Si son Excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la Chevalerie sur mon théâtre grand comme la main; et, si elle lui plaît, nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler, et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remercîmens.

A M. de Chauvelin, l'intendant.

Puisque ma sangsue ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle: j'aime à payer ce qui est dû; mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je suppose que M. de *Chauvelin* a toujours la rage du bien public.

A M. de Chauvelin, l'abbé.

Qu'il soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

1759.

A Me Omer de Fleuri.

A qui en avez-vous, maître *Omer* ? Votre frère l'intendant eſt aimable ; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus* ? On ſe moque de vous, et de vos diſcours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela eſt bête !

Somme totale.

Le ſens commun paraît exilé de France, mais il réſide chez mes anges, avec la bonté et l'eſprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que *tout Français eſt à craindre*, tandis que tout le monde nous donne ſur les oreilles. Ah, mon divin ange, que j'ai bien fait de me compoſer une petite deſtinée indépendante ! que j'ai bien choiſi mes retraites ! que je m'y moque du genre-humain !

Atque metus omnes ſtrepitumque Acherontis avari
Subjicio pedibus.

Mais mon refrain, mon triſte refrain, eſt toujours que je mourrai ſans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Anitus* et des *Frérons*.

Je ſuis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis, et la douleur de votre abſence. 1759.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR DE DIRAC, &c., *à Angoulême.*

Le premier d'octobre.

MONSIEUR,

La confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent ſenſiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, ſans doute, votre protecteur vous-même : on n'a beſoin de perſonne, quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'*Aydie* a pris, il y a long-temps, le parti de ſe retirer chez lui; il s'eſt procuré par-là une vie heureuſe et longue. Il n'y a perſonne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ſes travaux : pourquoi donc ne pas aller au but de bonne

1759. heure ? On eſt égal aux rois, quand on ſait vivre heureux chez ſoi.

Quant aux objets de métaphyſique, dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il eſt bien vrai que, dans les lois de *Moïſe*, il n'eſt jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenſe et de peines dans une autre vie : tout eſt temporel ; et l'anglais *Warburton*, que monſieur *Silhouette* a traduit en partie, prétend que *Moïſe* n'avait pas beſoin de ce reſſort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient DIEU pour roi, et que ce roi les puniſſait ſur le champ, quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il eſt clair que, du temps de *Moïſe*, les Egyptiens avaient embraſſé le dogme et l'exiſtence d'une ame aérienne et éternelle qui devait ſe rejoindre au corps après une multitude de ſiècles. C'eſt pour cette raiſon qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtiſſait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer ſe trouve dans l'ancien *Zoroaſtre*, contemporain de *Moïſe*, dont les titres et les opinions nous ont été conſervés dans le *Sadder*. La même opinion eſt confirmée dans les poëſies d'*Homère*. Il eſt vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un eſprit pur ; l'ame, chez tous les anciens, était un air ſubtil ; mais il n'importe

quelle fût ſon eſſence ; le grand intérêt des ſociétés demandait qu'elle fût immortelle , et 1759.
qu'après ſa mort on pût lui demander compte. *Démocrite* , *Epicure* et pluſieurs autres combattirent ce ſentiment ; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas beſoin d'un enfer pour être vertueux ; que l'idée de l'enfer feſait plus de mal que de bien ; que l'ame n'eſt pas un être à part ; que c'eſt une faculté de ſentir , de penſer , comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter ; qu'on ſent par les nerfs , qu'on penſe par la tête , comme on touche avec les mains , et qu'on marche avec les pieds.

Pour *Platon* et *Socrate* , il eſt indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus univerſellement répandu ; il paraît le plus ſage , le plus conſolant et le plus politique. Pour peu que vous liſiez , Monſieur, les bons livres traduits en notre langue , vous en ſaurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire ; et , avec l'eſprit juſte que vous avez , vous vous formerez des idées ſaines de toutes ces choſes qui nous intéreſſent véritablement. Vous avez grande raiſon de rejeter toutes les idées populaires ; jamais les ſages n'ont penſé comme le peuple. St *Crépin* eſt le ſaint des cordonniers , Ste *Barbe* eſt la ſainte des vergettiers , mais la vérité eſt le ſaint des philoſophes.

1759. En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que ſa charrue et ſes vignes.

Je trouve que la meilleure philoſophie eſt celle de cultiver ſes terres.

Je me croirais fort heureux ſi je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je ſuis avec reſpect, &c.

AU MEME.

L'ETAT de la queſtion eſt de ſavoir ſi dans la loi des Juifs, il leur eſt commandé de croire une autre vie ; ſi on leur promet le ciel après la mort, et ſi on les menace de l'enfer.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un ſeul mot de ces promeſſes, de ces menaces ni de cette croyance. *Arnaud*, dans ſon *Apologie du Port-royal*, l'avoue formellement. *C'eſt le comble de l'ignorance*, dit-il, *de ne pas admettre cette vérité qui eſt une des plus communes. Les promeſſes de l'ancien Teſtament n'étaient que temporelles et terreſtres : les Juifs n'adoraient un Dieu que pour les biens charnels.* Il eſt indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le *Pentateuque* fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perſes, les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut ſavoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chal-

déen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima;* il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le *Pentateuque*. 1759.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles : c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'était des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à *Platon*, qui puisse faire croire que l'ame eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

Thaut, *Sanchoniathon*, *Bérose*, les fragmens d'*Orphée*, *Manéthon*, *Hésiode*, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que DIEU fit l'homme à son image, crurent DIEU corporel; et le *Pentateuque* ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce *Pentateuque*, il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de DIEU ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de *Moïse* ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce

1759. pas ce que les autres juifs favaient, ou un fourbe bien mal-avifé, fi, étant inftruit de ce dogme fi utile, il n'en fefait pas ufage.

La défenfe faite dans le *Deutéronome*, chapitre XVIII, *de confulter les forciers ou voyans*, *les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'efpérance d'être récompenfé dans la vie future.

Cette défenfe prouve feulement ce qu'on fait affez, c'eft qu'en Egypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des forciers qui fe mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre offement fous fon lit pour voir en fonge l'ombre d'un mort. Ces fuperftitions très-anciennes ont duré jufqu'à nos jours. Le *Pentateuque* veut que l'on confulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

Au refte, il eft prouvé par ce mot de *python*, qui fe trouve dans le *Deutéronome*, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du ferpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et font un peuple très-moderne en comparaifon des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la ſuperſtition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence ſur les hommes raiſonnables qui vivent aujourd'hui. 1759.

LETTRE CXVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tourney, 6 d'octobre.

MONSIEUR,

Je vous avais déjà fait compliment ſur l'heureux ſuccès de vos armes, lorſque j'ai reçu la lettre dont votre Excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Ruſſie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en diſe un certain homme qui a mis ſon honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguſte impératrice. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation ; tous les événemens ont juſtifié ma manière de penſer. Je vois, avec la plus ſenſible joie, que la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne tout ce que ſon père a commencé.

1759. Le bruit a couru, dans nos Alpes, que ſa ſanté avait été dérangée : j'en ai reſſenti de bien vives alarmes. Nous feſons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la proſpérité de ſon règne.

Le premier tome de l'Hiſtoire de *Pierre le grand* ſerait déjà parvenu à votre Excellence, ſi les perſonnes que j'emploie étaient auſſi diligentes que je l'ai été. La vie eſt bien courte, et tout ouvrage eſt bien long. Je conſacrerai ce qui me reſte de vie à travailler au ſecond volume, auſſitôt que j'aurai les matériaux néceſſaires. Il n'y a point d'occupation qui me ſoit plus précieuſe ; et, ſi je ſuis aſſez heureux pour ſeconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais ſi bien employé mon temps ; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand* a fondée, et vous, Monſieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je ſerai toute ma vie, avec l'attachement le plus reſpectueux et le plus ſincère, &c.

LETTRE

LETTRE CXIX.

1759.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 d'octobre.

Il eſt bien triſte, Madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu ſourd : je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des ſourds décidé. Certainement c'eſt celui qui ne vous entend point qui eſt le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, Madame, parce que votre imagination a toujours été ſelon mon cœur ; mais je ne vous paſſe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'ancien *Teſtament*. Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une hiſtoire plus intéreſſante que celle de *Joſeph* devenu contrôleur général en Egypte, et reconnaiſſant ſes frères ? Comptez-vous pour rien *Daniel* qui confond ſi finement les deux vieillards ? Quoique *Tobie* ne ſoit pas ſi bon, cependant cela me paraît meilleur que *Tom Jones*, dans lequel il n'y a rien de paſſable que le caractère d'un barbier.

1759. Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger, mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a aſſez faim pour dévorer l'ancien *Teſtament !* Ne vous en moquez point: ce livre fait cent fois mieux connaître qu'*Homère* les mœurs de l'ancienne Aſie ; c'eſt, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier ſitué entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qui ignore pendant ſix cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr ? Quand on lit pour s'inſtruire, on voit tout ce qui a échappé lorſqu'on ne liſait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous ſouciez pas de l'hiſtoire de votre pays, quel plaiſir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Egypte, et de Babylone ? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs ſervantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laiſſez-moi lire l'*Ecriture ſainte*, et n'en parlons plus.

Mais vous, Madame, prétendez-vous lire comme on fait la converſation ? prendre un livre comme on demande des nouvelles ? le lire et le laiſſer là ? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le

quitter pour un troisième ? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir. 1759.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion ; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement ; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée ; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien ; et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'*Arioste*. Vous vous pâmeriez de joie ; vous verriez la poësie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'*Arioste* : tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre *Mirabeau*.

Si vous êtes une honnête personne, Madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand-homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut

1759. que votre ami ſoit votre lecteur, et ce ſera un quart d'heure d'amuſement pour vous deux, et c'eſt beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura beſoin de bagatelles ; car point de plaiſir ſans beſoin.

Si vous aimez un tableau très-fidelle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Hiſtoire générale des ſottiſes du genre-humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'eſquiſſe de cette hiſtoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens ; mais je ſuis devenu depuis plus hardi que je n'étais ; j'ai peint les hommes comme ils ſont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France, n'eſt encore qu'une chaîne honteuſe. Toutes vos grandes *Hiſtoires de France* ſont diaboliques, non-ſeulement parce que le fonds en eſt horriblement ſec et petit, mais parce que les *Daniel* ſont plus petits encore. C'eſt un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque choſe dans le monde, depuis *Raoul* et *Eudes*, juſqu'à la perſonne d'*Henri IV* et au grand ſiècle de *Louis XIV*. Nous avons été de ſots barbares, en comparaiſon des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même, que depuis trente

ans, appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde ; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes, par les mers d'Afrique ; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires ; mon ami le czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues ; les Scythes de mon impératrice *Elisabeth* viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Wolfenbutel. 1759.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé, de leurs florissantes colonies, quatre cents lieues du plus beau pays de la terre, et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal ; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou

1759. aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm, et Mofcou. Vos miniftres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, Madame ? Le duc d'*Orléans* régent daigna un jour caufer avec moi au bal de l'opéra : il me fit un grand éloge de *Rabelais;* et je le pris pour un prince de mauvaife compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un fouverain mépris pour *Rabelais.* Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les chofes dont il fe moque, j'avoue qu'aux baffeffes près, dont il eft trop rempli, une bonne partie de fon livre m'a fait un plaifir extrême. Si vous en voulez faire une étude férieufe, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne foyez pas affez favante, et que vous ne foyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les *Oeuvres philofophiques* de feu milord *Bolingbroke.* C'eft un prolixe perfonnage, et fans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raifon. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui : c'eft *Hume*, dont on a traduit quelque chofe avec trop de réferve. Nous traduifons les Anglais auffi mal que nous nous battons contre eux fur mer.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidellement *le Conte du tonneau*, du doyen *Swift*; c'eſt un tréſor de plaiſanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Paſcal* n'amuſe qu'aux dépens des jéſuites, *Swift* divertit et inſtruit aux dépens du genre-humain. Que j'aime la hardieſſe anglaiſe ! que j'aime les gens qui diſent ce qu'ils penſent ! C'eſt ne vivre qu'à demi que de n'oſer penſer qu'à demi. 1759.

Avez-vous jamais lu, Madame, la faible traduction du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de *Polignac* ? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de *Rothelin* m'aſſura que tout le reſte était bien au-deſſus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme ſupérieur à *Virgile* ; mais quand ſon poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il eſt; poëme ſans poëſie, et philoſophie ſans raiſon.

Indépendamment des tableaux admirables qui ſe trouvent dans *Lucrèce*, et qui feront paſſer ſon livre à la dernière poſtérité, il y a un troiſième chant dont les raiſonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaiſe traduction, par un baron *des Coutures*. Je mettrai, ſi je

1759. vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, feriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures ?* Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point;* il y a en marge XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jusqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce IIIe livre: c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par *César*, pensaient comme *Lucrèce*, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par *Joli de Fleuri.*

Vous me demandez ce que je pense, Madame: je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il ? à rien du tout. Lisez la parabole du bramin que j'ai eu

l'honneur

l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui eſt peu de choſe, ſans craindre la mort qui n'eſt rien. 1759.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins ſur vous que ſur un autre. Sauve qui peut. Demandez à votre ami ſi, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces ſouvenirs conſolent.

La première ſcène de la pièce de *Silhouette* a été bien applaudie : le reſte eſt ſifflé, mais il ſe peut très-bien que le parterre ait tort. Il eſt clair qu'il faut de l'argent pour ſe défendre, puiſque les Anglais ſe ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre eſt devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuſe, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

1759.

LETTRE CXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Tourney, 22 d'octobre.

ACTEURS moitié français moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,

Durant quelques momens souffrez que je respire,

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que madame *Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu *Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle *Desmares* des corrections dans un pâté : *hesternus error, hodierna virtus.* Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange ; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vîte une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de monsieur l'ambassadeur ; il sera refusé tout net, mais nous adoucirons le

mauvais ſuccès de ſon ambaſſade par une réception dont j'eſpère que lui et madame l'ambaſſadrice feront contens : d'ailleurs il entend raiſon ; il ne voudra pas qu'un maure envoye un eſpion dans Syracuſe, quand les portes ſont fermées ; il ne voudra pas que ce maure propoſe de mettre tout à feu et à ſang, ſi l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là ; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient, de ſang froid, ſi l'on exécutera mademoiſelle ou non ! et puis alors, comment juſtifier cette pauvre créature ? qu'aurait-elle à dire ? tout dépoſerait contre elle. L'abbé d'*Eſpagnac*, grand raiſonneur, lui dirait : Mon enfant, non-ſeulement vous avez écrit à *Solamir*, mais vous l'excitez contre nous : il eſt clair que vous êtes une malheureuſe. Elle ferait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes ; ce ferait un procès criminel ſans preuves juſtificatives, et *Joli de Fleuri* ferait brûler ſon billet comme un mandement d'évêque, et comme l'Eccléſiaſte.

1759.

O juges malheureux qui, dans vos ſottes mains,
Tenez ſi peſamment la plume et la balance,
Combien vos jugemens ſont aveugles et vains !

1759. Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de *Pope* eſt ſifflée : dites-moi ſi elle réuſſit à la longue. Dites-moi s'il eſt vrai que M. le duc de *Broglie* eſt le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris Surate ! ah, ils prendront Pondichéri ; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai ; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel guſto grande* ne ſera pas achevé ; et, après avoir fait l'inſolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de *Choiſeul*, s'il eſt content de la marmotte.

Madame *Denis* joue bien. Nous avons un *Tancrède* admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme : je me trompe peut-être ; mais je vous aime paſſionnément, et en cela je ne me trompe pas ; autant en fait la nièce.

Je ſupplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève, cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

LETTRE CXXI.

1759.

AU MEME.

Aux Délices, 24 d'octobre.

LE théâtre de *Polichinelle* eſt bien petit, je l'avoue ; mais, mon divin ange, nous y tînmes, hier, neuf en demi-cercle, aſſez à l'aiſe ; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos bâtons vert et clinquant, qui paſſeront, ſi l'on veut, pour pilaſtres vert et or. Une troupe de racleurs et de ſonneurs de cor ſaxons, chaſſés de leur pays par *Luc*, compoſaient mon orcheſtre. Que nous étions bien vêtus ! que madame *Denis* a joué ſupérieurement les trois quarts de ſon rôle ! Je ſouhaite, en tout, que la pièce ſoit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma maſure de Tourney. Madame *Scaliger*, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué perſonne ; c'eſt le mot propre. La ſicilienne eſt mariée par paroles de préſent, comme diſent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, paſſez les premiers, je ne ſuis nullement preſſé. Je vous enverrai, mon cher

1759. ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tourney. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays ; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* sera le jour de tous les saints chez moi ; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme ; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siége de Dresde ? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux ; mais le parlement, sur les conclusions d'*Omer Joli*, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé *Zachée* est donc incurable (*) !

(*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer *Jésus*.

Heureufement fa maladie ne fait pas de tort à fon frère l'ambaffadeur ; les folies font perfonnelles. Et le vétillard d'*Efpagnac*, qu'en ferons-nous ? il me paraît que ce grave perfonnage marche à pas bien mefurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation. 1759.

On m'écrivait que le *chofe* du Portugal, comme dit *Luc*, qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jéfuites à l'abbé *Rezzonico*, et en gardait feulement vingt-huit pour les pendre ; mais ces bonnes nouvelles ne fe confirment pas. Je baife le bout de vos ailes, mon divin ange.

LETTRE CXXII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, *à Bologne.*

Au château de Tourney, premier de novembre.

MONSIEUR,

Une indifpofition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne font pas fi bons que je m'en flattais, puifque ce n'eft pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez furement embellie. Nous l'avons

1759. jouée trois fois fur mon petit théâtre de Tourney; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suiffes du pays; mais nous favons bien que ce n'eft pas une raifon pour plaire à des italiens. Ce qui pourrait me donner quelque efpérance, c'eft que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui foient à préfent dans les Alpes; ces yeux font ceux de madame l'ambaffadrice de France à Turin. Elle a paffé quelques jours chez moi avec monfieur l'ambaffadeur; et tous deux m'ont raffuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en fi peu de temps; ce ne fera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre fe profterne très-humblement devant le vôtre. Nous favons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la Mort de Céfar, traduite par M. *Paradifi.* J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureufement; il n'en eft pas ainfi de la nôtre. Votre langue eft la fille aînée de la latine. Au refte, j'attends vos ordres, Monfieur, pour favoir comment je vous adrefferai le paquet. J'attends quelque chofe de mieux que vos ordres, c'eft l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXIII.

1759.

A MADAME DE FONTAINE.

5 de novembre.

A la fin c'eſt trop de ſilence,
En ſi beau ſujet de parler.

CES paroles, ma chère nièce, ſont tirées de *Malherbe* que vous ne connaiſſez guère, et vont fort bien au ſujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions ſur les fermes, et de tout ce qui s'enſuit ? Voilà bien le temps d'aimer ſes terres et d'encourager l'agriculture; car, en conſcience, c'eſt le ſeul commerce qui nous reſte. Nous feſons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes ſage d'avoir achevé votre château ! mais aurez-vous le courage d'y demeurer ? Il faut que je vous avertiſſe que celui de Ferney eſt entièrement bâti et couvert ; et, ſans vanité, c'eſt un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'aye ſacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile ; et Ferney eſt devenu une terre de ſept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément

1759. unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puiſſe être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté : il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, ſelon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'eſt grand dommage que Ferney ne ſoit pas en Picardie ; mais une terre libre mérite bien qu'on paſſe le mont Jura. Je ne ſuis point mécontent de la maſure de Tourney ; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie, pour nous conſoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie eſt comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en ſoit auſſi belle ; cela veut dire ſeulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois repréſentations, nous avons joué Mérope. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de *Florian*, et le juriſconſulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, M. le marquis de *Chauvelin*, ambaſſadeur à Turin, et madame ſa femme, députés de M. le duc de *Choiſeul* et de la tribu d'*Argental*, pour ſavoir comment j'étais venu à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ;

et je peux vous dire qu'ils ne ſont pas mécontens d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de ſi plaiſant qu'un français ſuiſſe qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre ſœur a joué comme mademoiſelle *Duménil*; je dis comme mademoiſelle *Duménil* dans ſon bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle; cela eſt pourtant très-vrai, et je le ſais de cent perſonnes qui me l'ont toutes atteſté par leurs larmes. Moi qui vous parle, je vous apprends que je ſuis un aſſez ſingulier vieillard. Ah! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée! c'eſt à préſent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage eſt fondée. Nous avons eu l'inſolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde; ils réuniſſent tous les talens et toutes les grâces; ils ſéduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Pruſſe.

1759.

Je ſuis excédé de plaiſir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'eſt mon cœur qui vous écrit, c'eſt lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

1759.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tourney, 5 de novembre.

DIVINS anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la defcente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis* et *Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne font pas une chofe ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les firènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous enforcelant. J'ai retrouvé monfieur l'ambaffadeur tout comme je l'avais laiffé, il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire fans avoir lu *Moncrif*, et expédiant dans ce département dix ou douze perfonnes à la fois. J'ai retrouvé fes grâces et fes mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corfes ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous favez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de fon cœur dont il diftribue l'écorce par-tout. Nous nous fommes trouvés tous réunis par le plaifir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous ! combien nous vous avons regrettés ! et que de châteaux en Efpagne nous

avons bâtis ! Il eſt vrai que ce n'eſt pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. 1759.
Les nouvelles foudroyantes, qui nous ont atterrés coup ſur coup, ne paraiſſent pas rendre le ſéjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me ſens porté ni à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre Chevalerie demande, ce me ſemble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la diſette. Nous l'avons jouée trois fois ſur mon théâtre de marionnettes, dans ma maſure de Tourney ; deux fois devant les Allobroges et les Suiſſes, ſans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos eſprits et nous avons fait verſer des larmes aux plus beaux et aux plus vilains viſages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés céleſtes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame *Scaliger*. Je leur laiſſe le ſoin de vous mander tout ce qu'ils penſent de la pièce et des acteurs.

Vous ſerez, ſans doute, ſurpris que la Chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre ; mais il faut que vous conveniez que trois repréſentations doivent éclairer aſſez un

1759. auteur pour lui faire encore retoucher ſon tableau. Il a été d'abord eſquiſſé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Paſſez, encore une fois, *Vamir* et *Spartacus ;* paſſez. J'augure beaucoup du Gladiateur, et je ſouhaite paſſionnément que *Saurin* réuſſiſſe. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la proſe, du moins pour moi. *Saurin* d'ailleurs, a beſoin d'un ſuccès pour ſa conſidération et pour ſa fortune. Je vous avoue que, ſi j'ai auſſi quelque petit ſuccès à eſpérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous ſommes. Je veux que certaines perſonnes aient l'ame un peu plus contente. Ce n'eſt pas à des cœurs ulcérés qu'il faut préſenter des vers ; c'eſt aux ames tranquilles, et douces et ſenſibles à la fois comme la vôtre.

Mérope - Aménaïde - Denis vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

LETTRE CXXV.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'eſt chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuſcrits pour votre bibliothéque. J'offre à votre Excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puiſſe lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui ſont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant déſiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je ſuis devenu votre ſecrétaire, car, en vérité, je n'ai que cette fonction, et ſi vous en exceptez le manuſcrit du général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai conſultées, tout a été fidellement écrit ſur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez inceſſamment un volume entier qui eſt pouſſé non-ſeulement juſqu'à la bataille de Pultava, mais qui embraſſe toutes les ſuites de cette journée mémorable.

1759. Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissemens sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidellement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le journal de *Pierre le grand* passe bien légérement sur cet important article.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les *Mémoires de Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces *Mémoires* ne sont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans sa passion, et très-peu judicieux dans ses idées.

Quelques-uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Egyptiens ; on peut

peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'efprit humain, à rechercher l'ancienne hiftoire des Huns et des ours, qui ne favaient pas plus écrire les uns que les autres. 1759.

Il s'agit de l'hiftoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette hiftoire, je vous ai fupplié, Monfieur, de vouloir bien me dire fi je dois employer le difcours qu'on attribue à *Pierre le grand*, en 1714 : *Mes frères, qui de vous aurait penfé, il y a trente ans, que nous gagnerions enfemble des batailles fur la mer Baltique, &c.* Ce difcours, s'il eft authentique, eft un morceau très-précieux.

Mon eftime pour le jeune M. de *Soltikof* augmente à mefure que j'ai l'honneur de le voir. Il eft bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'inftruire, fon affiduité à l'étude, fon efprit qui eft au-deffus de fon âge, juftifient tout ce que votre générofité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de fon nom qui fe couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, Monfieur, vous vous contentez du rôle de *Mécénas* : ce rôle n'eft pas affurément le moins noble et le moins utile ; il mène à une forte de gloire indépendante

1759. des événemens, et il eſt fait pour un eſprit ſupérieur et pour un cœur bienfeſant. Voilà la gloire véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVI.

AU MEME.

Aux Délices, 22 de novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof*: il me paraît de jour en jour plus digne de ſon nom et de vos bontés. Je peux aſſurer votre Excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naiſſant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni ſur une ame qui les méritât mieux, ni ſur un cœur plus reconnaiſſant. Il ſe formera très-vîte aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous ſeconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie auſſi ſupérieure par les arts qu'elle l'eſt par les armes. Je vois bien que le lieu où il eſt à préſent eſt pour lui un petit théâtre. Votre Excellence le fera

voyager en France, en Italie : je regretterai
ſa perte ; mais tout ce qui ſera de ſon avan- 1759.
tage ſera ma conſolation. Je me flatte, Mon-
ſieur, que vous avez reçu à préſent tout ce
que vous avez permis que je vous envoyaſſe ;
le premier volume de *Pierre le grand*, un autre
paquet aſſez gros de livres et de manuſcrits,
et une caiſſe d'eau de *Coladon*, que je ne vous ai
préſentée que comme un des meilleurs remèdes
pour les maux d'eſtomac, auſſi agréable à
boire que l'eau des Barbades, et qui peut
ſervir à vos amis dans l'occaſion ; car, pour
vous, je ſais que vous joignez à vos vertus
celle d'être ſobre. Votre Excellence m'ho-
nore de préſens plus dignes d'elle et de ſa
cour. Je brave, avec vos belles fourrures,
les neiges des Alpes, qui valent bien les
vôtres. Un préſent bien plus cher, eſt celui des
manuſcrits que je reçois, ils me ſerviront
beaucoup pour le ſecond tome auquel je vais
me mettre. Je n'ai point de temps à perdre.
Mon âge et ma faible ſanté m'avertiſſent qu'il
ne faut pas négliger un inſtant. *Pierre le grand*
mourut avant d'avoir achevé ſes grandes
entrepriſes, ſon hiſtorien veut achever ſa
petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits ſur
Pierre le grand me ſervira peu, puiſque, de
tous les auteurs que ce catologue indique,

1759. aucun ne fut conduit par vous. La trifte fin du czarovitz m'embarraffe un peu ; je n'aime pas à parler contre ma confcience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en ufer ainfi. Je ne vois dans le procès aucune confpiration ; je n'y aperçois que des efpérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul deffein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de fon père ; mais un fils ne mérite point la mort, à mon fens, pour avoir voyagé de fon côté, tandis que fon père voyageait du fien. Je tâcherai de me tirer de ce pas gliffant, en fefant prévaloir, dans le cœur du czar, l'amour de la patrie fur les entrailles de père.

Je fuis bien furpris de voir, dans les Mémoires que je parcours, ces mots-ci : *Les biens du monaftère de la Trinité ne font point immenfes, ils ont deux cents mille roubles de rente.* En vérité, il eft plaifant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent : les abus couvrent la face de la terre.

Quelques lettres de *Pierre le grand* feront bien néceffaires ; il n'y a qu'à choifir les plus dignes de la poftérité. Je demande inftamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, et quelques pièces juftificatives. Il eft impoffible de fe

paſſer de ces matériaux. Ayez la bonté, Monſieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vîte, et vous recevrez vîte. Vous êtes cauſe que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en ſuis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'hiſtoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires ſur la ſcène. N'allez pas me réduire à m'amuſer, quand je ne veux m'occuper qu'à vous ſervir. Regardez-moi comme votre ſecrétaire tendrement attaché.

1759.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A vous ſeul.

Novembre.

MON divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaiſirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps conſtitué mon ange gardien: écoutez donc ma dévote prière.

1759. 1°. Je voudrais ſavoir, en général, ſi M. le duc de *Choiſeul* eſt content de moi; et vous pouvez aiſément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'eſt que j'ai grande envie de lui plaire, et comme ſon obligé, et comme citoyen.

2°. S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y eſt entré avec M. de *Chauvelin*, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la ſubſtance des choſes ci-deſſous.

Voltaire eſt dans une correſpondance ſuivie avec *Luc;* mais, quelque ulcéré qu'il puiſſe être et qu'il doive être contre *Luc*, puiſqu'il eſt capable d'avoir étouffé ſon reſſentiment au point de ſoutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de ſervir. Il eſt bien avec l'électeur palatin, avec le duc de *Virtemberg*, avec la maiſon de Gotha, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maiſons qui ſont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de *Heſſe* l'apoſtat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaiſons le mettent en droit de voyager par-tout ſans cauſer le moindre ſoupçon, et de rendre ſervice ſans conſéquence.

Il a été envoyé ſecrétement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer

que *Luc* alors ſe joindrait à la France ; il le promit : le traité fut conclu depuis et ſigné par M. le cardinal de *Tençin*. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque ſervice non moins néceſſaire. 1759.

Mon cher ange, il faut la paix à préſent, ou des victoires complètes ſur mer et ſur terre ; ces victoires complètes ne ſont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre ſi ruineuſe. On ne ſe diſſimule pas, ſans doute, l'état funeſte où eſt la France ; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, ſans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but déſiré, on ſe ſert d'un capucin, d'un abbé *Gautier*, ou même d'un homme obſcur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chaſſe. Je ne dis pas que j'oſe me propoſer, que je me faſſe de fête, que je prévienne les vues du miniſtère, que je me croye même digne de les exécuter ; je dis ſeulement que vous pourriez haſarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de *Choiſeul*. Je lui répondrais ſur ma tête qu'il ne ſerait jamais compromis ; que je ne ferais jamais un pas ni en deçà ni en delà de ce qu'il me preſcrirait. Je penſe qu'il ne lui convient

1759. pas abſolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le déſir à plus d'une puiſſance, ou plutôt de faire mettre ces puiſſances à portée de marquer des intentions ſur leſquelles on puiſſe enſuite ſe conduire avec honneur.

Il part, ſans doute, d'un principe auſſi vrai que triſte; c'eſt qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la priſe de Quebec et celle de Pondichéri : l'une eſt arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correſpondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des miniſtres anglais, des allemands, de autrichiens, des pruſſiens, et juſqu'à d'anciens miniſtres ruſſes. On voit les choſes d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, ſi la deſcente projetée dans une des provinces anglaiſes s'effectue, il ne reviendra pas un ſeul français. Le paſſé, le préſent et l'avenir font frémir. Je ſais que le miniſtère a du courage, et qu'il a, cette année, des reſſources; mais ces reſſources ſont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puiſſance qui donnerait la paix, et que cette puiſſance était la misère.

J'ai

J'ai peur qu'on ne ſoit réſolu encore à faire des tentatives ruineuſes, après leſquelles il faudra demander humblement une paix déſavantageuſe, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, ſans être déshonorante. 1759.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans : ſi celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai ſimplement la Chevalerie.

Vous pouvez au moins ſavoir ſi M. le duc de *Choiſeul* eſt content de moi. Ce n'eſt pas que je doive craindre qu'il en ſoit mécontent, mais il eſt doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaiſſance. Comptez d'ailleurs que je ne ſuis pas empreſſé, et que je me trouve très-bien comme je ſuis, à votre abſence près. Adieu ; je baiſe le bout de vos ailes.

LETTRE CXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 24 de novembre.

MON cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes ; mais c'eſt pour en être digne que je diffère l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne

1759. ſon affaire enfermée neuf ans ; je ne demande que neuf ſemaines : voyez comme l'âge m'a rendu temporiſeur. Je ſuis un petit *Fabius*, un petit *Daun :* d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copiſtes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut ſuffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correſpondance, et aux tragédies, et à *Pierre le grand* et à *Jeanne*. Laiſſez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que ſe preſſer. Quand on voudra faire la paix, qu'on ſe preſſe ; mais, en fait de tragédies, ſi on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi ſi vous mangez ſur des aſſiettes à cu noir. Le crédit eſt il toujours grand à Paris ? le commerce floriſſant ? M. le duc de *Choiſeul* m'a mandé que feu M. de *Meuſe* avait une terre ſur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi, je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous ſerez de loiſir et lui auſſi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le ſou, vous pourrez, mon divin ange,

lui dire les belles lanternes dont il eſt queſ-tion dans ma dernière épître; cela pourrait réuſſir; et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout. 1759.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine ſur terre et ſur mer; j'entends ſur mer ceux qui auront des vaiſſeaux : il faut que je dérai-ſonne politique.

1°. L'Eſpagne eſt ſeule en état de propoſer la paix, d'offrir ſa médiation, de menacer ſi on ne l'accepte pas, &c., &c.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pon-dichéri, pendant que la gravité eſpagnole fera ſes propoſitions.

3°. Le Canada n'eſt qu'un ſujet éternel de guerres malheureuſes, et j'en ſuis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louiſiane valait cent fois mieux, ſurtout ſi la Nouvelle Orléans, qu'on appelle une ville, était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me paſſe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il ſi grand mal à la lui donner, et à laiſſer à l'Al-lemagne un contre-poids? *Luc* eſt un vaurien,

1759. je le fais; mais faut-il se ruiner pour anéantir un vaurien dont l'existence est nécessaire?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; sinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange, vous avez raison; mais mes terres sont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus; permettez-moi de déraisonner, c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame *Scaliger*. M. de *Choiseul* a bien de l'esprit.

LETTRE CXXIX.

AU MEME.

Aux Délices, 30 de novembre.

MON adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de *Choiseul* est encore plus estimable que je ne le croyais; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et surtout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de *Luc*; peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres

que je fais paffer. Je ne fuis point jaloux du roi d'Efpagne, s'il fait la paix; moi, *Jodelet*, je ne vais point fur les brifées de fa Majefté catholique. 1759.

Sérieufement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai feulement rêvé que, pouvant aller fouvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la ducheffe de Gotha, et même à Londres où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, dans l'occafion, faire paffer au miniftre un compte fidelle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choifeul* ne me prend pas pour un *altè fuccinctus* qui cherche pratique. Je fuis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agiffait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramaffer quelque caillou qui pût fervir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamife; mais, Dieu merci, je ferai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laiffer dormir mes chevaliers jufqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au fecond volume de *Pierre le grand*. Le Pruth, *Catherine* orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par

1759. ſon père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne ſavait pas ſigner ſon nom, feront une diverſion qui vaudra les neuf années d'*Horace*. On dit qu'une nouvelle ſcène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux ſpectacles, et la Chevalerie pourra vous amuſer ce carême.

Je penſe que c'était à l'abbé du *Reſnel* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette*; car celui-ci n'a traduit *Pope* et le *Tout eſt bien* qu'en proſe, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen.

De grâce, mon reſpectable ami, dites-moi ſi les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts perſonnes à nourrir.

Eſt-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu? eſt-il vrai que les flottes ſe battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable ſur mer et ſur terre. La paix, la paix, mon divin ange.

LETTRE CXXX.

1759.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

Je ne vous ai point dépêché, Madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Pruſſe m'a renvoyé, unique reſtitution qu'il ait faite en ſa vie. Les plaiſanteries ne m'ont pas paru de ſaiſon : il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je ſuis perſuadé qu'ils feraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conſeil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne ſe trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles; cela n'eſt pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'eſt permis de faire conſtruire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis ; mais je ne voudrais pas me haſarder dans Paris avec des gens de mauvaiſe humeur. Je voudrais que l'aſſemblée fût compoſée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les perſonnes qui ont du goût ne

vont plus guère aux ſpectacles, et je ne ſais
1759. ſi le goût n'eſt point changé, comme tout le reſte, dans ceux qui les fréquentent; je ne reconnais plus la France, ni ſur terre, ni ſur mer, ni en vers, ni en proſe.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéreſſant : Madame, liſez les gazettes; tout y eſt ſurprenant comme dans un roman. On y voit des vaiſſeaux chargés de jéſuites, et on ne ſe laſſe point d'admirer qu'ils ne ſoient encore chaſſés que d'un ſeul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg feſant tête tout ſeul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos miniſtres dégringolant l'un après l'autre comme les perſonnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos deſcentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait compoſer un volume qui ne ferait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du *Reſnel;* car, puiſqu'il a traduit le *Tout eſt bien* de *Pope* en vers, il doit en ſavoir plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en proſe. Ce n'eſt pas que ce M. de *Silhouette* n'ait de l'eſprit et même du génie, et qu'il ne ſoit fort inſtruit; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour;

qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir ſuffire aux beſoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos. Je croyais ſa tête formée ſur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénezet*. L'Angleterre ſe ſoutient par le crédit; et ce crédit eſt ſi grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent, tout au plus. Nous n'avons encore ſu imiter les Anglais ni en finance, ni en marine, ni en philoſophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de ſe battre pour des billets de confeſſion, pour des places à l'hôpital, et de ſe jeter à la tête la faïence à cu noir, ſur laquelle elle mange, après avoir vendu ſa vaiſſelle d'argent.

1759.

Vous m'avez parlé, Madame, de la Lorraine et de la terre de Craon; vous me la faites regretter, puiſque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me ſerais volontiers accommodé de Craon, ſi je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix*; mais ce ſont-là de beaux rêves.

1759. Ce n'eſt pas la faute du jéſuite *Menou*, ſi je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raiſon eſt que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jéſuite *Menou* n'eſt point un ſot comme vous le ſoupçonnez, c'eſt tout le contraire; il a attrapé un million au roi *Staniſlas*, ſous prétexte de faire des miſſions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'eſt fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape *Benoît XIV*, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduiſait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et ſe moqua ainſi de *Benoît XIV* et de ſaint *Benoît*.

Au reſte, il eſt grand cabaleur, grand intrigant, alerte, ſerviable, ennemi dangereux, et grand convertiſſeur. Je me tiens plus habile que lui, puiſque, ſans être jéſuite, je me ſuis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de *Choiſeul*, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jéſuites.

Jouiſſez, Madame, des douceurs d'une vie toute oppoſée; converſez avec vos amis; nourriſſez votre ame. Les charrues qui fendent

la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation. 1759.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne, quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, Madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser, et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, Madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect.

1759.

LETTRE CXXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 5 de décembre.

HERMITE de l'arfenal, l'hermite de Tourney et des Délices eft dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme fi j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît : je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon hiftoire prétende, fur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'eft ce que je vous prie de fignifier à frère *Berthier*, fuppofé qu'il vive encore, ou à frère *Garaffe*, ou même à l'auteur des *Nouvelles eccléfiaftiques*. Il me femble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philofophes ne font prefque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, fe réuniffent tous pour dévorer les philofophes. Un de mes plaifirs, dans mon petit royaume, eft de tirer à cartouches contre ces drôles-là, fans les craindre; c'eft un des amufemens de ma vieilleffe.

On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (*) n'a pas si bien réussi que l'*Apparition de frère Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

1759.

O passi graviora ! dabit Deus his quoque finem.

On profitera, sans doute, des bons exemples des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière ; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde* ; et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du *Pot au lait*.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de Tourney et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je

(*) Vamir.

1759. connaiſſe, qui ſont ceux de madame l'ambaſſadrice de *Chauvelin*, ſans compter ceux de ſon mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'eſprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiſelle *Clairon*, mais elle eſt beaucoup plus attendriſſante, et non moins vraie. Pour moi, je ſuis, ſans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me ſuis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons ſe meurent de la clavelée ; cependant je n'ai point envoyé ma vaiſſelle à la monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécrable deſſein d'aller en Pologne ? Préſentez-lui mes reſpects, et dites-lui que, s'il perſiſte dans cette triſte idée, j'avertirai les houſſards pruſſiens qui le prendront en paſſant. N'a-t-il donc pas aſſez de ſon mérite pour vivre à Paris toujours eſtimé et honoré ?

Bona noſce, mon ancien ami.

LETTRE CXXXII.

1759.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

Mon cher ange, que dites-vous de *Luc* qui me mande, le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dreſde*, et le troiſième jour vous ſavez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter ſur rien, pas même ſur nos flottes, pas même ſur les tragédies de M. de *Thibouville*. Voyez ce qui arrive à frère *Berthier*; il va à Verſailles dans toute ſa gloire, et meurt en bâillant. On n'eſt sûr de rien dans ce monde ; j'en excepte Tancrède. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds ; et, ſi elle a le ſort de *Thibouville*, ce ne ſera pas ſans y avoir bien ſongé. Je me flatte que Spartacus va ſe montrer. Seriez-vous aſſez ange pour faire dire au feſeur de Spartacus que mes chevaliers n'oſent ſe battre contre ſes gladiateurs, et que mon eſtime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la proſe du traducteur de *Pope* ne lui a point du tout réuſſi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire ſi ſes ſucceſſeurs écrivent plus rondement, et ont le ſtyle moins dur. Que penſe-t-on des billets ou actions des

1759. fermes ? Il eſt bien bas de vous parler de cette proſe, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde*, en vers croiſés ; mais on n'eſt pas toujours ſur *Pégaſe*, on eſt balotté dans le même vaiſſeau où vous criez tous miſéricorde.

LETTRE CXXXIII.

AU MEME.

Aux Délices, 11 de décembre.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeſte de la princeſſe que vous regrettez ne changera rien à votre deſtinée, et que votre place n'en ſera pas moins pour vous une ſource de choſes utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame *Denis* et moi, à ce triſte accident. Je ſuis perſuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle ſentait tout ce que vous valez ; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur ſera affligé ; mais, quoique votre intérêt ne ſoit pas pour vous un motif de conſolation, il faut bien que vos amis enviſagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà, dit-on, de belles eſpérances de paix ;

paix ; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander ſi cette déclaration de ſa part eſt une ſuite de certaines démarches ; je demande ſeulement, comme citoyen, ſi vous penſez que nous aurons la paix. Je la vois néceſſaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuſe ; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de *Choiſeul*. C'eſt alors que nous pourrons mettre les chevaliers français ſur la ſcène ; ils feront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raiſon me fait de la peine ; on la dit imprimée, et très-mal : c'eſt ma deſtinée, et cette deſtinée déſagréable a été toujours la ſuite de ma facilité. On ne ſe corrige de rien ; au contraire, les mauvaiſes qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux ! et que cette loi de la nature vous eſt favorable ! Je vous ſouhaite, et à madame *Scaliger*, une jolie année 1760, et cinq ou ſix bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaiſe ; mais *Pierre* m'appelle ; je ne connais que vous et lui.

1759.

1759.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

Il eſt bien beau à votre Excellence de ſonger à des tragédies françaiſes, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. *Phèdre*, non pas la *Phèdre* de *Racine*, mais *Phèdre* le conteur de fables, dit :

Vaces oportet, Eutyche, à negotiis,
Ut liber animus ſentiat vim carminis.

Je maintiens que le public de Paris eſt comme ce monſieur *Eutychius ;* il n'eſt pas en état de ſentir *vim carminis.* Il lui faut argent, gaieté, ſuccès; il n'a rien de tout cela : il ſiffle tout pour ſe venger.

J'avais fait ma Chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'eſpérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambaſſadrice l'avez aſſez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de *Choiſeul* eſt, je

crois, à préfent un vrai *Eutychius ;* moi, ché-
tif, je fuis *attriftato*, *malinconico*, *ammalato*. 1759.
L'hiver me rend de mauvaife humeur ; il m'ôte le plaifir de me ruiner en bâtimens. J'effuie des banqueroutes. Les misères publiques pouffent jufqu'au mont Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, Monfieur, j'ai reçu une lettre du roi de Pruffe ; j'en ai reçu trois en huit jours. Je fuis comme les gens de l'île des Papegots : l'avez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu? *eh oui*, *pardieu*, *nous en avons vu trois*, *et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît auffi épineufe que celle de ce rude abbé d'*Efpagnac* qui ne finit point, et qui s'amufe à préfent à condamner le lit de juftice.

Je penfe que tout le monde eft devenu fou ; cela ne ferait rien, fi l'on n'était pas auffi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Efpagnac ;* il devrait bien plutôt fonger à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre Excellence des affaires publiques ; mais il faut que je vous conte un trait affez fingulier, qui

1759. a quelque rapport à ce qui ſe paſſe ſur terre. Vous ſavez que le roi de Pruſſe m'écrit quelquefois en vers et en proſe, quand il a fait ſa revue et joué de la flûte; or il m'écrivait, le 17 de novembre : *Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle ſera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dreſde, avec plus de tranquillité et de ſuite qu'à préſent ;* et vous ſavez, au bout de trois jours, ce qui lui eſt arrivé. Je trouve par-tout la fable du *Pot au lait*. Quel pot au lait que ce *Silhouette !* Son premier début m'avait ſéduit. Ce traducteur de *Tout eſt bien* de *Pope* m'a vîte rangé du parti de *Martin*, et m'a fait voir combien tout eſt mal. Il faut tâcher de vivre comme le ſeigneur *Pococurante*. Mais il y a un ſeigneur qui me paraît de tout point préférable ; c'eſt le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur préſente à tous deux, avec leur permiſſion, les plus tendres reſpects.

LETTRE CXXXV.

1759.

A M. THIRIOT.

Le 15 de décembre.

VOUS ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne ſoit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'eſt queſtion que de cus noirs, de bourſes vides, de flottes diſperſées et de malheurs en tout genre, ſur terre et ſur mer. L'eſpérance de la paix eſt dans le fond de la boîte de *Pandore ;* mais, pendant que tout l'Etat ſouffre, il ſe trouve toujours des gredins qui impriment, des oiſifs qui liſent, et des *Frérons* qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par monſieur *Bouret* ou par quelque autre contre-ſigneur, la Femme qui a raiſon, et la *Mal-ſemaine* dans laquelle *Fréron* répand ſon venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'Eccléſiaſte ; elle eſt imprimée au louvre, avec mon portrait à la tête ; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de

1759. petits esprits insolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille.

Sed nil dulcius est benè quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Unde queas alios passim videre palantes.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

MA dernière lettre était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de *Choiseul*. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais

n'y a-t-il pas auſſi un peu d'inſolence à moi, à penſer que je crois ſavoir que c'eſt M. le duc de *Choiſeul* lui-même qui a tout préparé, et que c'eſt ſur une de ſes lettres envoyée certainement à Londres, que M. *Pitt* s'eſt déterminé? M. le duc de *Choiſeul* lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il eſt le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté *Marie-Thérèſe*, attend avec empreſſement. Cependant, ſi *Luc* pouvait être puni avant cette heureuſe paix! ſi, le chemin de la Luſace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général *Beek*, quelque *Hadick* pouvait aller viſiter Berlin! Vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime ſoit puni.

1759.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la toque bénite: on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent; il n'y a peut-être pas un mot de vrai: nous ne le ſaurons que dans deux jours. Je m'intéreſſe bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de *Kaunitz* dit à madame de *Bentink*: Ecrivez vîte cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre ſuccès, il me mande: J'ai frotté les oppreſſeurs du genre-humain. Cher ange, dans ces horreurs, je ſuis le ſeul qui aye de quoi rire; cependant je ne ris point, et cela à cauſe des

1759. cus noirs, des annuités, des loteries et de Pondichéri ; car *ſempre temo per Pondichéri.* Pour nos chevaliers, ils ſont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux inſultes de ce poliſſon de *Fréron*, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en feſant mes pâques dans ma paroiſſe ; je veux me donner ce petit plaiſir en digne ſeigneur châtelain. Et ce monſieur d'*Eſpagnac* ! quel homme ! quel grand chambrier ! quel minutieux ſeigneur ! il ne finira donc jamais. Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome ſauvée ſur votre vaſte théâtre cet hiver? pourquoi ne pas entendre les cris de *Clytemneſtre?* ne faut-il rien haſarder ?

Mille tendres reſpects à madame *Scaliger*.

LETTRE CXXXVII.

FRAGMENT A UN JESUITE.

Du . . . .

S'IL y a des eſprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me ſemble que les bons ne doivent pas payer pour les méchans, et qu'on n'en doit

pas moins eſtimer un *Bourdaloue*, parce qu'on mépriſe un *Garaſſe*. 1759.

Ce monde-ci eſt une guerre continuelle; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniſte, et je ſouhaite que le *Journal de Trévoux* ne me faſſe pas d'infidélités. Il ne faut pas reſſembler au bon *David* qui pillait également les Juifs et les Philiſtins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire; enſuite il en prend un autre, c'eſt celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier eccléſiaſtique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ſes feuilles; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maiſon, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque ſiècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reſte eſt emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh, qui ſe ſouvient aujourd'hui des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage*? et, ſi *Racine* n'avait pas fait ſes tragédies, ſaurait-on qu'il écrivit contre Port-royal? Preſque tout ce qui n'eſt que perſonnel eſt perdu pour le reſte des hommes.

1759.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

QUANDO mi capitò la voſtra gentile epiſtola, ſtavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno, mà ſono ricaduto, ſtò male, e ſono pigro, attriſtato, malinconico; o tralaſciato un meſe i miei armenti, e l'iſtoria e la poëſia, ed ancora voi ſteſſo, cigno di Padova, chè cantate adeſſo ſulle ſponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò primà dell' opera rappreſentata nella corte di Parma.

Che quanto per udita io vene parlo,
Signor miraſte, e feſte altrui mirarla.

Il voſtro *ſaggio ſoprà l'opera* in muſica fù il fondamento della riforma del regno de i caſtrati : il legame delle feſte, e dell' azione a noi Franceſi ſi caro, ſarà forſe un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, eſt, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'eſt ſi agréable, ſi heureux que cette fête des bergers qui annoncent à

Roland ſon malheur; ce contraſte naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuſe, eſt un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La muſique change, c'eſt une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reſte, la muſique de *Lully* était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone di Firenze*, connaître une autre muſique que l'italienne ? 1759.

Je compte envoyer inceſſamment à monſieur *Albergati* la pièce que j'ai jouée ſur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer ſur le ſien, en cas qu'il ne ſoit point effrayé d'avoir commerce avec une eſpèce d'hérétique, moitié français, moitié ſuiſſe. Je crois, Meſſieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureuſement contraints de faire votre ſalut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permiſſion de faire venir des livres. Oh Dio ! *ô Dii immortales !* Les jacobins avaient-ils quelque intendance ſur la bibliothéque d'un ſénateur romain ? Yes good, ſir, j am free and far more free, than all the citiſens of Geneva. *Libertas quæ ſera tamen reſpexit, ſed non inermem.* C'eſt à elle ſeule qu'il faut dire : *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'hiſtoire du plus deſpotique

1759. bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes ; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Pruſſe ; il a l'ame d'un anglais, et l'eſprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeſte protecteur des lettres que nous ayons à préſent en Europe, eſt M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Ruſſie : ainſi les arts font le tour du monde.

Niente dal voſtro librajo, ve l'o detto, è un briccone. *Annibal* et *Brennus* paſsèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim*, *vive felix*, and dare to come to us.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

1760. Je conçois très-bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un courier pour raccommoder la balourdiſe de ce monſieur, ſoi-diſant d'Arragon, qui ſtipula ſi mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-chapelle. Cet homme cependant paſſait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux

ſe croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne ſachant pas ce que c'était que l'Acadie ? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai d'eſpérance que dans M. le duc de *Choiſeul*. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui. 1760.

Le tripot conſolerait un peu de toutes les miſères qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réuſſit, peu de plaiſir m'en revient, comme je vous l'ai déjà dit; ſi elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe ſur le corps. J'ai ſoixante et ſix ans, comme vous ſavez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, la Chevalerie, à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous ſupplierai de ne la donner qu'à bonnes enſeignes; ſuppoſé même que vous daigniez vous amuſer encore à ces bagatelles, après les impertinences d'*Auguſte* et de *Cinna*. J'ai lu cette ſottiſe, et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à *Marmontel*. (*)

A l'égard de *Luc*, je n'ai fait autre choſe

(*) Parodie de la grande ſcène de la tragédie de Cinna, dont les perſonnages étaient MM. d'*Argental*, de *Voltaire* et *le Kain*.

1760. qu'envoyer à M. le duc de *Choiſeul* les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adreſſe. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, ſi tant eſt qu'on en puiſſe faire quelque choſe. Mais j'ai demandé à M. le duc de *Choiſeul* une autre grâce, qui n'a nul rapport à *Luc :* voici de quoi il eſt queſtion. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conſeil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime, et qu'il a condamné malgré lui, ſur une contravention faite par ſon commis, dans ſon commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquiſition du réſident du roi à Genève. Le coupable en queſtion ſe nomme *Prévoſt :* il eſt le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas ; ce cas eſt la contrebande. Ce *Prévoſt* eſt ruiné : il a une femme qui pleure, des enfans qui meurent de faim. Le conſeil veut bien lui remettre une partie de ſa peine, mais il ne veut pas avoir cette condeſcendance ſans ſavoir auparavant ſi M. le duc de *Choiſeul* le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de *Montpéroux*, réſident de France, de peur de ſe compromettre, et de compromettre même le réſident. On s'eſt donc adreſſé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de *Choiſeul*, et je vous conjure ſeulement d'obtenir qu'il

vous dise qu'on peut faire grâce à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi. 1760.

Joue-t-on le Gladiateur? Espère-t-on quelque chose de M. *Bertin*? Avez-vous vu M. *Tronchin* de Lyon? Avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? payera-t-on nos rentes? Madame *Scaliger*, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes, autant fait madame *Denis*.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'*Espagnac*. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

LETTRE CXL.

A M. SENAC DE MEILHAN.

A Lausane, 12 de janvier.

Mes yeux ne vont pas trop bien, Monsieur; mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très-bien. Il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur et de grâces; mais je sens aussi l'horrible

——— difficulté de faire une pièce telle que celle-ci,
1760. et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit ſentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a beſoin de l'encourager. Probablement l'auteur eſt ſans fortune, c'eſt encore une raiſon de plus pour diſpoſer en ſa faveur. On peut même dire de lui : *ſpirat tragicum ſatis, et feliciter audet.* Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poëſie, qu'il n'était frappé de la beauté des ſituations. Enfin, je me fais un plaiſir de chercher toutes les raiſons qui peuvent juſtifier le ſuccès d'un jeune homme qui a beſoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lauſane, où je paſſe mes hivers; et nous ſentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquiſe de *Gentil*, qui eſt une de nos actrices, que vous voulez bien me conſerver un peu de ſouvenir; pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien préſenter mes obéiſſances à monſieur votre père et à monſieur votre frère, et d'être perſuadé de mes ſentimens qui vous attachent pour jamais le ſuiſſe *V.*

LETTRE CXLI.

1760.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 de janvier.

J'AI laiſſé paſſer les fêtes de la nativité *d'el divino Bambino*, et ſa circonciſion. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Verſailles ; mais je ne ſuis pas homme à laiſſer paſſer le mois de janvier ſans renouveler mes hommages à celui qui ſera toujours mon héros. Je ne ſais pas ſi, en 1760, ſon pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent ; mais je ſais bien que la ſtatue de Gènes ſubſiſte, que la ſignature du fils du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, ſubſiſte encore ; et que les baſtions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laiſſe inutile le ſeul homme qui ait rendu de vrais ſervices. Je devrais pourtant le concevoir très-bien ; car je ne vois que de ces exemples, moi hiſtoriographe, dans les hiſtoires que je lis et que je compile. Je dis à préſent un petit mot de ce ſiècle, de ce pauvre ſiècle, de ce ſiècle des billets de confeſſion, des querelles pour un hôpital, des refus d'un

1760. parlement de rendre juſtice, des aſſemblées des chambres pour condamner un dictionnaire qu'on n'a pas lu ; de ce beau ſiècle où, en trois ans de temps, l'Etat a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, &c. &c.

J'aurai du moins le plaiſir d'avoir eu raiſon, quand je vous ai regardé comme un homme auſſi ſupérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de ſoixante et ſix ans, voir les choſes comme elles ſont. Je les dirai comme je les vois. *La poſterita ne dira cio che vorra.*

Je m'imagine que vous devez être ami de M. le duc de *Choiſeul.* Je n'en ſais rien, mais je le crois, parce qu'il me paraît avoir quelque choſe de votre caractère. Il penſe noblement, il rend ſervice ſans balancer, il aime le plaiſir, il a beaucoup d'eſprit, et la hauteur qui s'accorde avec les grâces. Il me ſemble que c'eſt l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'eſt paſſé bien des choſes triſtes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour ; mais c'eſt à peu-près l'hiſtoire de tous les temps : c'eſt la même pièce qui ſe joue ſur tous les théâtres, avec quelques changemens de noms. Quoi qu'il en ſoit, votre rôle eſt beau. Conſervez-moi vos bontés, Monſeigneur, et ſoyez perſuadé que ſi j'avais en main la trompette de

la Renommée, ce ferait pour vous que je l'emboucherais. Je vous fouhaite la continuation de votre gaieté. Jouiffez de votre gloire, et riez des fottifes d'autrui. Mille refpects. 1760.

LETTRE CXLII.

A M. P. ROUSSEAU,

Et autres auteurs du Journal encyclopédique, au fujet de la Femme qui a raifon.

Janvier.

QUELQUE répugnance, Meffieurs, qu'on puiffe fentir à parler de foi-même au public, et quelque vains que puiffent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il eft des circonftances où un homme, qui a eu le malheur d'écrire, doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'eft pas bien intéreffant pour le public que quelques hommes obfcurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages fous le nom d'un homme obfcur tel que moi; mais il m'eft permis d'avertir qu'on m'a fouvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre, *imprimé à Genève.*

1760. Je puis protester que non-seulement aucune de ces brochures n'est de moi, mais encore qu'à Genève rien n'est imprimé sans la permission expresse de trois magistrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, sont absolument ignorées dans ce pays, où l'on n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la société ne sont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainsi ma vieillesse et mon repos, se sont imaginés que je demeurais à Genève. Il est vrai que j'ai pris, depuis long-temps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent à Paris la littérature; mais il n'est pas vrai que je me sois retiré à Genève. Mon habitation naturelle est dans des terres que je possède en France, sur la frontière, et auxquelles sa Majesté a daigné accorder des priviléges et des droits qui me les rendent encore plus précieuses. C'est là que ma principale occupation, assez connue dans le pays, est de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je suis si éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris;

et, hors je ne ſais quelle tragédie intitulée l'Orphelin de la Chine, qu'un ami reſpectable m'arracha il y a cinq à ſix années, et dont je fis le médiocre préſent aux acteurs du théâtre français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville. 1760.

J'ai été aſſez ſurpris de recevoir, le dernier de décembre, une feuille d'une brochure périodique, intitulée l'*Année littéraire*, dont j'ignorais abſolument l'exiſtence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre la Femme qui a raiſon, repréſentée à Karouge, donnée par M. de *Voltaire*, et *imprimée à Genève*. Il y a dans ce titre trois fauſſetés. Cette pièce, telle qu'elle eſt défigurée par le libraire, n'eſt aſſurément pas mon ouvrage : elle n'a jamais été imprimée à Genève : il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge ; et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée ſous mon nom, ſans mon aveu, eſt très-répréhenſible.

Mais voici une autre réponſe aux politeſſes de l'auteur de l'*Année littéraire*. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières perſonnes du royaume, pour la naiſſance, et peut-être pour l'eſprit et le goût, la jouèrent en préſence de ce monarque. Il ſuffit de

1760. dire que madame la marquiſe *du Châtelet*, *lorraine*, repréſenta la Femme qui a raiſon, avec un applaudiſſement général. On tait par reſpect le nom des autres perſonnes illuſtres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de bleſſer leur modeſtie. Une telle aſſemblée ſavait, peut-être auſſi bien que l'auteur de l'*Année littéraire*, ce que c'eſt que la bonne plaiſanterie et la bienſéance. Les deux tiers de la pièce furent compoſés par un homme dont j'envierais les talens, ſi la juſte horreur qu'il a pour les tracaſſeries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avaient fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage; je remis enſuite le tout en trois actes, avec quelques changemens légers que cette forme exigeait. Ce petit divertiſſement en trois actes, qui n'a jamais été deſtiné au public, eſt très-différent de la pièce qu'on a très-mal à propos imprimée ſous mon nom. Vous voyez, Meſſieurs, que je ne ſuis pas le ſeul qui doive des remercîmens à l'auteur de l'*Année littéraire*, pour ces belles imputations de *groſſièreté tudeſque*, *de baſſeſſe et d'indécence* qu'il prodigue. Le roi de Pologne, les premières dames du royaume, des princes même peuvent en prendre leur part avec la même reconnaiſſance; et le reſpectable auteur que j'aidai

dans cette fête doit partager les mêmes sentimens. 1760.

Je me ſuis informé de ce qu'était cette *Année littéraire*, et j'ai appris que c'eſt un ouvrage où les hommes les plus célèbres que nous ayons dans la littérature ſont ſouvent outragés. C'eſt pour moi un nouveau ſujet de remercîment. J'ai parcouru quelques pages de la brochure ; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. *le Mière*. On l'y traite d'homme ſans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parce que ce jeune homme eſtimable a remporté trois prix à notre académie, et qu'il a réuſſi dans une tragédie long-temps honorée des ſuffrages encourageans du public.

Je dois dire, en général, et ſans avoir perſonne en vue, qu'il eſt un peu hardi de s'ériger en juge de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La ſatire en vers, et même en beaux vers, eſt aujourd'hui décriée ; à plus forte raiſon la ſatire en proſe, ſurtout quand on y réuſſit d'autant plus mal qu'il eſt plus aiſé d'écrire en ce pitoyable genre. Je ſuis très-éloigné de caractériſer ici l'auteur de l'*Année littéraire*, qui m'eſt abſolument inconnu. On me dit qu'il eſt depuis long-temps mon ennemi, à la bonne heure : on a beau me le dire, je vous aſſure que je n'en ſais rien.

1760. Si, dans la crife où eft l'Europe, et dans les malheurs qui défolent tant d'Etats, il eft encore quelques amateurs de la littérature qui s'amufent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprife la fatire, et que je n'en fais point.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

DIVIN ange, Spartacus eft-il joué ? a-t-il réuffi ? Je ne fais rien, je fuis enterré dans mes Délices, les *Géorgiques* me pourfuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz : Que ne vous fervez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de la Chevalerie ? Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de *Melpomène* chez moi ; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui fi je n'avais pas cent chofes à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes ; j'ai fait des écritures ; je négocie avec les foixante : chacun a fes peines. Je voudrais feulement que vous viffiez le plan de mon château ; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'eft

Palladio

Palladio tout pur, et vous ne fauriez croire combien ces occupations font fatisfefantes, combien elles confolent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je fuis fou, M. le duc de *Choifeul.* Les lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas. Il a la phyfionomie heureufe. Je fais bien qu'il ne donnera pas de flottes à M. *Berrier*, et quand il en donnerait, autant de perdu. *Non illi imperium pelagi.* Nous avons à Pondichéri un *Lalli*, une diable de tête irlandaife qui me coûtera tôt ou tard vingt mille livres tournois annuels, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de *Choifeul* triomphera de *Luc* de façon ou d'autre, et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que *Luc* eft fi fou que je ne défefpère pas de le mettre à la raifon; c'eft bien cela qui eft une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnaffiez vos avis fur la pièce.

1760.

Ecrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la fanté de madame *Scaliger;* dites-moi, je vous en prie, s'il eft vrai que le père *Sacy*, jéfuite, ait été condamné par corps aux confuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des poëfies de cet homme qui a pillé tant de vers

1760. et de villes. Eſt-il vrai qu'on ait défendu ſon œuvre ? Allons, maître *Joli*, bavardez ; *Meſſieurs*, brûlez.

Ma foi, juge et rimeur, il faudrait tout lier.

Que je vous aime, mon cher ange !

LETTRE CXLIV.

A M. THIRIOT.

Le 18 de février.

JE fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de ſanté et un almanach de l'état de Paris, ſur votre parole ; je crois ſurtout la ſanté très-préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer la pancarte arabe ; j'en ai déjà quelque connaiſſance : elle eſt d'un anglais, et l'auteur, tout anglais qu'il eſt, a tort. Je crois en ſavoir beaucoup ſur *Mahomet* que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talens dont il ſe vante : douze femmes m'embarraſſeraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel comme lui ſur une jument; mais je tiens que nous ſommes beaucoup plus heureux que lui : il a mené une vie de damné,

avec toutes ſes femmes. Je n'aime, de tous les gens de ſon eſpèce, que *Confucius;* auſſi j'ai ſon portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois. 1760.

Le philoſophe de Sans-ſouci, qui n'eſt pas ſans ſouci, eſt encore au rang de ces gens que je n'envie point. Je ne connais point l'édition dont vous me parlez, mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une épître au maréchal *Keith*, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuſes : *Allez, lâches chrétiens*, &c., a révolté les dévots; il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbac; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame eſt mortelle. Je ſouhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils ſe battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à riſquer. Le philoſophe de Sans-ſouci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il ceſsât de piller des villes, et que nous euſſions bientôt la paix.

Au reſte, ſi l'on m'accuſe d'avoir raboté quelquefois des vers de ce diable de *Salomon* du Nord, je déclare que je ne veux avoir nulle part à ſa mortalité de l'ame. Qu'il ſe damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie DIEU que les houſſards pruſſiens ne dévaliſent point M. de *Paulmy* en chemin. Je

1760. ſuis très-fâché que mon petit hermitage ne ſe trouve point ſur ſa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dreſde. Si ce roi de Pologne était un *Sobiesky*, il y ſerait déjà l'épée à la main.

Au reſte, il faut que le *Salomon* du Nord ſoit le plus grand général de l'Europe, puiſqu'après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen, il trouve encore le ſecret de menacer Dreſde. Il écrit actuellement ſur les campagnes de *Charles XII*; c'eſt *Annibal* qui juge *Pyrrhus*. Ce qu'il m'en a envoyé eſt fort au-deſſus des rêveries du maréchal de *Saxe*.

D'*Arget* m'a paru très-inquiet de l'édition des poëſies du *Salomon*; il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en ſoupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire de ſes œuvres à Francfort, et ſon ambaſſadeur en cette ville me ſigna bravement ce beau brevet :

Monſié, dès que vou aurez rendu les poeshies du roi mon maître vou pourez partir pour où vous ſemblera, et je lui ſignai : *Bon pour les poeshies du roi votre maître, en partant pour où il me ſemble.*

Et maintenant il me ſemble que je ſuis mieux aux Délices, à Tourney et à Ferney qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois d'*Alembert*? n'a-t-il pas dans ſa tête d'aller

remplacer *Moreau-Maupertuis* à Berlin ? C'eſt par ma foi bien pis que d'aller en Pologne. 1760.

Je ſuis fort aiſe que M. *Hénin* veuille bien ſe ſouvenir de moi : ſon eſprit eſt comme ſa phyſionomie, fort doux et fort aimable.

A propos, écrivez-moi ſi vous avez ouï dire que l'eſprit de diſcorde ſe ſoit reglissé dans l'armée de M. le duc de *Broglie*. Si cela eſt, nous ferons encore des ſottiſes. Dieu nous en préſerve ! car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim vale, et me ama.*

LETTRE CXLV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de février.

L'ELOQUENT *Cicéron*, Madame, ſans lequel aucun français ne peut penſer, commençait toujours ſes lettres par ces mots : *Si vous vous portez bien, j'en ſuis bien aiſe ; pour moi, je me porte bien.*

J'ai le malheur d'être tout le contraire de *Cicéron :* ſi vous vous portez mal, j'en ſuis fâché ; pour moi, je me porte mal. Heureuſement, je me ſuis fait une niche dans laquelle

1760. on peut vivre et mourir à ſa fantaiſie. C'eſt une conſolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père *Staniſlas* (*), et de frère *Jean des Entomures de Menou*. C'eſt encore une grande conſolation de s'être formé une ſociété de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur; la choſe eſt rare, même dans Paris. Cependant j'imagine que c'eſt à peu-près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons aſſez plats, par M. *Bouret*. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il ſoit, eſt toujours aſſez paſſable quand il donne occaſion de penſer.

Puiſque vous avez, Madame, les poëſies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, liſez donc ſon épître au maréchal *Keith*, ſur la mortalité de l'ame; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puiſſe faire une telle épître. Maître *Joli de Fleuri* aſſemblerait les chambres contre tout autre, et on lacèrerait l'écrit ſcandaleux; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbac, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le ſingulier de tout ceci eſt que cet homme, qui a perdu la moitié de ſes Etats, et qui

(*) Le roi de Pologne, duc de Lorraine.

défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé *Pellegrin*. Il ferait bien mieux de faire la paix dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous. 1760.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre; mais au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux arts, à moins que ce ne soit M. *le Franc de Pompignan*, et monsieur l'évêque son frère; mais nous aurons toujours des commerçans et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme : vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à *Bolingbroke :* celui-là valait mieux que ses livres; mais,

1760. pour les autres anglais, leurs livres valent mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, Madame ; ce n'eſt pas ſeulement ma mauvaiſe ſanté et ma charrue qui en ſont cauſe ; je ſuis abſorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique, de tout ce que je dois penſer ſur ce monde-ci et ſur l'autre, le tout pour mon uſage, et peut être après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vas dans ma beſogne auſſi franchement que *Montagne* va dans la ſienne ; et, ſi je m'égare, c'eſt en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques-uns des articles de ce *Dictionnaire* d'idées ne vous déplairaient pas ; car je m'imagine que je penſe comme vous ſur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce ferait pous vous y faire ma cour ; mais je déteſte Paris ſincèrement, et autant que je vous ſuis attaché.

Songez à votre ſanté, Madame ; elle ſera toujours précieuſe à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en ſouviennent avec le plus grand reſpect.

LETTRE

LETTRE CXLVI.

1760.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 de février.

JE remercie à deux genoux la philoſophe (*) qui met ſon doigt ſur ſon menton, et qui a un petit air penché que lui a fait *Liotard*; ſon ame eſt auſſi belle que ſes yeux. Elle a donc la bonté de s'intéreſſer à notre malheureuſe petite province de Gex; elle réuſſira ſi elle l'a entrepris; puiſſe-t-elle venir ſecourir et embellir les bords du lac de Genève! puiſſe-t-elle revenir avec M. *Linant* et le prophète de Bohème!

J'écris, Monſieur, à M. d'*Argental* en faveur de mademoiſelle *Martin*, ou *le Moine*, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéreſſe à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Pruſſe, imprimés depuis peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de ſoldats. La police a défendu ſes vers, on dit même qu'on les brûlera : cela paraît plus aiſé que de le battre.

Je ſuis médiocrement curieux de l'éloquente Oraiſon de M. *Poncet de la Rivière*; mais je

(*) Madame de *la Live d'Epinai.*

1760. voudrais avoir le Spartacus de M. *Saurin* : c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, et qui n'eſt pas à ſon aiſe. Je ſouhaite paſſionnément qu'il réuſſiſſe.

Vous me parlez de terribles impôts ; puiſſent-ils ſervir à battre les Anglais et les Pruſſiens ! mais j'ai peur que nous n'en ſoyons pour notre argent.

Je préſente mes obéiſſances très-humbles à toute la famille. Si madame d'*Epinai* veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un ſolitaire malade dans ſon lit. Ce malade a demandé au grand *Tronchin* s'il fallait s'enduire de poix réſine, comme l'ordonne *Maupertuis* ; il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'académie françaiſe.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 22 de février.

On reconnaît ſes amis au beſoin. Il faut que vous me diſiez abſolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de *Sacy* de la compagnie de *Jéſus* et de *Judas*. Il faut auſſi que vous ayez la bonté de me

faire avoir, par le moyen de M. *Bouret*, les œuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par 1760.
là les pſaumes de *David*, mais bien la proſe et les vers de ſa Majeſté pruſſienne. Il n'eſt plus guère majeſté pruſſienne, attendu que les Ruſſes lui ont raflé la Pruſſe; il eſt encore électeur de Brandebourg, mais peut être ne le ſera-t-il pas long-temps. Je ſerai fort flatté d'avoir mis la main à ſes ouvrages, s'ils durent un peu plus que ſon royaume.

A-t-on joué Spartacus, et monſieur *le Franc de Pompignan* a-t-il fait un bel éloge de *Maupertuis?* a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déiſtes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir, comme feu *Moreau-Maupertuis*, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangemens de finance, qui dérangeront furieuſement les particuliers. Si avec cela on peut avoir des flottes contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince *Ferdinand*, il ne faudra pas regretter ſon argent.

Je n'ai point été ſurpris de voir qu'il n'y ait que quinze conſeillers au parlement qui aient porté leur vaiſſelle; mais je ſuis fâché que, ſur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne ſe ſoit trouvé que quinze cents

1760. citoyens qui aient imité mademoiselle *Hus* et le roi.

On dit que le parlement fera brûler les œuvres du roi de Prusse ; c'est une plaisanterie digne de notre siècle : il vaudrait mieux brûler Magdebourg ; mais malheureusement on y rôtirait l'abbé de *Prades* qui est dans un cachot de la citadelle, et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 de mars.

MON divin ange, le malingre des Délices est au bout des facultés de son corps, de son ame et de sa bourse. C'était un bon temps pour les gredins que celui de *Chapelain*, à qui la maison de *Longueville* donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa Pucelle; ce qui fesait, ne vous déplaise, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maison de *Conti* n'en use pas comme la maison de *Longueville* avec les auteurs de la Pucelle ; apparemment que M. le comte de *la Marche* ne me regarde pas comme un gredin. J'ai

pris la liberté de lui écrire directement, et de lui expliquer mes droits très-nettement; et il m'a répondu très-honnêtement qu'il s'en tenait à la propoſition de M. l'abbé d'*Eſpagnac*. Si M. *Bertin* n'obtient pas une meilleure compoſition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raiſon. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainſi que le prétendent tous les chicaneurs.

1760.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monſeigneur, par amour et dominant, neuf cents vingt livres que je ne lui dois pas, que de les dépenſer en frais de procureurs et de juges; je ſuis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'eſt aviſé de faire pendre, ou à peu-près, un pauvre diable de ſuiſſe, pour me faire payer la procédure, en qualité de haut juſticier; je ſuis tout ébahi d'être haut juſticier, et de faire pendre des ſuiſſes en mon nom.

Le tripot eſt plus plaiſant; mais on a les ſifflets et les *Frérons* à combattre. De quelque côté qu'on ſe tourne, ce monde eſt plein d'anicroches.

J'ai écrit à *Laleu* de faire porter chez vous neuf cents vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'*Eſpagnac*; mais, en même temps, je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment

1760 ferez-vous ? ce conſeiller clerc demeure à une lieue de chez vous ; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un poliſſon ? voudrez vous qu'il vous envoye le tréſorier de ſon Alteſſe ſéréniſſime avec une belle quittance bien catégorique ? ou bien, opinerez-vous que cette quittance ſe faſſe chez mon notaire ? Tout ce que je ſais, c'eſt que vous êtes mon ange gardien de toutes façons, et que je ſuis à préſent un pauvre diable. Je me ſuis ruiné en bâtimens à la *Palladio*, en terraſſes, en pièces d'eau ; et les pièces de théâtre ne réparent rien. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me diſiez votre avis ſur Spartacus.

Je ſuis actuellement avec *Platon* et *Cicéron* ; il ne me manque plus que l'abbé d'*Olivet* pour m'achever. Il y a loin de là au tripot ; mais je ſuis toujours à vos ordres, et à ceux de madame *Scaliger* à qui je préſente mes reſpects. Votre créature *V.*

LETTRE CXLIX.

1760.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, le 7 de mars.

Je suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda hæc* fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du plaisir d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de *Tronchin*. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse : c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. *Albergati*, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien, l'un et l'autre, venir manger des truites de notre lac, avant que je sois mangé par mes confrères les

1760. vers. Les gens qui ſe conviennent ſont trop diſperſés dans ce monde. J'ai quatre jéſuites auprès de Ferney, des pédans de prédicans auprès des Délices, et vous êtes à Veniſe ou à Bologne. Tout cela eſt aſſez mal arrangé, mais le reſte l'eſt de même.

Ayez grand ſoin de votre ſanté; il faut toujours qu'on diſe de vous :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conſeils à vous donner, ni de ſouhaits à vous faire.

Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor indè eſt. Vive lætus, et ama me.

LETTRE CL.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 7 de mars.

Je reçois, Monſieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 de février; elle finit par une choſe bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre ſainte, pour venir

à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous preſſer, car il y a quelque petite apparence que je ne ſerai pas encore longtemps *in terra viventium.* Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'eſt aviſée de faire à mon ame un très-mauvais étui ; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puiſque cela entrait néceſſairement dans le plan du meilleur des mondes poſſibles. 1760.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux, par les marchands de Genève, le *Bolingbroke.* Pour ma tragédie ſuiſſe, je ne peux la faire partir, pour deux raiſons : la première, parce que je ne la crois point bonne ; la ſeconde, c'eſt que, toute mauvaiſe qu'elle eſt, mes amis, qui ont la rage du théâtre, veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie en récompenſe une comédie qui n'eſt pas dans le goût français : je ſouhaite qu'elle ſoit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire, me font déſirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, ſans cérémonie, mais avec la plus grande vérité, votre, &c.

1760.

LETTRE CLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de mars.

Le tripot l'emporte fur la charrue et fur la métaphyfique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame *Scaliger;* un Tancrède et une Médime partent fous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et ceci eft la lettre d'avis. Vous faurez encore que, comme il s'agit toujours d'arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclairciffement en profe fur le prophète *Mahomet*, dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame *Scaliger* comme aux vôtres.

Si vous connaiffez quelque favant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'eft du pédantifme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diabloteau *Fréron*, fans m'en rien dire : c'eft la fonction des anges gardiens; ils veillent autour de leurs cliens, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous dife? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai faifi l'occafion pour demander une efpèce

de grâce ou plutôt de juſtice à M. de *Courteille*. 1760.
On me perſécute, ne vous déplaiſe, de la part du conſeil : on veut que je ſois haut juſticier; on fait pendre, ou à peu-près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'eſt plus beau que de payer les frais, et on va ſaiſir mes bœufs pour me faire honneur. Je ſuis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déjà fait bouquer meſſieurs du domaine; je l'emporterai encore ſur eux, car j'ai raiſon, et M. de *Courteille* entendra raiſon. Je vous en fais juge; liſez la lettre que je lui écris, ſeulement pour vous en amuſer et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'eſt pas avec moi un bénéfice ſimple. Vous avez encore eu l'endoſſe d'un abbé d'*Eſpagnac*; tout cela eſt fini. Je ne le traite pas comme le roi ; je crains un conſeiller clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent piſtoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en ſait plus que moi. Mais pour le roi, je ne lui ferai point de grâce; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute juſtice. Pouſſez cela, je vous prie, vivement avec M. de *Courteille*.

Luc eſt plus fou que jamais; je ſuis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la

1760. paix. Je ne déſeſpère encore de rien ; mais il faudrait que M. le duc de *Choiſeul* m'écrivît au moins un petit mot de bonté. Cela n'eſt-il pas honteux que je reçoive quatre lettres de *Luc* contre une de votre aimable duc.

Et M. le maréchal de *Richelieu*, autre négligent, autre *Pococurante*, que fait-il ? ne le voyez-vous pas ? n'a-t-il pas des filles ? ne rit-il pas dans ſa barbe de tout ce qui ſe paſſe? Eſt-il vrai que les jéſuites ont fait pour quinze cents mille francs de lettres de change qu'ils ne payent point ? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des janſéniſtes, il faudra bien qu'ils payent.

Mon Dieu, que ſi j'ai de bon foin cette année je ſerai heureux !

Je baiſe plus que jamais le bout de vos ailes, avec la plus tendre reconnaiſſance.

Madame *Scaliger*, ſi je n'ai pas fait dans Tancrède tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

LETTRE CLII.

1760.

AU MEME.

26 de mars.

ANGE toujours gardien, je n'ai qu'un moment, il ſera conſacré aux actions de grâces, non pas pour le grand chambrier, non pas même pour le prince du ſang, mais pour vous ſeul. Il faut que vous ſachiez encore que M. *Budée de Boiſi*, qui m'a vendu la terre de Ferney, veut abſolument que je vous ſollicite encore auprès de M. de *Courteille*, pour je ne ſais quel procès auquel je ne m'intéreſſe guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous préſentera ſans doute. Voilà comme nous ſommes faits, nous autres provinciaux; nous penſons qu'avec une lettre de recommandation on réuſſit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos chevaliers; je m'en ſoucie pourtant un peu plus que du procès de M. de *Boiſi*; mais je ne ſuis point du tout empreſſé de me faire juger, quoiqu'au fond je croye ma cauſe bonne. Vous voulez un chant de la Pucelle; eh, mon Dieu, mon cher ange, que ne parliez-vous? vous en aurez deux

1760. au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un miniſtre ne ſe mettait pas en peine de ces facéties ; mais, puiſque vous en êtes curieux, vous ſerez ſervi : vers et proſe, tout eſt à vous.

Au milieu de mes douces occupations, je ſuis fâché ; on nous a pris Maſulipatan, on nous prendra Pondichéri : il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de *Choiſeul ;* on lui a donné notre pauvre vaiſſeau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que, ſi *Luc* voulait céder quelque choſe, vous pourriez, en ce cas, vous débarraſſer avec bienſéance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter ; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embraſſer tout l'édifice. J'ai une étrange idée ; je ſoupçonne que le roi de Portugal, que *Luc* appelait le *choſe* de Portugal, pourrait bien perdre ſon choſe, ſon royaume ; que le roi d'Eſpagne pourrait bien dans peu tenter cette conquête ; le temps eſt aſſez favorable ; les jéſuites ſont gens à lui promettre le paradis en ſus pour ſa peine ; ils ne s'endorment pas. Le choſe de Portugal n'eſt pas aimé, ſon miniſtre eſt déteſté ; belle occaſion pour un roi d'Eſpagne, qui a de l'argent et des troupes, de faire rebâtir Lisbonne.

Je ne peux aimer *Luc*, car je le connais ;

mais il vaut mieux que le chofe du Portugal. Nous verrons comment il fe tirera d'affaire cette année. Mais nous, que ferons-nous? rien fur mer, et peut-être des fottifes fur terre. Plaifante faifon pour mettre un héros français fur le théâtre!

1760.

M. le duc de *la Vallière* a donc fait l'*Hiftoire chronologique de l'opéra*; c'eft quelque chofe; il y a encore du génie en France.

Je vous adore.

LETTRE CLIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 28 de mars.

Il faut que vous fachiez, mon ancien ami, que madame *Denis* me dit depuis un mois : J'écris demain à M. de *Cideville*, et que je dois mettre quelques lignes au bas des fiennes. Je fuis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin de mon chef; car je fuis honteux de ne vous avoir point écrit depuis que vous me fîtes tant rire du puant marquis, et que vous me rendîtes de bons offices auprès de fa ladre perfonne.

Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé en douze mois; je fuis peu inftruit de vos marches, et fort incertain fi vous êtes dans

1760. le plat tumulte de Paris, ou ſi vous jouiſſez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conſerver cette terre, qu'on dit mériter bien mieux le nom de Délices que mes Délices ! Plus on avance dans ſa carrière, et plus on eſt convaincu que l'on n'eſt bien que chez ſoi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me ſuis enterré. Ce n'eſt pas que je ne ſois aſſez au fait de ce qui ſe paſſe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port; et je vous aſſure que mon port eſt bien joli, et bien abrité.

Je ſouhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres, comme les miennes. On paye aſſez en France. Il eſt doux de n'avoir rien à payer dans ſes poſſeſſions. Figurez-vous ce que c'eſt à préſent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Pruſſe, en Siléſie; c'eſt bien pis que le troiſième vingtième. Vous avez lu, ſans doute, les *Poëſies du philoſophe de Sans-ſouci*, qu'on ſoupçonne de n'être ni ſans ſouci ni philoſophe. Je ſuis auſſi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ſes œuvres, que fâché de ſes œuvres guerrières. Jamais poëte n'a fait verſer tant de ſang : *Tirtée* et *Denys* n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami; ſouvenez-vous quelquefois du ſuiſſe *Voltaire* qui vous aime.

LETTRE

LETTRE CLIV.

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 d'avril.

MON divin ange, je ſuis bien faible, je vieillis beaucoup ; mais il faut aimer le tripot juſqu'au dernier moment. Voici une pièce de *Jodèle*, ajuſtée par un petit *Hurtaud*, que je vous envoie ; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit ſavoir que vous vous êtes mêlé de favoriſer ce petit *Hurtaud.* Je penſe que cela vaut mieux que de donner ces chevaliers qui malheureuſement paſſent pour être de moi. Le plaiſir du ſecret, de l'incognito, de la ſurpriſe, eſt quelque choſe. Vous ſavez ce que c'était que le Droit du ſeigneur ; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me ſervirait à rien. Il me paraît que ce petit *Hurtaud* a traité la choſe avec décence. J'ai ſeulement remarqué dans la pièce le mot de ſacrement ; j'ignore ſi ce mot divin peut paſſer dans une comédie, ſans encourir l'excommunication majeure. Je ne ſuis pas aſſez hardi pour corriger les vers d'*Hurtaud*, mais on peut bien mettre *votre engagement*, au lieu de votre ſacrement ; c'eſt,

je crois, au premier acte, autant qu'il peut
1760. m'en ſouvenir.

Mettrez-vous M. le duc de *Choiſeul* dans la confidence ? Je le crois à préſent plus occupé des Anglais que de ce qui ſe paſſait ſous *Henri II.*

Voilà donc deux chants de Pucelle pour les anges. Mais êtes-vous capables de garder le plus grand des ſecrets : Plus que vous, ſans doute, m'allez-vous dire ?

Oui, je ſais bien que j'ai joué Tancrède, et par là je l'ai affiché, il eſt vrai ; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait eſſayer ſur M. et madame de *Chauvelin* cette Chevalerie ; mais ici le cas eſt différent. Point d'eſſai, et la choſe eſt beaucoup plus ſingulière que tous les chevaliers du monde. Motus, au moins. Et Pondichéri ! ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des chevaliers. Je crois que monſieur votre frère a raiſon de ne pas trop aimer Médime ou Fanime.

Mais comment va la ſanté de madame *Scaliger* ? voilà le point eſſentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de *Socrate ;* mais ſon démon ſe bornait à le retenir, et vous m'inſpirez.

LETTRE CLV.

1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 d'avril.

Je ne vous ai envoyé, Madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuſer un moment. J'ai rompu avec le genre-humain pendant plus de ſix ſemaines ; je me ſuis enterré dans mon imagination, enſuite ſont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre ; moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra ſeulement me faire écrire : Madame veut s'amuſer, elle ſe porte bien, elle eſt en train, elle eſt de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoye quelques rogatons ; et alors on fera partir quelques paquets ſcientifiques, ou comiques, ou philoſophiques, ou hiſtoriques, ou poëtiques, ſelon l'eſpèce d'amuſement que voudra Madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle ſe les fera fait lire.

Madame était ſi enthouſiaſmée de *Clariſſe*, que je l'ai lue pour me délaſſer de mes travaux

1760. pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le ſang. Il eſt cruel, pour un homme auſſi vif que je le ſuis, de lire neuf volumes entiers dans leſquels on ne trouve rien du tout, et qui ſervent ſeulement à faire entrevoir que mademoiſelle *Clariſſe* aime un débauché, nommé monſieur de *Lovelace.* Je diſais : Quand tous ces gens-là ſeraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéreſſer à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curioſité du genre-humain, et qui promet toujours quelque choſe de volumes en volumes, pour les vendre. Enfin, j'ai rencontré *Clariſſe* dans un mauvais lieu au dixième volume, et cela m'a fort touché.

La *Théodore* de *P. Corneille*, qui veut abſolument entrer chez la *Fillon*, par un principe de chriſtianiſme, n'approche pas de *Clariſſe*, de ſa ſituation et de ſes ſentimens; mais, excepté le mauvais lieu où ſe trouve cette belle anglaiſe, j'avoue que le reſte ne m'a fait aucun plaiſir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon, ce me ſemble, que ce qu'on peut relire ſans dégoût.

Les ſeuls bons livres de cette eſpèce ſont ceux qui peignent continuellement quelque choſe à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes muſique

et peinture, avec quelques petits préceptes 1760.
philoſophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête diſcrétion. C'eſt pourquoi *Horace*, *Virgile*, *Ovide* plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu après *Clariſſe* quelques chapitres de *Rabelais*, comme le combat de frère *Jean des Entomures*, et la tenue du conſeil de *Picrocole* (je les ſais pourtant preſque par cœur); mais je les ai relus avec un très-grand plaiſir, parce que c'eſt la peinture du monde la plus vive.

Ce n'eſt pas que je mette *Rabelais* à côté d'*Horace;* mais ſi *Horace* eſt le premier des feſeurs de bonnes épîtres, *Rabelais*, quand il eſt bon, eſt le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Il y a un plaiſir bien préférable à tout cela, c'eſt celui de voir verdir de vaſtes prairies, et croître de belles moiſſons; c'eſt la véritable vie de l'homme, tout le reſte eſt illuſion.

Je vous demande pardon, Madame, de vous parler d'un plaiſir qu'on goûte avec ſes deux yeux: vous ne connaiſſez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de ſoutenir ſi bien votre état; vous jouiſſez au moins de toutes les douceurs de la ſociété. Il eſt vrai

1760. que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez, à la place de ces passions, la philosophie qui ne les vaut pas; et moi, Madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

LETTRE CLVI.

A M. LE COMTE DE LORENZI,

DE L'ACADEMIE DE BOTANIQUE DE FLORENCE.

Au château de Tourney, 15 d'avril.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez dans le temps où j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très-malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeunisse, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu de salutaires : la nature nous

a donné beaucoup de poiſons et pas un ſpé- 1760.
cifique. C'eſt dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de *Salomon*, qui traitait de toutes les plantes, depuis le cèdre juſqu'à l'hyſope ; c'était ſans doute un très-bel ouvrage, puiſqu'il était compoſé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ſes ſept cents femmes et de ſes trois cents concubines. Je ne ſais ſi vous avez vu les héréſies du *Salomon* du Nord ; il va plus loin que ſon devancier, lequel ne ſait pas s'il reſte quelque choſe de l'homme après ſa mort. Pour celui-ci, il eſt sûr de ſon fait ; et il croit que ſes ſoldats tuent ſi bien leur monde qu'il n'en reſte rien du tout. J'attends le *Peut-être* de *Rabelais* le plus doucement que je peux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 19 d'avril.

PARTEZ-VOUS bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Ornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'eſt bonne que pour meſſieurs du parlement, les filles de joie et l'opéra comique ? Etes-vous bien laſſe de

1760. cette malheureuse inutilité dans laquelle on passe sa vie, de ces visites insipides, et du vide qu'on sent dans son ame après avoir passé sa journée à faire des riens et à entendre des sottises ? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaisir à gouverner votre Ornoi, et à l'embellir, qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

Luc m'écrit toujours ; mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'esprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous fesons : j'ai grand'peur qu'il n'ait raison. J'embrasse tendrement M. de *Florian* et monsieur votre fils, &c.

LETTRE CLVIII.

A M. PILAVOINE, *à Pondichéri.*

Au château de Ferney, le 23 d'avril.

MON cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond

fond le pays où *Pythagore* eſt venu s'inſtruire. 1760.
Je crois que les choſes ont bien changé depuis lui, et que l'univerſité de Jaganate ne vaut point celle d'Oxford et de Cambridge. Les hommes ſont nés par-tout à peu-près les mêmes, du moins dans ce que nous connaiſſons de l'ancien monde. C'eſt le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaiſſe les nations.

Il y a aujourd'hui des récolets dans ce même capitole où triompha *Scipion*, où *Cicéron* harangua.

Les Egyptiens, qui inſtruiſirent autrefois les nations, ſont aujourd'hui de vils eſclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de *Céſar*, que des barbares allant tout nus, ſont devenus les premiers philoſophes de la terre, et, malheureuſement pour nous, ſont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que, dans quelque temps, ils ne viennent vous faire une viſite; mais M. *Dupleix* les a renvoyés, et j'eſpère que vous les renverrez de même. Je m'intéreſſe à la compagnie, non-ſeulement à cauſe de vous, mais parce que je ſuis français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien ſur elle. Voilà trois bonnes raiſons qui m'affligent pour la perte de Maſulipatan.

J'ai connu beaucoup MM. de *Lalli* et de

Soupire : celui-ci eſt venu me voir à mon petit
1760. hermitage auprès de Genève, avant de partir pour l'Inde ; c'eſt à lui que j'adreſſai ma lettre pour vous à Surate (*). N'imputez cette mépriſe qu'au ſouvenir que j'ai toujours conſervé de vous. Je penſe toujours à *Maurice Pilavoine de Surate :* c'était ainſi qu'on vous appelait au collége, où nous avons appris enſemble à balbutier du latin qui n'eſt pas, je crois, d'un fort grand ſecours dans l'Inde. Il vaut mieux ſavoir la langue du Malabar.

Je ſerais curieux de ſavoir s'il reſte encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui ſe vantent de la ſavoir ; mais entendent-ils leur Veidam ? Eſt-il vrai que les naturels de ce pays ſont naturellement doux et bienfeſans ? Ils ont du moins ſur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun beſoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamans, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon ſur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'indien qui ſoit venu livrer bataille à d'autres indiens en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

(*) Voyez l'année 1758, 25 de ſeptembre.

Ce n'eſt pas aſſurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là : je reſte chez moi ; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, ſur la frontière de France. Le pays que j'habite eſt un baſſin d'environ vingt lieues, entouré, de tous côtés, de montagnes : cela reſſemble, en petit, au royaume de Cachemire Je ne ſuis ſeigneur que de deux paroiſſes, mais j'ai une étendue de terrain très-conſidérable. Les pêches, dont vous paraiſſez faire tant de cas, ſont excellentes chez moi ; mes vignes même produiſent d'aſſez bon vin. J'ai bâti, dans une de mes terres, un château qui n'eſt que trop magnifique pour ma fortune ; mais je n'ai pas eu la ſottiſe de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des perſonnes aimables qui me ſont attachées. Voilà ma ſituation, que je ne changerais pas contre les plus brillans emplois. Il eſt vrai que j'ai une ſanté très-faible, mais je la ſoutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en ſouvient, beaucoup plus robuſte que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'*Aurengzeb.* Il me ſemble que la vie eſt aſſez longue dans

1760.

1760. l'Inde, quand on eſt accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que pluſieurs raïas et pluſieurs omras ont vécu près d'un ſiècle : nos grands ſeigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce ſecret. Quoi qu'il en ſoit, je vous ſouhaite une vie longue et heureuſe. Je préſume que vos enfans vous procureront une vieilleſſe agréable. Vous devez, ſans doute, vivre avec beaucoup d'aiſance ; ce ne ſerait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il eſt vrai que la compagnie ne l'eſt point ; elle ne s'eſt pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée : mais un membre du conſeil ne doit pas ſe ſentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'inſtruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaiſirs et de vos eſpérances. Je m'intéreſſe véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'eſt du fond de mon cœur que je ſerai toute ma vie, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CLIX.

1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 d'avril.

Je ſuis ſi touché de votre lettre, Madame, que j'ai l'inſolence de vous envoyer deux petits manuſcrits très-indignes de vous, tant je compte ſur vos bontés.

Liſez les vers quand vous ſerez dans un de ces momens de loiſir où l'on s'amuſerait d'un conte de *Bocace* ou de *la Fontaine*. Liſez la proſe quand vous ſerez un peu de mauvaiſe humeur contre les miſérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques; et enſuite jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé ſous ma main ces deux ſottiſes; il y a long-temps qu'elles ſont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le ſuis à préſent. Je n'ai pas un moment de libre : les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtimens, les jardins, m'occupent le matin : toute l'après-dînée eſt pour l'étude ; et, après ſoupé, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite ſalle de comédie.

1760. Cette façon d'être donne envie de vivre; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéreſſer à moi avec tant de bonté. Vous avez raiſon, car dans le fond je ſuis un bon homme. Mes curés, mes vaſſaux, mes voiſins ſont très-contens de moi; et il n'y a pas juſqu'aux fermiers généraux à qui je ne faſſe entendre raiſon, quand j'ai quelques diſputes avec eux ſur les droits des frontières.

Je ſais que la reine dit toujours que je ſuis un impie. La reine a tort. Le roi de Pruſſe a bien plus grand tort de dire, dans ſon épître au maréchal *Keith* :

Allez, lâches chrétiens, &c., &c.

Il ne faut dire d'injures à perſonne; mais le plus grand tort eſt dans ceux qui ont trouvé le ſecret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu ce matin une lettre de change d'un banquier d'Allemagne ſur M. de *Montmartel.* Les lettres de change ſont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro eſt le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il eſt bien beau aux Français d'enrichir ainſi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des anglais, des ruſſes; tous s'accordent à ſe moquer de nous,

Vous ne ſavez pas, Madame, ce que c'eſt que d'être français en pays étranger. On porte le fardeau de ſa nation : on l'entend continuellement maltraiter ; cela eſt déſagréable. On reſſemble à celui qui voulait bien dire à ſa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres. 1760.

Tâchez, Madame, d'être payée de vos rentes, et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la diſette des talens en tout genre, à l'eſprit devenu commun, et au génie devenu rare ; à une inondation de livres ſur la guerre pour être battus, ſur les finances pour n'avoir pas un ſou, ſur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et ſur tous les arts pour ne réuſſir dans aucun.

Votre belle imagination, Madame, et la bonne compagnie que vous avez chez vous vous conſoleront de tout cela ; il ne s'agit, après tout, que de finir doucement ſa carrière : tout le reſte eſt vanité des vanités, comme dit l'autre. Recevez mes tendres reſpects.

1760.

LETTRE CLX.

A M. THIRIOT.

Le 26 d'avril.

Je ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites; ce n'est pas que je sois mort, comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences jansséniennes; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchans; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne sont encore que des housards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fesaient des miracles; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de DIEU et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes? c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur

le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers. 1760.

M. de *Paulmi* eſt-il parti avec M. *Hénin*, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne ? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente, et un roi qui a bravement défendu ſon Etat.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois ; mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte eſcadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri.

Le roi de Pruſſe mettra en vers l'hiſtoire du congrès, et la dédiera à *Greſſet* ou à *Baculard:* en attendant, il eſt un peu preſſé par les Ruſſes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertiſſemens à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Il eſt bien digne de la majeſté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des céſars à l'armée du maréchal *Daun*, s'abaiſſer à voir tirer du canon. Cela eſt bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de *Charles VI*.

Il me vient quelquefois des ruſſes, des anglais, des allemands ; ils ſe moquent tous prodigieuſement de nous, de nos vaiſſeaux, de notre vaiſſelle, de nos ſottiſes en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine,

1760. à moi qui ſuis bon français, que l'on ne me paye point mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis quelque temps, je ſuis en guerre pour des droits de terre : *Qui terre a, et qui plume a, guerre a.* Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je ſuis ſeulement fâché que mon ami *Falkener* ſoit mort ; je perds tous mes anciens amis. Reſtez-moi ; et puiſque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, conſolez-moi de votre abſence en me diſant tout ce que vous penſez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas ; et ſur ce, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

LE malade, qui n'eſt pas mort, n'eſt pas aſſez abandonné de DIEU pour contredire ſon ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de ſa main pour le préſent ; tout ce qu'il peut faire eſt de ſe conformer à la volonté céleſte, et de dicter ſa réponſe à l'écrit intitulé

Petites remarques, mais qu'on croit cependant effentielles. 1760.

On demande grâce pour le refte, et furtout on infifte pour que mademoifelle *Clairon* entre armée fur le théâtre, parce qu'elle eft à la tête de fes foldats, parce qu'elle eft forcenée, parce qu'elle ne fait ce qu'elle veut, parce que j'ai vu ce moment faire un très-grand effet, parce que mademoifelle *Clairon* aura fort bonne grâce avec une cuiraffe et une lance à la main.

L'ange eft très-ardemment fupplié de ne pas s'oppofer à ce mouvement théâtral, fans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On protefte au divin ange que, fi la pièce eft fifflée, on mettra tout fur fon compte, et qu'il en fera refponfable devant DIEU.

Au refte, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, font des ingrats, jouiffent feuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puiffe en gratifier quelqu'un qui en aurait de la reconnaiffance? Faudra-t-il qu'un libraire tel que *Michel Lambert*, qui a l'infolence d'imprimer toutes les pauvretés que *Fréron* débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer, malgré moi, mon ouvrage? cela eft-il jufte?

1760. Nous ne trouvons point ici que la pièce (*) du petit *Hurtaud* reſſemble à Nanine. *Acante* eſt une perſonne de condition, et *Nanine* eſt une payſanne; *Nanine* a une rivale, et *Acante* n'en a point; et *Mathurin* eſt bien un autre perſonnage que *Lucas:* mais nous réſervons à d'autres temps nos remontrances et nos plaintes.

Nous nous contentons de proteſter ici que nous n'avons jamais lu le *Diſcours* de monſieur *le Franc de Pompignan ;* que nous mettons *monſeigneur ſon frère* au-deſſus de S[t] *Ambroiſe ;* ſa *Didon* au-deſſus de celle de *Virgile ;* ſes cantiques ſacrés au-deſſus de ceux de *David*, et d'autant plus ſacrés que perſonne n'y touche. Nous prêtons ferment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le *Journal* du révérend frère *Berthier ;* et nous certifions à M[e] *Joli de Fleuri* que nous trouvons ſon *Diſcours contre l'Encyclopédie* un ouvrage unique en ſon genre. Nous lui en avons même fait de très-ſincères remercîmens qui paraîtront un jour, ſoit avant notre mort, ſoit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus ſérieuſement que nous ne ferons jamais aſſez fous pour quitter notre charmante retraite; que quand on eſt bien, il

(*) Le Droit du ſeigneur.

faut y rester ; que la vie frelatée de Paris n'approche assurément pas de la vie pure, tranquille et doucement occupée qu'on mène à la campagne ; que nous fesons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des persécuteurs de la philosophie et des belles-lettres ; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on est chez soi maître absolu ; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au-dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite. 1760.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté ; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles : je suis comme lui. Mais vous savez, mon divin ange, combien mon bonheur est empoisonné par l'idée que je mourrai sans vous avoir revu. Comptez que cela seul répand une amertume continuelle sur le destin heureux que je me suis fait. Je vous prie, pour ma consolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de Zulime, à qui vous faites donner les rôles, qui est premier gentilhomme

1760. du tripot, s'il eſt vrai qu'on joue une pièce contre les philoſophes, dans laquelle on repréſente *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes, et ſi le premier gentilhomme du tripot ſouffre une telle indécence? *Jean-Jacques Rouſſeau*, s'étant mis tout nu dans le tonneau de *Diogène*, s'eſt expoſé, à la vérité, à être mangé des mouches; mais il me ſemble que c'eſt aſſez de perſécuter les philoſophes à la cour, dans la ſorbonne et dans le parlement, et que c'en ſerait trop de les jouer ſur le théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on faſſe un batelage de la foire du temple de *Corneille.*

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc, pour vous dire, avec la mienne, combien je vous aime. Vous m'avez preſque fait aimer Zulime que je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque ſottiſe entre M. le duc de *Choiſeul* et *Luc*. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardens. Je me flatte que M. le duc de *Choiſeul* n'eſt pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaiſſance pour ſes bontés. Seriez-vous aſſez aimable pour m'aſſurer qu'il me les continue? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. *Fox*, jadis premier miniſtre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre, et je me mets aux pieds de madame *Scaliger*. 1760.

LETTRE CLXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, le 28 d'avril.

MONSIEUR,

Si la chair n'était pas auſſi infirme chez moi que l'eſprit eſt prompt quand il s'agit des ſentimens d'eſtime que vous m'inſpirez, ſi j'avais un moment de ſanté, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du ſouvenir dont vous m'honorez. Je ne me ſuis guère flatté que vous puiſſiez paſſer nos montagnes, et venir voir, dans un petit coin du monde, la philoſophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes ſavent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'eſt un tréſor dont ils ſont tous embarraſſés. Le payſan le vend pour quatre ſous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de ſix francs, le colonel pour avoir le droit de ſe ruiner. De cent perſonnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent ſans avoir vécu pour eux.

1760. Les hommes ſont des machines que la coutume pouſſe comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce *Hume* dont vous me parlez, Monſieur, eſt un vrai philoſophe; il ne voit dans les choſes que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait oſé traduire fidellement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'eſt pas encore permis en France d'imprimer des vérités anglaiſes; il en eſt de la philoſophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation, il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais ſont les premiers qui aient chaſſé les moines et les préjugés: c'eſt dommage que nos maîtres d'école nous battent et privent leurs écoliers de morue; nous ſommes ſur mer comme en philoſophie, des commençans. Pour moi, Monſieur, je ne ſuis qu'une voix dans le déſert. Je reſterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices; elle n'eſt éloignée de Genève que d'une portée de carabine; il faut que le malade ſoit auprès du médecin. Mon *Eſculape-Tronchin* eſt à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers, vous y verriez un ſuiſſe qui vous recevrait avec toute la franchiſe et la pauvreté de ſon pays, mais avec les ſentimens les plus reſpectueux.

LETTRE

LETTRE CLXIII.

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

O Anges, je mets tout ſous vos ailes ; tout retombera ſur vous. Le nœud eſt bien mince ; *Ramire* eſt bien peu de choſe, Madame ; je ſuis ſon mari ; eh, *Nicodème*, que ne le diſais-tu plutôt ?

M. le duc de *Choiſeul* ſemble avoir ſenti cela comme je le ſens ; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conſcience, aurons-nous la paix ? Vous la voulez ; mais veut-on vous la donner ? eſt-ce tout de bon ? J'ai plus beſoin de la paix que de ſifflets. J'aime mieux les chevaliers que les *Ramire.* Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux chevaliers, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baiſſe, je baiſſe, je fonds : j'ai acquis de la gaïeté, et j'ai perdu du robuſte.

Vous vous moquez de moi ; on peut faire quelque choſe d'*Hurtaud*. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à ſon œuvre.

Nous allons jouer ſur notre théâtre de

1760. Ferney, mais je ne peux plus même faire les pères ; j'ai cédé mes rôles, je suis spectateur bénévole.

Mon cher ange, je deviens bien vieux ; j'ai, je crois, cinq ou six ans plus que vous.

Le temps va d'un tel pas qu'on a peine à le suivre.

Je voudrais bien savoir si le chevalier d'*Aidie*, autre philosophe campagnard de mon âge, est à Paris, comme on me l'a mandé : serait-il assez lâche pour se démentir à ce point ? au moins, je me flatte que c'est pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages de moi l'ordinaire dernier, et je vous écris encore. Les gens qui aiment sont insupportables.

LETTRE CLXIV.

A M. SAURIN, *à Paris.*

5 de mai.

Je vous remercie de tout mon cœur, Monsieur ; j'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme ; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout *Crassus* petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit

toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que *Noricus* tourne ſes armes contre *Spartacus*, pour ſe venger d'un affront ; cela vaut mieux que la lâcheté de *Maxime* qui accuſe ſon ami *Cinna*, parce qu'il eſt amoureux d'*Emilie*. Cet emportement de *Spartacus*, et le pardon qu'il demande noblement, ſont à l'anglaiſe ; cela eſt bien de mon goût. Je vous dis ce que je penſe ; je vous donne mon ſentiment pour mien, et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura déſiré un peu plus d'intérêt.

1760.

Il y a quelques vers duriuſcules. Je ne hais pas qu'un *Spartacus* ſoit quelquefois un peu raboteux ; je ſuis las des amoureux élégans. Ma cabale veut donner, malgré moi, une pièce toute confite en tendreſſe ; il y a une eſpèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt. Cela a un faux air de *Bajazet* ; cela eſt bien médiocre. J'en ai averti : ils veulent la jouer ; je mets le tout ſur leur conſcience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. *Helvétius*; quand je vous dis que je ne l'aime point, c'eſt que je ne connais perſonne qui l'aime. *Tout eſt dit :* non, tout n'eſt pas dit ; et vous auriez dû dire adroitement bien des choſes.

J'ignore ſi on a joué la farce contre les philoſophes ; on ne ſait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raiſon. On braille

1760. contre elle ſur les bancs, dans les rues; on la joue à la comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Janſéniſtes, moliniſtes, cafés, bord.... tout ſe déchaîne contre les philoſophes; et les pauvres diables ſont déſunis, diſperſés, timides. En Angleterre, ils ſont unis, et ils ſubjuguent.

Je viens de recevoir le *Diſcours* de *le Franc de Pompignan* et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce *Diſcours* eſt bien indécent, bien révoltant; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je mépriſe les hypocrites, et je hais les perſécuteurs; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup, et quelques-uns me remercient d'avoir oſé être libre, et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre, que gagne-t-on à être eſclave? Je voudrais vous voir, vous et votre ami.

Faites-moi le plaiſir de me mander le ſuccès de la pièce contre les philoſophes, et le nom de cet *Ariſtophane*.

LETTRE CLXV.

1760.

A M. LACOMBE,

AVOCAT, ET DEPUIS LIBRAIRE, *à Paris.*

Aux Délices, 9 de mai.

Je recevrai, Monſieur, avec une extrême reconnaiſſance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer (*). Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre ; elle eſt d'un philoſophe, et il n'appartient qu'aux philoſophes d'écrire l'hiſtoire ; les autres ſont des ſatiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'Hiſtoire de *Pierre le grand.* Les mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin : pluſieurs ont été pris en route par des houſards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reſte, je doute fort que cette hiſtoire réuſſiſſe en France : je ſuis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaiſent guère à ceux qui ne veulent que s'amuſer. Les folies héroïques de *Charles XII*

(*) *Hiſtoire des révolutions de Ruſſie.*

1760. divertiſſaient juſqu'aux femmes ; des aventures romaneſques, et telles même qu'on n'oſerait les feindre dans un roman, réjouiſſaient l'imagination ; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naiſſant, la création de la diſcipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raiſon.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares, inconnus à Verſailles et à Paris ; et vous m'avouerez que je cours grand riſque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il ſe pourra encore que maître *Abraham Chaumeix* me dénonce comme un impie, attendu que *Pierre le grand* n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'Egliſe grecque à la romaine, propoſée par la ſorbonne. Les jéſuites ſe plaindront qu'on les ait chaſſés de Ruſſie, tandis qu'on a laiſſé une douzaine de capucins à Aſtracan. Nour verrons, Monſieur, comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je ſuis auſſi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait ſur le théâtre à des hommes reſpectables. Serait-il poſſible, Monſieur, qu'on eût déſigné injurieuſement dans la pièce nouvelle (*) MM. d'*Alembert*, *Diderot*,

(*) Les Philoſophes, comédie de *Paliſſot*.

Duclos, *Helvétius*, et tant d'autres ? J'ai peine à croire que notre nation légère ſoit devenue aſſez barbare pour approuver une telle licence. Je ne ſais qui eſt l'auteur de cette pièce; mais, quel qu'il ſoit, il aurait à ſe reprocher toute ſa vie un tel abus de ſon talent ; et les approbateurs auraient encore plus de reproches à ſe faire. Peut-être la licence qu'on ſuppoſe dans cette pièce, n'eſt-elle pas auſſi grande qu'on le dit. J'ignore ſi la pièce a été jouée ; j'ai conſervé à Paris peu de correſpondances : je ſais ſeulement, en général, qu'on m'y attribue ſouvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, Monſieur, ſerviront à me déſennuyer de ceux qui me ſont venus de ce pays-là.

1760.

Vous me donnez trop de louanges ; mais vous ſavez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte le fond. Elles ſont ſi bien tournées qu'on vous pardonnerait même le ſujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1760.

LETTRE CLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de mai.

Un *Gasparini*, mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débuter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. *Duru*, quoi qu'en dise le grand *Fréron* mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don *Quichotte*. Que les intéressés pourvoyent à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu Tancrède; elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'*Oreste*? déclamation, et puis c'est tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportemens contre son père,

larmes

larmes ſur le corps de ſon amant, évanouiſſement, retour à la vie, tranſports, déſeſpoir aux yeux de ceux qui ont fait ſes malheurs; ſi cela n'eſt pas théâtral, ſi cela n'eſt pas déchirant, je ſuis un grand ſot. 1760.

Patience; la Chevalerie eſt quelque choſe de bien neuf, en dépit de l'envie; et madame *Scaliger* ſera contente; et je baiſe le bout de vos ailes plus que jamais, ainſi fait *Clairon-Denis.*

LETTRE CLXVII.

AU MEME.

Aux Délices, 25 de mai.

Je n'aime point, mon divin ange, que madame *Scaliger* ſoit toujours malade; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer la Mort de Socrate; vous êtes un *Anti-Anitus*. Mais que dira maître *Anitus-Joli de Fleuri?* Ce Socrate eſt un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles ſcènes, par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les perſécuteurs plus ridicules et plus exécrables; mais auſſi elles ne contribueront pas à les déſarmer. Les

1760. *Fleuri* feront ce qu'ils firent à Mahomet; et ce *Pantalon* de *Rezzonico* ne fera pas pour moi ce que fit ce bon *Polichinelle* de *Benoît XIV*. Voyez ce que vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute la témérité possible. Je vous avertis seulement que les déclamations de *Socrate*, sur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre, ne doit pas pérorer long-temps : tout sermon est ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur *Hume*, il n'y a qu'à donner à *Fréron* le nom de guêpe au lieu de *frélon ;* M. *Guêpe* fera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raisons pourquoi cette *Lindane* est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux ; les Anglais ne s'en soucient guère. *Lindane* est à Londres : on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Ecosse ; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais, si vous exigez ces préliminaires, vous serez servi, et vîte.

26 de mai.

On pourrait rendre le Droit du seigneur très-intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en sable ; elle n'a jamais coûté quinze

jours. On peut aiſément donner quelques coups de ciſeau ; vous ſerez encore ſervi ſur cet article quand vous voudrez. 1760.

Très-bonne idée, excellente idée de reculer Médime ; elle n'en vaudra que mieux ; on aura le temps de la coiffer ; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philoſophes ; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitaſſent de ma pièce, après s'être déshonorés en ſe prêtant pour de l'argent au déshonneur de la nation.

Mon très-cher ange, voilà une vilaine époque. La pièce de *Paliſſot*, le diſcours de maître *Joli*, celui de maître *le Franc de Pompignan*, mettent le comble à l'ignominie de la France ; cela vient tout juſte après Rosbac, les billets de confeſſion et les convulſions.

M. de *Choiſeul* eſt-il bien affligé de la maladie de madame de *Robecq* ? Je la tiens morte ; c'eſt la maladie de ſa mère : c'eſt bien dommage ; mais pourquoi protéger *Paliſſot* ? Hélas ! M. de *Choiſeul* protége auſſi ce *Fréron*. Il a bien mal fait de s'adreſſer à lui pour répondre aux invectives horribles de *Luc* contre le roi : il ne connaît pas *Fréron* ; c'eſt un monſtre, mais un monſtre dont je ne fais que rire. Je ris de tout, je m'en trouve bien ; mais c'eſt bien ſérieuſement que je vous aime avec la plus grande tendreſſe.

1760.

LETTRE CLXVIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 28 de mai.

Je ſuis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie ſoit ſi loin de mon lac; mais je vous vois d'ici bâtiſſant, arrangeant, meublant, et je me conſole en penſant que vous avez du plaiſir. N'allez pas vous aviſer de regretter Paris; quand vous auriez vu la prétendue comédie des Philoſophes, vous n'en feriez pas mieux; et quand vous auriez été témoin de toutes les ſottiſes qui ſe font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la deſtinée de l'Europe ſoit tirée au clair.

Luc a cent mille hommes ſous les armes; c'eſt preſque autant de ſoldats qu'il a fait de vers. Les Ruſſes en ont autant, la reine de Hongrie davantage. Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingts mille de chaque côté; ce qui, joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cents mille héros, à cinq ſous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix.

Luc, en attendant, fait imprimer ſes œuvres.

Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pou- 1760.
vait perdre quelques partisans en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par *Lâches chrétiens*. Il a fait brûler cette édition par le bourreau à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *Pauvres chrétiens ;* ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel ; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans ; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

Le tonnerre a fait des siennes en attendant le canon ; il est tombé sur le chevalier de *la Luzerne* qui était à la tête de sa troupe : il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal ; le chevalier est arrivé à cu nu. Si le roi de Prusse avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui fesait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès ; l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers généraux, un troisième contre le parlement de Bourgogne, un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis, gaiement et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmans. Nous allons jouer la comédie dès que l'*Ecluse* aura fait des

1760. dents à notre première actrice. Le duc de *Villars* prétend qu'il jouera les rôles de père ; *Marmontel* arrive avec un *Gaulard* receveur général : voilà l'état des chofes ; mais auffi rendez-moi compte des plaifirs d'Ornoi.

Dieu vous donne un jour, Monfieur le chevalier (*), les mêmes fujets d'angoiffe qu'à monfieur votre père ! Il me fait l'honneur de m'écrire ; il confulte *Tronchin* ; favez-vous bien fur quoi ? fur ce qu'à l'âge de quatre-vingt fept ans, il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin, et de dormir jufqu'à dix ; d'ailleurs il eft affez content de lui.

Monfieur le jurifconfulte, que faites-vous ? êtes-vous toujours gras comme un moine ? que dites-vous de d'*Aumart* qui ne peut plus marcher depuis quatre mois, même avec des béquilles ? Je foupçonne notre ami *Tronchin* de s'être fourvoyé en lui appliquant, l'année paffée, un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute fa vie.

Je vous embraffe tous ; je vous aime, je vous regrette.

(*) M. de *Florian*.

LETTRE CLXIX.

1760.

A M. THIRIOT.

Le 9 de juin.

J'AI reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque la *Vision*. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux, qui sont aussi bons que les *Que;* je les attends aussi. Il faut que j'aye toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc *Robin-mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour la *Vision* qu'on a saisi *Robin* (*)? et cette *Vision* est-elle bien de *Grimm?* Je soupçonne que *Grimm* est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à désirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires

(*) Le libraire *Robin*.

1760. qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *da*, *dé*, *di*, *do*, *du*, les *h*, les *g*, &c., ſoupaſſent tous enſemble deux fois par ſemaine.

Mes enfans, aimez-vous les uns les autres, ſi vous pouvez. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit :

Que nous ſommes perdus ſi nous nous diviſons.

Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aye la réponſe de *Ramponeau*, et que je n'aye pas le factum de M. de *Beaumont* contre *Ramponeau*? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province ; je ne l'ai tenu qu'un inſtant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaiſir ; et j'ai eu la bêtiſe honnête de le rendre. Voyez combien les philoſophes ſont honnêtes gens, quoi qu'en diſe *Paliſſot!*

Je vous envoie la ſeule copie de la réponſe que j'aye en main ; elle eſt d'un homme de l'académie de Dijon : cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui eſt gai. Je veux paſſer, encore une fois, le reſte de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez, ſans doute, quelque bon citoyen qui ſe fera un plaiſir de publier le plaidoyer de *Ramponeau*. Je voudrais avoir de plus belles choſes à vous envoyer, et de

plus longues; mais il vient rarement de bonnes chofes de la province. 1760.

Les Fétiches du préfident *Debroffes* n'ont pas eu grand cours ; le *Difcours* même du préfident de Montauban n'eft pas recherché : c'eft la pierre fur laquelle on va aiguifer fes couteaux ; mais, pour la pierre, elle eft au rebut.

La préface de *Paliffot* eft pire que fon ouvrage. Il impute aux encyclopédiftes des paffages de *la Métrie ;* paffages horribles, mais que *la Métrie* lui-même réfute. Il fupprime la réfutation. Il préfente ce poifon à la cour, pour faire croire que ce font nos philofophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de *la Métrie*, de *la Vie heureufe.* Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou? Vous devriez courir chez M. d'*Alembert*, qui ne fait pas peut-être combien ces paffages font altérés; car ce livre eft, je crois, très-rare. Je penfe qu'il faudrait faire un ouvrage fage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaife foi des ennemis fuffent relevés. Qui le peut mieux que M. d'*Alembert* ? Mais ce pauvre *Robin*, ce pauvre *Robin-mouton !* Pour Dieu, envoyez-moi la *Vifion.*

1760.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de juin.

MON divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur le champ la consultation à M. *Tronchin*, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de *Courteille* comme vous-même ; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous ; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que *Tronchin* aura fini, vous aurez son mémoire ; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de *Choiseul*, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques ; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de *Courteille* qui m'édifie. Pour madame *Scaliger*, je crois qu'elle s'en tient à *Fournier*, et elle a raison ; il connaît son tempérament ; il est attentif. Je voudrais qu'elle fît un peu d'exercice ; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au tripot ; paſſez-moi le mot, car je ſuis du métier, et nous allons jouer ſur le nôtre. Je ſupplie donc mademoiſelle *Clairon* de bien dire que j'ai retiré la Médime ; elle la jouera enſuite quand elle voudra : mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des grenouilles contre les *Socrate*. Je le ſuis encore davantage de la réponſe intitulée *Viſion*, dans laquelle on inſulte madame de *R**** mourante ; c'eſt le coup le plus mortel que les philoſophes puiſſent ſe porter à eux-mêmes. 1760.

Je ſuppoſe que vous avez reçu, mon cher ange, mon paquet adreſſé à M. de *Chauvelin*, paquet dans lequel était ma réponſe à *Paliſſot*. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponſe paſsât par vos mains, afin que vous fuſſiez à la fois témoin et juge.

Encore une fois, il paraît difficile qu'on joue Socrate. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les *Mélitus* et les *Anitus*, et les autres juges, auſſi mépriſables que des coquins peuvent l'être ; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers, cela donne plus de force aux maximes, et la morale eſt un peu moins ennuyeuſe en vers bien frappés qu'en proſe.

Pour l'Ecoſſaiſe, vous l'aurez quand vous voudrez ; et tout le procès-verbal du voyage de *Lindane* à Londres, et de ce qu'elle y

1760. ſait, ne tiendra pas dix lignes. *Frélon* embarraſſe fort M. *Hume*. Il me mande que, ſi on change le caractère de cet animal, il croira qu'on l'a craint, et qu'il eſt bon que ce ſcorpion ſubſiſte dans toute ſa laideur. Monſieur *Guêpe* vaut bien monſieur *Frélon ; waſp* ſignifie en anglais frélon et guêpe ; mais on ne peut pas s'appeler *Waſp* à Paris.

Le petit *Hurtaud* croit le Droit du ſeigneur ou le Débauché infiniment ſupérieur à Socrate et à l'Ecoſſaiſe ; il n'y voit pas la moindre reſſemblance avec Nanine. Il compte vous ſoumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. *Tronchin ;* (mais non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours : tant mieux).

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de *Frélon*. J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc ;* mais, entre nous, je ſoupçonne M. le duc de *Choiſeul* de s'être ſervi de lui pour répondre à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cependant M. le duc de *Choiſeul* m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même : tant mieux, ſi cela eſt ; j'aime qu'un miniſtre ſoit du métier, et j'admire ſa facilité et ſa promptitude.

Marmontel eſt ici avec un *Gaulard* très-aimable et très-doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie de la ſcène d'*Auguſte*, et il le jure avec larmes.

Eſt-il vrai, mon cher ange, qu'on perſécute les philoſophes avec fureur? Que je ſuis aiſe d'être aux Délices; mais que je ſuis fâché d'être loin de vous! 1760.

Je reçois dans ce moment les arrêts de *Tronchin*; je ne crois pas que ce ſoit des édits contre leſquels on puiſſe faire des remontrances. Je vous adreſſe le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de *Courteille*, avec qui je vous ſoupçonne de conſpirer contre la gourmandiſe de monſieur.

LETTRE CLXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 19 de juin.]

VOUS devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponſe, et mes remercîmens, et la liſte de mes beſoins, par M. *Darboulin* à qui je l'ai recommandée.

M. d'*Alembert* ſuppoſe toujours que j'ai tout vu; c'eſt une règle de fauſſe poſition. Je n'ai rien vu; je n'ai point le *Mémoire* de M. *le Franc de Pompignan*; je demande l'*Interprétation de la nature*, *la Vie heureuſe*, de l'infortuné *la Métrie*, &c. &c.

Je réitère mes ſanglots ſur la *Viſion*; cette

1760. viſion eſt celle de la ruine de Jéruſalem. Voilà la philoſophie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas perſécutée. O ciel ! attaquer les femmes ! inſulter à la fille d'un *Montmorenci !* à une femme expirante ! Je ſuis réellement au déſeſpoir.

M. d'*Alembert* croit m'apprendre que M. le duc de *Choiſeul* protége *Paliſſot* et *Fréron.* Hélas ! j'en ſais plus que lui ſur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de *Choiſeul* aurait protégé davantage les pauvres *Socrates ;* et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philoſophes ſont unis, et moi je lui ſoutiens qu'il n'en eſt rien ; quand ils ſouperont deux fois par ſemaine enſemble, je le croirai. On cherche à les diviſer ; on va juſqu'à m'appeler l'oracle des philoſophes, pour me faire brûler le premier. On oſe dire, dans la préface de *Paliſſot*, que je ſuis au-deſſus d'eux ; et moi je dis, j'écris qu'ils ſont mes maîtres. Quelle comparaiſon, bon Dieu, des lumières et des connaiſſances des d'*Alembert* et des *Diderot* avec mes faibles lueurs ! Ce que j'ai au-deſſus d'eux eſt de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis ; rien n'eſt ſi ſain, c'eſt une ordonnance de *Tronchin.*

Ecrivez-moi, mon ancien ami ; voyez *Protagoras-d'Alembert*, et venez aux Délices.

LETTRE CLXXII.

1760.

A M. DUCLOS.

A Tourney, 20 de juin.

Je crois, Monfieur, devoir vous informer de ce qui s'eft paffé entre M. *Paliffot* et moi. Il vint aux Délices, il y a plus de deux ans; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, fa comédie jouée à Nancy, qui ne reffemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point attaquer de très-honnêtes gens qui ne l'avaient point offenfé. Le prêtre de Genève, qui eft un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. *Paliffot* m'a envoyé fa pièce des Philofophes imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour fervir de préface à fa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injuftice de dire que je fuis au-deffus des philofophes qu'il outrage; je ne fens l'intervalle qui me fépare d'eux, que par mon impuiffance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaiffances.

Il vous rend encore moins de juftice qu'à moi, en attaquant fur le théâtre votre livre

—— *des Mœurs*. Je lui ai mandé que je regarde
1760. ce livre comme un très-bon ouvrage, que votre perſonne mérite encore plus d'égards; que ſi M. *Helvétius*, et tous ceux qu'il offenſe l'ont outragé publiquement, il fait très-bien de ſe défendre publiquement ; que s'il n'a point à ſe plaindre d'eux, il eſt inexcuſable. Telle eſt la ſubſtance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'*Argental*. Voilà, Monſieur, les éclairciſſemens que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire paſſer à M. *Helvétius*.

Quant à la perſécution qui s'élève contre les ſeuls hommes qui faſſent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas ſur quoi elle eſt fondée. Je ſoupçonne qu'elle reſſemble à celle qui s'éleva contre *Pope*, *Swift*, *Arbutnot*, *Guay* et leurs amis. Ils en triomphèrent aiſément ; je me flatte que vous triompherez de même, perſuadé que ſept ou huit perſonnes de génie, bien unies, doivent, à la longue, écraſer leurs adverſaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du diſcours de M. *le Franc* à l'académie; il m'a déſigné injurieuſement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, ſurtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée ; c'était, en ce cas, inſulter au malheur, et

cela

cela eſt bien lâche. Je ne ſais comment l'académie a ſouffert qu'une harangue de réception fût une ſatire. 1760.

Il eſt triſte que les gens de lettres ſoient déſunis; c'eſt diviſer des rayons de lumières pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'aviſa d'imaginer que je vous avais refuſé ma voix à l'académie. Cette calomnie jeta du froid entre nous, mais n'a jamais affaibli mon eſtime pour vous. Jugez de cette eſtime par le compte exact que je vous rends de mon procédé; il eſt franc, et vous me rendrez juſtice avec la même franchiſe.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

MON divin ange, M. le duc de *Choiſeul* m'a mandé qu'il avait vu le Pauvre diable. Vous devez l'avoir chez vous : mais en voici, je crois, une meilleure édition que la couſine *Catherine Vadé* m'a envoyée, et que je remets dans vos mains pour vous amuſer; car il faut s'amuſer. Voici encore l'amuſement d'une nouvelle réponſe à une nouvelle lettre de *Paliſſot de Montenoy*. Puiſque vous avez eu

1760. la bonté de lui faire parvenir ma première, j'ofe encore vous fupplier de lui faire tenir ma feconde. Elle eft *argumentum ad hominem ;* et, s'il ne fait pas ce que je lui demande, je penfe qu'on peut alors rendre ma lettre publique ; mais ce ne fera pas fans votre confentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de *Jodèle*, ajufté au théâtre moderne par *Hurtaud*. Si cela reffemble à Nanine, j'ai tort ; fi cela n'eft pas gai et intéreffant, j'ai encore tort ; fi cela peut être joué fans qu'on foupçonne le moins du monde un autre qu'*Hurtaud*, j'aurai un vrai plaifir. Voulez-vous m'en faire un? c'eft de m'envoyer un des *Mémoires* de M. *le Franc de Pompignan*. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

Mon cœur eft auffi tendre avec vous, que coriace avec *Pompignan*. *Trublet* travaille au *Journal chrétien*. Il a imprimé que je le fefais bâiller. *Catherine Vadé* dit qu'il eft plus ennuyeux encore que moi.

Mes refpects, je vous prie, à *Abraham Chaumeix*, fi vous le voyez chez M. *Joli de Fleuri*.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

LETTRE CLXXIV.

1760.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 23 de juin.

La poſte part, je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne ſavez ce que vous dites; que je ſais mieux que vous l'aventure de *Robin*, et les ſentimens de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princeſſe de *R**** dans une querelle de comédie, et qu'on trouve à Verſailles le *Mémoire* de *Pompignan* auſſi ſot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de *la Vauguion* n'eſt qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire.

Par quelle fatalité me dit-on toujours: *Vous avez lu le Mémoire de Pompignan, que dites-vous de ce Mémoire et de ſa généalogie?* et perſonne ne me l'envoie, et je ſuis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de *Jean-Jacques Rouſſeau;* il eſt devenu tout-à-fait fou; c'eſt dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots: Vous ne ſavez ce que

1760. vous dites; j'ajoute à préfent que vous ne favez ce que vous faites ; car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas befoin, puifque vous êtes gros et gras.

J'ai vu *Marmontel :* il eft gros et gras auffi, et de plus m'a paru fort aimable; il foutient fa difgrâce en homme qui ne la méritait pas.

J'ai la *Vifion*, j'en ai deux exemplaires; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Mofe's légation*, et *l'Interprétation de la nature.*

Je fuis dans un commerce très-vif avec le bienheureux *Paliffot;* je lui ai écrit une lettre paternelle, en dernier lieu, dans laquelle je lui propofe de faire une rétractation publique. Adieu, adieu; une autre fois je vous en dirai davantage, mais il faudrait venir chez nous. Je vous embraffe tendrement.

LETTRE CLXXV.

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juin.

MON cher ange pardonnera ſi je n'écris pas de ma main ; on n'eſt pas de fer, quoiqu'on ſoit dans un ſiècle de fer. M. *Tronchin* eſt étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuſe ; je l'ai conſulté ſur le rhumatiſme ; il demande des détails, et alors il dira ſon avis.

Il faudrait, mon divin ange, refondre l'Ecoſſaiſe, changer abſolument le caractère de *Frélon*, en faire un balourd de bonne volonté, qui gâterait tout en voulant tout réparer, qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire, et qui influerait ſur toute la pièce juſqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec ſimplicité, uniquement pour faire donner *Fréron* au diable ; elle ne pourrait être ſupportée au théâtre, qu'en cas qu'on la prît pour une comédie véritablement anglaiſe. Elle reſſemble aux toiles peintes de Hollande, qui ne ſont de débit que quand elles paſſent pour être des Indes. Je vous enverrai, je crois, demain cette miſère, avec quelques

1760. légères corrections. Il eſt impoſſible de rien changer aux deux derniers actes, à moins de faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-être, mais je crois que le Droit du ſeigneur vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit embelliſſement de la fin de Tancrède en ſon temps, afin de ne pas mêler les eſpèces.

Pour Médime, j'en ai par-deſſus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je ſuis ſon ſerviteur, et lui ſouhaite toutes ſortes de proſpérités. Vous devriez bien donner un Pauvre diable à votre ancien portier; peut-être trouverait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modeſtie de *le Franc de Pompignan*, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand-homme; je crois que mademoiſelle *Vadé* lui en dira deux mots. J'ai pris la liberté de vous adreſſer ma ſeconde réponſe à la ſeconde lettre du ſieur *Paliſſot*. Cette lettre le met ſi fortement et ſi honnêtement dans tout ſon tort, elle juſtifie ſi pleinement *Diderot*, elle doit faire tellement rougir monſieur *Joli de Fleuri* ſans l'offenſer, elle eſt ſi meſurée et ſi vraïe dans tous ſes points, que je crois que c'eſt une très-bonne œuvre de ſe la laiſſer dérober en ôtant votre nom.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette

démarche auprès de madame la comtesse de *la Marck*; rien n'est plus digne de vous que de protéger *Diderot*, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux. 1760.

LETTRE CLXXVI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 30 de juin.

Je commence, mon cher ami, par ce qui est le plus intéressant. La personne, dont je respecte le nom et le mérite, se préparerait probablement de cruels repentirs, si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle. Le maréchal *Keith* n'y put tenir, et aima encore mieux la Prusse, c'est tout dire. L'impératrice est aimable, mais sa santé est fort équivoque : elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à sa mort il peut y avoir des révolutions. En général, une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune, jeune, robuste et sans ressource; mais elle est bien

1760. peu faite pour un homme d'un ſi grand nom, encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de *M**** ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France, que d'aller chercher l'ennui et le malheur ſous le pôle. Tel eſt mon avis, puiſqu'on me le demande. On peut, d'ailleurs, conſulter ſur cela M. *Alétof*, jeune ruſſe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé le Pauvre diable, de *Vadé*, que vous m'aviez confié : Queſta coyoneria m'a fort réjoui. M. *Bouret* a peur de ſon ombre ; il pouvait très-bien, ſans rien riſquer, m'envoyer la *Viſion*. M. le duc de *Choiſeul*, qui, d'ailleurs, abandonne *Paliſſot* à l'indignation publique, ſait très-bien que je condamne plus que perſonne le trait indécent et odieux contre madame la princeſſe de *R****. Il eſt abſurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philoſophes bien mal-adroits. Il faut ſe moquer des *Fréron*, des *Chaumeix*, des *le Franc*, et reſpecter les dames, ſurtout les *Montmorenci*.

Des jéſuites, ci-devant empoiſonneurs des ames, et aujourd'hui des corps, ſont une plaiſanterie ſi bien ſaiſie de tout le monde, qu'elle ſe trouve dans les notes de l'ouvrage intitulé

le Ruſſe à Paris, compoſé par M. *Alétof*. Les beaux eſprits ſe rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie; mais celui du Ruſſe eſt cent fois plus varié, plus intéreſſant, plus général, plus utile.

1760.

La lettre à *Paliſſot* ne peut être confiée qu'avec le conſentement de M. d'*Argental*, par les mains de qui elle a paſſé.

Je n'ai eu que par haſard le *Mémoire* de *Pompignan*. Tout le monde me demandait ce que j'en penſais, et perſonne ne me le feſait tenir.

Je vous prie inſtamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excuſable abbé *Morellet*, de ce pauvre *Robin-mouton*, d'un autre typographe, des jéſuites vendeurs d'orviétan, des crucifiés et des billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons, et le tiers en argent, ſe remplit-il? Vous n'êtes pas homme à être inſtruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte? où logerez-vous dans trois mois?

Vale, et ama antiquum amicum.

1760. ## LETTRE CLXXVII.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 de juillet.

FAITES de la profe ou des vers, Monfieur ; donnez-vous à la philofophie ou aux affaires, vous réuffirez à tout ce que vous entreprendrez. Je fuis bien furpris de la converfation du maréchal de *Noailles* et de milord *Stairs*. Ils ne fe parlèrent certainement à Dettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de *Noailles* s'en alla d'un côté, et l'anglais de l'autre. Milord *Stairs* vint à la Haie, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent ; j'ai leurs lettres ; mais la prétendue converfation eft des *Mille et une nuits*.

Soyez très-sûr que jamais le lord *Stairs* ne parla à *Louis XIV* qu'en préfence de M. de *Torcy ;* et le préfident *Hénault* fait bien que M. de *Torcy* n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à *Louis XIV*, et qui eût été affurément bien mal placée.

Tout ce que vous m'envoyez fur M. le maréchal de *Saxe* me paraît très-conforme à fon caractère. Il eft étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence fi fupérieure,

étant très-chimérique ſur tout le reſte. Je l'ai vu partir pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fuſils et deux laquais; revenir en poſte pour coucher avec mademoiſelle *le Couvreur*; et conſtruire ſur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers ſe moquaient de lui. Mademoiſelle *le Couvreur* diſait : *Qu'allait-il faire dans cette galère ?* C'eſt pourtant lui qui a ſauvé la France, parce qu'il en ſavait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

1760.

Vous me parlez, Monſieur, d'un voyage philoſophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inſpirent le déſir de voir celui qui les écrit ; ma retraite ſerait très-honorée, et je ſerais charmé. Je félicite monſieur votre père d'avoir un fils auſſi aimable. Aſſurez-le, je vous prie, de mon attachement, et ſoyez perſuadé de tous les ſentimens que vous faites naître dans le cœur du ſuiſſe *V.*

1760.

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

MON cher ange, il faut faire ſes foins et ſes moiſſons à la fois, veiller à ſon bâtiment, apprendre ſes rôles pour les comédies que nous allons jouer, avoir une correſpondance ſuivie avec ma couſine *Vadé*, avec monſieur *Kouranskoy*, couſin germain de M. *Alétof*, avec le frère de la doctrine chrétienne, auteur de *la Vanité*. Cependant M. de *Courteille*, qui s'en va aux eaux de Vichi, me laiſſe en proie aux publicains maudits dans l'*Ecriture;* et, quoiqu'il ſoit démontré que je ne ſuis point ſeigneur de la Perrière, on veut me faire payer les dettes du roi: *le Franc de Pompignan* ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de *Richelieu* s'enfuit à Bordeaux ſans me faire réponſe, et ſans m'envoyer un paſſe-port que je lui ai demandé pour un pauvre diable de gaſcon hérétique; et voilà mon hérétique ſur le point d'être ruiné. Malgré tout cela, mon divin ange, voici encore quelques corrections néceſſaires que le traducteur de M. *Hume* vous envoie. Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, eſt un ignorant bien impudent de dire que le

poëte-prêtre *Hume* n'eſt pas frère de *Hume* l'athée ; il ne ſait pas que *Hume* le prêtre a dédié une de ſes pièces à ſon frère. 1760.

J'avais tant crié après le *Mémoire* du ſieur *le Franc de Pompignan*, qu'on m'en a envoyé trois par la dernière poſte. Heureuſement, le frère de la doctrine chrétienne, et monſieur *Kouranskoy*, couſin germain de M. *Alétof*, en avaient chacun un.

Mon divin ange, je ne peux regarder Médime d'un mois. Il ne faut pas ſe morfondre et s'appeſantir ſur ſon ouvrage ; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de *R****** eſt morte ; j'en ſuis fâché ; la mort d'une belle femme eſt toujours un grand mal. Eſt-il vrai que madame *du Deffant* prend parti contre la philoſophie, et qu'elle m'abandonne indignement ? Comment ſuis-je auprès de M. le duc de *Choiſeul* ? a-t-il fait voir à madame de *Pompadour* l'élucubration de M. de *Kouranskoy* ?

Je vous conjure de vous ſervir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en réſultera pas malheur à la France ; que le Brandebourg reſtera toujours un électorat ; qu'il eſt bon qu'il n'y ait point d'électeur aſſez puiſſant pour ſe paſſer de la protection du roi ; que tous les princes

1760. de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna. Nota benè* que fi *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mauemoifelle *Vadé* fe recommande à *Robin-mouton.*

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à *Paliffot*. Où eft donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la perfonne *à qui je me fuis adreffé*, ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à l'Ecoffaife. Qui font donc les mal-intentionnés qui prétendent que ce n'eft pas une traduction, et qui veulent la mettre fous mon nom pour la faire tomber? Ah, les méchantes gens!

Il y a encore des mal-vivans qui prétendent que je ne fuis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire; fi, que cela eft vilain! Il faut bien dire, bien foutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez à Paris, mais que j'aime mille fois mieux rire où je fuis; il faut qu'ils fachent que je fuis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme affez plate contre *Fréron*. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami *Paliffot*. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de M. *Alétof* s'eſt trompé dans ſes notes. Il faut mettre le 14 au lieu du 10, jour de l'anniverſaire d'*Henri IV*. 1760.

Madame *Scaliger* n'aurait pas fait cette faute. Je lui préſente mes tendres reſpects, et me réjouis de ſa ſanté; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de *Frélon?* eſt-ce la faute de *Hume* s'il y a un cuiſtre dans Paris qui porte un nom lequel a un rapport éloigné au mot de frélon? de plus, ſongeons que, s'il eſt bon de rire, il eſt meilleur de rire aux dépens des méchans. Mais ce petit hypocrite de *Joli de Fleuri*, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura ſon tour, ſi DIEU n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette groſſe maſſe de chair fraîche, nommée le landgrave de Heſſe, eſt en priſon à Stade?

J'entends murmurer la priſe de Marbourg. On ne ſaura que demain ſi la choſe eſt vraie.

L'oncle et la nièce baiſent le bout de vos ailes.

1760. LETTRE CLXXIX.

A M. THIRIOT.

A Tourney, le 7 de juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'*Alembert* se fasse prussien si aisément. Le *Salomon* du Nord doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt mille hommes à Landshut, ayant sous son nez quatre-vingts mille autrichiens, et cent mille russes à son cu, lesquels russes sont de rudes potsdamites.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade le landgrave de Hesse; je n'en suis pas surpris: il y a trois ans qu'il était prisonnier, et, en dernier lieu, il l'était encore dans ses Etats.

On dit que le duc de *Broglie*,

Sage en projets, et vif dans les combats,

a pris Marbourg et son château, avec douze cents hommes.

Le *Salomon* du Nord m'écrit toujours; il me mande que, le 19 de juin, il a voulu donner bataille à M. de *Daun*, qu'il n'a pu

en venir à bout; mais que ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Il aime toujours à écrire en proſe et en vers, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve ; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui, n'en parlons plus. 1760.

Je vous ai mandé ce que je penſais d'un voyage en Ruſſie. J'aime fort le Ruſſe à Paris, mais je n'aime point que le premier baron chrétien ſoit ruſſe. Songez que ces ruſſes ne ſont chrétiens que depuis ſix cents ans ou environ, et qu'il y avait déjà pluſieurs ſiècles que les *M* * * * étaient baptiſés. Je ne veux ni premier baron chrétien à Archangel, ni premier philoſophe en Brandebourg.

Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, me paraît furieuſement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle ſe répandit qu'il était aux galères, et il eſt aſſez aveugle pour ne pas voir que c'eſt une nouvelle toute ſimple.

Ramponeau n'eſt point ſi plaiſant que le Pauvre diable ; mais *Ramponeau* peut tenir ſon coin dans le recueil, quand ce ne ſerait qu'en faveur de la cabaretière *Raab*, aïeule de qui vous ſavez.

Dites à l'abbé *Trublet* qu'il faut qu'il ſe réconcilie avec les vers, comme *Pompignan* le prêtre avec l'eſprit.

1760. Dites à *Protagoras* qu'il fe trompe groffièrement, pour la première fois de fa vie, s'il penfe que M. le duc de *Choifeul* protége les *Poliffots* et les *Frélons*, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il eftime. Il les a protégés en grand feigneur, tel qu'il eft; il leur a donné du pain; mais il eft fi loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on les affomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti que d'aller fourrer, mal à propos, la fille de M. le duc de *Luxembourg* dans des querelles de comédie.

Je favais déjà que *Robin-mouton* devait retourner à fa bergerie. Je ne fais fi l'abbé *Morellet* ne reftera pas encore quelques jours dans fon château : c'eft dommage qu'un auffi bon officier ait été fait prifonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec *Protagoras*, m'envoyer une lifte des ennemis et de leurs ridicules ; cela fera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits ; je voudrais jufqu'aux noms de baptême, fi cela fe pouvait : les noms de faints font toujours un très-bon effet en vers. Je ne fais fi l'abbé *Trublet* eft de cet avis.

Nous avons ici une efpèce de plaifant qui

ſerait très-capable de ſaire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raiſon dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaiſant fera-t-il un poëme gai et amuſant, ſur un ſujet qui ne le paraît guère. La *Dunciade* de *Pope* me paraît un ſujet manqué. 1760.

Il eſt important encore de ſavoir le nom du libraire qui imprime le *Journal de Trévoux*, le *Journal chrétien*, ou tels autres rogatons; ſi ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon; car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poëme, ſans quoi, point de ſalut. En un mot, mon plaiſant veut rire et faire rire, et mon plaiſant a raiſon, car on commence à ſe laſſer des injures ſérieuſes; mais gardez le ſecret à mon plaiſant. *Interim j am with all my heart yr. V.*

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de juillet.

MON divin ange, je crois que la plaiſanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amuſera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuye.

1760. Il me vient une idée que vous avez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre *Diderot* de l'académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de *Choiseul*, madame de *Pompadour* ne s'opposeront pas à son élection ; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de *Palissot* ! Entreprenez cette affaire, et réussissez ; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile ; et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans l'Ecossaise, page 25, quand le chevalier *Monrose* sort, et qu'avant de finir la scène troisième il demande, à part, à *Fabrice*, si milord *Falbrige* est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond, *il y vient quelquefois ;* il doit répondre, *il y venait avant son voyage d'Espagne.*

Cette petite particularité est nécessaire, 1°. pour faire voir que *Monrose* ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là ; 2°. qu'il a besoin de *Falbrige ;* 3°. pour prévenir les esprits sur la mort de ce *Falbrige ;* 4°. pour fonder la demeure de *Lindane* près d'un café où ce *Falbrige* vient quelquefois.

C'est un rien ; mais rien, c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre. 1760.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire. Par-la-sang-bleu, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

LETTRE CLXXXI.

AU PERE MENOU, *jésuite.*

Du 11 de juillet.

En vous remerciant du *Discours royal* et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi, *ad multos annos.*

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que parmi ces chrétiens on se mange le blanc des yeux pour la grâce efficace et versatile, pour *Pâquier-Quesnel* et *Molina*, pour des billets de confession. Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises qui sont

1760. le fléau de la société ; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

Berthier est un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami *Candide*, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occasion; et je suis sûr que vous vous en tireriez très-bien, et que vous auriez très-bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très-fâché que votre palais de Nancy soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir ; nous avons, l'un et l'autre, d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote, en colère, disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite ? dit l'autre ; un bon chapon, répondit la dévote : eh bien, mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher *Menou* de sage ; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant ; mais, étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces

mots : *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reſte.* Cela n'eſt pas tragique, mais cela eſt fort ſenſé. Bonſoir. Ce monde-ci eſt une grande table où les gens d'eſprit font bonne chère; les miettes ſont pour les ſots, et, certainement, vous êtes homme d'eſprit. Je voudrais que vous m'aimaſſiez, car je vous aime. 1760.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de juillet.

MON divin ange, mettez *Diderot* de l'académie ; c'eſt le plus beau coup qu'on puiſſe faire dans la partie que la raiſon joue contre le fanatiſme et la ſottiſe. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embraſſerai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir ſignalé mon zèle en faveur de la bonne cauſe. J'ai les paſſions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à *Socrate*, et des ſoufflets à *Anitus*.

Il me ſemble que *Diderot* doit compter ſur la pluralité des ſuffrages ; et ſi, après ſon

1760. élection, les *Anitus* et les *Mélitus* font quelques démarches contre lui auprès du roi, il ſera très-aiſé à *Socrate* de détruire leurs batteries, en déſavouant ce qu'on lui impute, et en proteſtant qu'il eſt auſſi bon chrétien que moi.

M. le duc de *Choiſeul* dit que vous ne l'aimez plus ; vous l'avez donc bien grondé. Impoſez-lui pour pénitence de faire entrer *Diderot* à l'académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire *Diderot ;* ce ſerait *Périclès* qui mènerait *Socrate.*

Il me reſte encore un Ruſſe : je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choſes honnêtes, tandis qu'on imprime des *Fréronades* et des *Pompignades.*

Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluſe à l'ambaſſadeur de Francfort. Il eſt ambaſſadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ſes négociations, mais ce ne ſera pas dans celle de faire recevoir *Diderot* chez les quarante.

LETTRE CLXXXIII.

1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

14 de juillet.

Si vous aviez voulu, Madame, avoir le Pauvre diable, le Ruſſe à Paris, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez, du moins, accuſé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez. J'ai mandé à votre ami que vous êtes aſſez comme les perſonnes de votre ſexe qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir ſubjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles; elle eſt plus furieuſe que vous ne penſez. *Le Franc de Pompignan* (page 9) a voulu ſuccéder à M. le préſident *Hénault* dans la charge de ſurintendant de la reine, et être encore ſous-précepteur ou précepteur des enfans de France, ou mettre l'évêque ſon frère dans ce poſte. Ce *Moïſe* et cet *Aaron*, pour ſe rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau diſcours à l'académie, qui leur a valu les ſifflets de tout

1760. Paris. Leur projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être philosophes, de me faire exclure de l'académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parce que, Dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de bonnes et beaucoup de mauvaises.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des Philosophes. Madame de *R**** a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a mandé que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez le Pauvre diable et le Russe à Paris. J'imagine que le Russe vous plaira davantage, parce qu'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de *Fréron;* c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison.

Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres ; voilà le mérite du préſident *Hénault*. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin. 1760.

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuſer ; il faut venir chez moi, Madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des ſottiſes de Paris, et *Tronchin* guérit les gens quand on a trop mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir ſur les bords de mon lac ; vous n'êtes pas encore aſſez philoſophe, aſſez détachée, aſſez détrompée : cependant vous avez un grand courage, puiſque vous ſupportez votre état ; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de ſupporter les gens et les choſes qui vous ennuient.

Je vous plains, je vous aime, je vous reſpecte ; et je me moque de l'*univers* à qui *Pompignan* parle.

1760.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

MON cher ange, ce pauvre *Carré* ſe recommande à vos bontés. *Fréron* s'oppoſe à la repréſentation de ſa pièce, ſous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Frélon.* Quelle chicane ! Ne ſera-t-il permis qu'à l'illuſtre *Paliſſot* de jouer d'honnêtes gens ?

Jérôme Carré croit que, ſi ſa requête à meſſieurs les Pariſiens paraiſſait quelques jours avant l'Ecoſſaiſe, meſſieurs les Pariſiens feraient bien diſpoſés en ſa faveur.

Je reçois votre lettre du 9; je ſuis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me preſſe pour le czar *Pierre I :* les philoſophes me font enrager. Ils ne ſavent ce qu'ils font, ils ſont déſunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philoſophes; elles entendraient mieux raiſon.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager ſur l'Ecoſſaiſe. Où eſt donc la difficulté de diviſer en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloiſon, qui avance de quatre ou

cinq pieds ? L'avant-ſcène eſt alors ſuppoſée tantôt le café, tantôt la chambre de *Lindane* ; 1760.
c'eſt ainſi qu'on en uſe dans tous les théâtres de l'Europe qui ſont bien entendus. Le fond du théâtre repréſente pluſieurs appartemens ; les acteurs ſortent des uns et des autres, ſelon que le beſoin l'exige : il n'y a à cela nulle difficulté.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que *Lindane* ennuye le public de la manière dont elle a fait connaiſſance avec *Murrai*? Ce *Murrai* venait au café ; ce coquin de *Frélon*, qui y vient auſſi, y a bien vu *Lindane* ; pourquoi milord *Murrai* ne l'aurait-il pas vue ? Ce ſont ces petites misères, qu'on appelle en France bienſéances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie, ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup d'intérêt, beaucoup d'allée et de venue, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il eſt très-plaiſant de jouer l'Ecoſſaiſe ; mais il faut abſolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la requête de ce pauvre *Carré*, traducteur de *Hume*. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1760.

LETTRE CLXXXV.

A M. SENAC DE MEILHAN.

16 de juillet.

Vous m'écrivez, Monfieur, comme l'Eglife ordonne qu'on faffe fes pâques, à tout le moins une fois l'an. Je voudrais que vous euffiez un peu plus de ferveur ; mais auffi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je fuis très-fâché que *** fe foit déclaré l'ennemi des philofophes, il ne faut pas fe moquer des gens qu'on perfécute ; paffe pour les gens heureux et infolens, c'eft un grand foulagement de rire à leurs dépens.

On dit que *le Franc de Pompignan* eft heureux, qu'il eft gros et gras, qu'il eft très-riche, qu'il a une belle femme ; mais il a été fort infolent en parlant à fes confrères, et cela n'eft pas bien. Je ne peux m'empêcher de favoir bon gré au coufin *Vadé*, et à M. *Alétof*, et même encore à un certain frère de la doctrine chrétienne, d'avoir rabattu l'orgueil de ce préfident de Querci. Ce n'eft pas le tout d'avoir fait la *Prière du déifte*, il faut encore être modefte. Fi, que cela eft vilain de fe faire

le délateur de ses confrères ! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution. 1760.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuient. Faites mes complimens, je vous en prie, à monsieur votre père, et à monsieur votre frère que j'ai vu dans un pays où certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous serez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'*Amphion ;* son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parce qu'un auteur aime toujours ses ouvrages ; mais il me paraîtra bien plus agréable, si jamais vous me faites l'honneur d'y venir.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. *Favart*, *Poinsinet* et *Colardeau ;* mais je suis trop vieux. J'aime le repos, la campagne, la charrue et le semoir.

1760.

LETTRE CLXXXVI.

A M. HELVETIUS.

Au château de Tourney, 16 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philofophe, votre paquet de Voré, avec le même plaifir que reffentaient les premiers fidelles, quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confeffeurs et martyrs. Je fuis toujours inconfolable que vous n'ayez pas imité le préfident de *Montefquieu*, qui fe donna bien de garde de faire imprimer fon ouvrage en France, et qui fe réferva toujours le droit de le défavouer, en cas que les monftres de la bigoterie fe foulevaffent contre lui.

Je fuis d'ailleurs convaincu qu'en y corrigeant une trentaine de pages, on aurait émouffé les glaives du fanatifme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plufieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une feconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon fens.

Il faudrait que vous donnaffiez la permiffion d'éclaircir certaines chofes, et d'en fupprimer d'autres. Me *Joli de Fleuri* n'aurait rien à répliquer fi on lui coupait les deux mains, et fi

on

on lui fesait voir que ce sont ces deux mains qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts ; puisque, sans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de Me *Joli de Fleuri* a écrit un réquisitoire qui péche contre le sens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureusement prétexte à tous les ennemis de la philosophie, mais il faut partir d'où l'on est. 1760.

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France ; il y a de très-belles terres dans mon voisinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

Il est bien plaisant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on persécute, dans les Gaules, ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les *Lucrèce*, les *Cicéron*, les *Pline*, et tant d'autres grands-hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout votre poëme ; je vous en dirai mon avis, si vous le voulez, avec la sincérité d'un homme qui aime la vérité, les vers et votre gloire.

C'est une chose fort triste que le succès de la pièce des Philosophes. Cette prétendue comédie est, en général, bien écrite, c'est son seul mérite ; mais ce mérite est grand dans le temps où nous sommes. Les oppositions qu'on

1760. a voulu faire aux représentations, n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public; il fallait rester tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois; elle serait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'est que bien écrit, et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure; mais les philosophes ne savent pas se conduire : *Magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes.*

M. *Palissot* m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers aussi bien que messieurs d'*Alembert*, *Diderot* et *Buffon*, que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que monsieur d'*Aubenton*; mais que, dans tout le reste, je me croyais très-inférieur à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très-mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer le Pauvre diable, le Russe à Paris, et l'Epître d'un frère de la doctrine chrétienne; ce sont des ouvrages très-édifians; je crois que M. *Saurin* peut vous les faire tenir. On m'a dit que, dans le Russe à Paris, il y a une note importante qui vous regarde. Les auteurs de tous ces ouvrages ne

paraiſſent pas trop craindre les perſécuteurs fanatiques ; il faut ſavoir oſer ; la philoſophie mérite bien qu'on ait du courage : il ſerait honteux qu'un philoſophe n'en eût point, quand les enfans de nos manœuvres vont à la mort pour quatre ſous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'eſt pas la peine de les paſſer à ramper ſous des coquins mépriſables. Adieu, mon cher philoſophe ; ne comptez pour votre prochain que les gens qui penſent, et regardons le reſte des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1760.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LINANT.

18 de juillet.

Il y a long-temps, Monſieur, que je vous dois une réponſe. Je me ſuis fort intéreſſé à mademoiſelle *Martin* ; mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent *Martin*, et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plutôt.

On m'a envoyé les vers du Ruſſe. Ils ne m'ont

1760. point paru mauvais pour un homme natif d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore assez Paris. Il n'a pas dit la centième partie de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs, je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles : il appelle M. l'abbé *Trublet* diacre, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les moindres. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers.

On dit que Me *Joli de Fleuri*, avocat général portant la parole, fera un beau réquisitoire contre les Russes, attendu que M. *Alétof* est mort dans le sein de l'Eglise grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parce qu'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très-aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère (*), pour qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, de tout mon cœur, &c.

(*) Madame de *la Live d'Epinay*.

LETTRE CLXXXVIII.

1760.

A M. THIRIOT.

Le 18 de juillet.

NOTRE cher correſpondant, notre ancien ami eſt prié de vouloir bien faire parvenir au ſieur *Corbie* la lettre ci-jointe de *Gabriel Cramer*. Il paraît qu'il eſt de l'avantage des *Cramer* et des *Corbie* de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur ſera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'expoſer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. *le Franc de Pompignan*, mon amour propre trouverait ſon compte à voir deux libraires diſputer à qui fera la plus belle édition de mes ſottiſes en vers et en proſe; mais je ne veux pas haſarder de leur faire tort, pour jouir du vain plaiſir de me voir orné de vignettes et de *cus de lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier *Cramer* et *Corbie :* il eſt bon de mettre la paix entre les libraires, puiſqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtiſes. *Le Franc de Pompignan* et *Fréron* ſe ſont imaginés

1760. que je ſuis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi* ; et vous ſavez qu'ils ſe trompent. On s'imagine encore que l'auteur de la Henriade ne peut pas revenir voir *Henri IV* ſur le Pont-neuf, et rien n'eſt plus faux ; mais il préfère ſes terres au Pont-neuf, et à tous les ouvrages du Pont-neuf, dont Paris eſt inondé.

Ayez la charité de dire à *Protagoras* ce qui ſuit :

Protagoras fait ou laiſſe imprimer, dans le *Journal encyclopédique*, des fragmens de l'épître du roi de Pruſſe à *Protagoras* ; et il dit, dans ſa lettre aux auteurs du *Journal*, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon* du Nord. Cependant *Protagoras* avait envoyé copie des vers du *Salomon* du Nord à *Hippofila Bourgelat* à Lyon. Il eſt très-bon que les vers du *Salomon* du Nord ſoient connus, et qu'on voye combien un roi éclairé protége les ſciences, quand Me *Joli de Fleuri* les perſécute avec autant de fureur que de mauvaiſe foi. Le roi de Pruſſe, qui m'a envoyé cette épître, ne manquera pas de croire que c'eſt moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à perſonne ; je ne vous en ai pas même envoyé un ſeul vers, à vous le grand confident ; je ſuis innocent ; mais je veux bien me faire anathème pour *Protagoras*, pourvu que la bonne cauſe y gagne.

Je ſouhaite que *Jean-Jacques Rouſſeau* obtienne de madame de *Luxembourg* la grâce de l'abbé *Morellet;* mais on eſt perſuadé que l'envoi de cette malheureuſe *Viſion* a avancé les jours de madame la princeſſe de *R****, en lui apprenant ſon danger que ſes amis lui cachaient. Cette cruelle affaire eſt venue après celle de *Marmontel.* On veut bien que, nous autres barbouilleurs de papier, nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parce que c'eſt l'état du métier ; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les ſeigneurs de la cour qui n'y ont que faire. La cour ne ſe ſoucie pas plus de *Fréron* et de *Paliſſot*, que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela eſt parfaitement égal aux yeux du roi, qui eſt, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais qui nous déſolent, que des écrivains en proſe et en vers de ſon royaume. Je voudrais que nous euſſions cent vaiſſeaux de ligne, duſſions-nous nous paſſer des *Fréron* et des *Pompignan.* 1760.

Vous vouliez la réponſe à *Charles Paliſſot*, la voici. Vous la montrerez ſans doute à *Protagoras* qui en ſera édifié ; il verra que je me fais tout à tous pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*inf*. . .,

1760. tous les huit jours, par des écrits raiſonnés; mais on peut aller *per domos* ſemer le bon grain.

Je ſuis encore tout ſtupéfait qu'on puiſſe m'attribuer les Quand, les Vadé, les Alétof, &c. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ſes moiſſons, on aille ſonger à ces misères?

Interim ride, vale, et quondam veni.

LETTRE CLXXXIX.

A MONSIEUR LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 de juillet.

CARISSIMO Signore, ella ricevera il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato à un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendè mi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri ingleſi al mio ſenatore.

Oui, la nature a raiſon quand elle dit que *Carlo Goldoni* l'a peinte; j'ai été cette fois-ci le ſecrétaire de la nature. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit ſecrétaire, s'il daigne mettre ſon nom quelque part. Il peut me compter au rang de ſes plus paſſionnés partiſans. Je ſerai très-honoré d'obtenir une petite place dans ſon catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cause des grandes chaleurs. Nous 1760.
jouerons, comme *Thespis*, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia obediente;* elle m'enchante. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone.*

Plus j'avance en âge, et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser. Et quel plus bel amusement que celui des *Sophocle* et des *Ménandre !*

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable *Algarotti* est avec vous. DIEU vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être. On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Versailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics; et, grâce à vous, Monsieur, on se divertit à Bologna la grassa.

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent; mais se réjouir avec esprit, questo è divino.

J wish you Good health, loung life. Vous devez avoir tout le reste par vous-même. Your most humble obedient servant, le suisse *V.*

1760.

LETTRE CXC.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 22 de juillet.

MON cher correfpondant, *quid nuper evenit?* J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de *Villemorien*, il y a environ huit jours; et M. de *Villemorien* m'écrit qu'il ne peut plus fervir à la correfpondance; et il me fignifie cet arrêt fans me parler du paquet; et comme je ne me fouviens plus de la date, je ne fais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'eft à vous à favoir fi vous avez mon paquet, et à le demander fi vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient ce changement extrême; et vous noterez que, dans ce paquet, était entre autres ma lettre au *Paliffot*, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du Ruffe à Paris en difent plus que cette lettre; et vous noterez encore qu'il y avait, dans mon paquet, un billet pour *Protagoras*.

On me mande de tous côtés que *le Franc* eft très-mal auprès de l'académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit le Ruffe, que le fermon fur la vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu foit béni, et qu'il ait la

bonne cauſe en aide! Si on n'avait pas fait cette juſtice de *le Franc*, tout récipiendaire à l'académie ſe ferait fait un mérite de déchirer les ſages dans ſa harangue. Je compte que M. *Alétof* a rendu ſervice aux honnêtes gens. 1760.

On dit qu'on imprime un petit recueil de toutes ces facéties. Hélas, ſans le malheureux paſſage du prophète, ſur madame la princeſſe de *R****, on n'aurait entendu que des éclats de rire de Verſailles à Paris.

Eſt-il vrai qu'on va jouer l'Ecoſſaiſe? Que dira *Fréron?* Ce pauvre cher homme prétend, comme vous ſavez, qu'il a paſſé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit. Eh, mon ami! que ce bruit ſoit vrai ou faux, qu'eſt-ce que cela peut avoir de commun avec l'Ecoſſaiſe?

Fin du tome ſixième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

CIDEVILLE.

H.

L.

M.

P.

R.

S.

T.

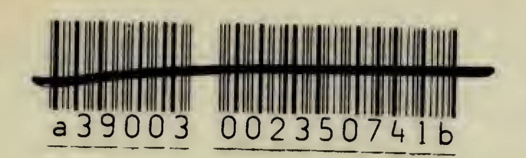
THIRIOT. (M.)

V.

Z.

Fin de la Table du tome ſixième.




a39003 002350741b

